Jean Coste. Dernières campagnes. Notes et impressions d'alpinisme









JEAN COSTE

DERNIÈRES CAMPAGNES

Notes et impressions d'Alpinisme



MCMXXVIII

DERNIÈRES CAMPAGNES

JEAN COSTE

DERNIÈRES CAMPAGNES

Notes et impressions d'Alpinisme



GAP

Imprimerie V. VOLLAIRE

1928



Oh ! Montagne, pourquoi es-tu si belle !

JEAN COSTE.

JEAN COSTE

Externe des Hôpitaux de Lyon

Secrétaire de la Section de Barcelonnette

Du Club Alpin Français

1904-1926



AVANT PROPOS

Lorsqu'au lendemain de la catastrophe dans laquelle périt Jean Coste, de jeunes amis vinrent me demander l'autorisation d'éditer ses notes d'alpinisme qu'ils n'ignoraient pas, j'étais loin de supposer qu'elles rencontreraient la faveur dont elles jouissent.

Jean Coste était un modeste, s'il avait formé le projet de publier, quelque jour, un ouvrage d'ensemble sur l'Ubaye, il n'avait pas rédigé Mes quatre premières années de Montagne *dans ce but. Il l'avait fait simplement pour son plaisir, pour sa satisfaction personnelle.*

Alors, n'était-ce pas présomption que d'accéder à cette demande ?

Je n'ai cependant pas cru pouvoir la rejeter.

En m'honorant d'une préface, Monsieur Paul Helbronner m'en a donné son approbation. Elle me dispense de toute autre pour qu'il me soit permis de me féliciter d'avoir suivi, sans débat, une inspiration que dictait l'amitié.

Mais, voici qu'en dépit de la simplicité ou plutôt à cause de la simplicité avec laquelle Jean Coste raconte ses premières campagnes, beaucoup de ceux qui l'on lu me réclament la suite de son journal.

« Pourquoi vous être arrêté en chemin, m'écrit-on ? S'il a pris soin, durant ses premières années de montagne, de consigner soigneusement tous les détails de ses ascensions, d'enregistrer fidèlement toutes les impressions qu'elles lui ont procurées, est-il possible qu'il ait brusquement cessé de le faire ? Cherchez bien, vous trouverez certainement les relations de ses dernières courses dont l'intérêt, pour lui, devait grandir à mesure que grandissaient sa technique et sa forme. Et, les ayant trouvées, vous nous les ferez connaître. Vous rendrez ainsi à cette âme dont l'unique passion fut, suivant l'expression de Paul Helbronner, la poursuite des difficiles victoires, *le seul hommage capable de la toucher.*

Jean Coste ne désirait rien plus que de recruter des adeptes à la Montagne. Il s'était fait l'apôtre de la Montagne. Par lui nous fûmes convertis à Elle. Publiez ses notes, vous prolongerez dans le temps son apostolat qui fut celui de la force souveraine, de la volonté conquérante, de la beauté sublime. »

Devant cette insistance j'ai compris.

J'ai compris que, malgré tout, on ne meurt pas en vain pour son idéal; j'ai compris que la mort de Jean Coste avait un sens, qu'il s'en dégageait une idée et j'ai répondu oui.

Avec ceux qui furent ses confidents je me suis aussitôt mis à la tâche. Nous avons trouvé, complètement rédigées et déjà mises au net, sa campagne 1924 ainsi qu'une partie de celle de 1925. Au moyen de ses carnets de route, de ses notes, de ses publications, de sa correspondance, nous avons pu facilement reconstituer la fin de sa campagne 1925 et sa campagne 1926. Nous avons réuni dans un quatrième chapitre: La Meije, tout ce qu'il nous a laissé sur la tragique montagne. Et, de l'ensemble, nous avons composé la seconde partie de la vie alpine de ce grimpeur, un des plus audacieux, des plus ardents, des plus passionnés de notre époque.

« C'est quand l'homme et la Montagne se rencontrent que de grandes choses se passent ». *Les récits de Jean Coste justifient pleinement cette réflexion de Scheckleton; au surplus, il s'en dégage un tel amour de la Montagne, une telle foi qu'on ne saurait douter que l'alpinisme fût devenu à ses yeux une Religion dont il accomplissait les rites, parfois terribles, avec une conviction devant laquelle il n'est possible que de s'incliner.*

Aussi bien ces pages sont-elles un hymne à la beauté rayonnante des cimes, l'âme qu'elles révèlent n'étant autre que celle de la Montagne puisqu'on retrouve dans l'austérité, la noblesse. la force, le calme impassible de celle-là toutes les qualités qui synthétisent celle-ci.

Cet hymne méritait d'être publié.

Il le méritait pour glorifier la mémoire, pour exalter le sacrifice du jeune homme qui pensait : « On ne doit considérer la montagne difficile ni comme un danger à courir, ni comme une difficulté à vaincre, mais comme une beauté nouvelle à posséder. » (1)

Il était bien celui-là un de « ces êtres mystiques et fervents » *dont parlait, dans son Courrier de Paris du 14 Août 1926, le semainier de l'Illustration. Il en était, en vérité, et cela suffit pour qu'on ne laisse pas tomber dans l'oubli un journal de campagne tout au long merveilleuse leçon de volonté, d'énergie, de courage.*

Ce nous était d'ailleurs un devoir: « Dans notre civilisation réaliste, le grimpeur est peut-être le dernier de nos mystiques. Il faut honorer les prêtres de cette religion mystérieuse.... qui nous donnent chaque année..... le spectacle de la plus haute manifestation humaine de l'élan vital. » (2)

Dr J. COSTE.

---

(1) Jean Coste - « Ame d'Alpiniste ».
(2) L'Illustration. 14 Août 1926.

CAMPAGNE 1924

Ne regrettez pas qu'il ait fait de la montagne. Vous vouliez qu'il fût heureux, il l'a été plus que tout autre. En quelques années il a vécu une vie extraordinairement intense, extraordinairement riche en émotions uniques.

ERNEST COUTTOLENC.

Je veux aller jusqu'au bout jusqu'à ce que
la difficulté soit plus forte que moi je veux
essayer les tours les plus audacieux et
les ascensions les plus acrobatiques, les plus
belles, faire des premières, faire de ces
folies dont parle Guido Rey et qui demandent
pour les faire un parfait bon sens et un
sang froid à toute épreuve

J Coste

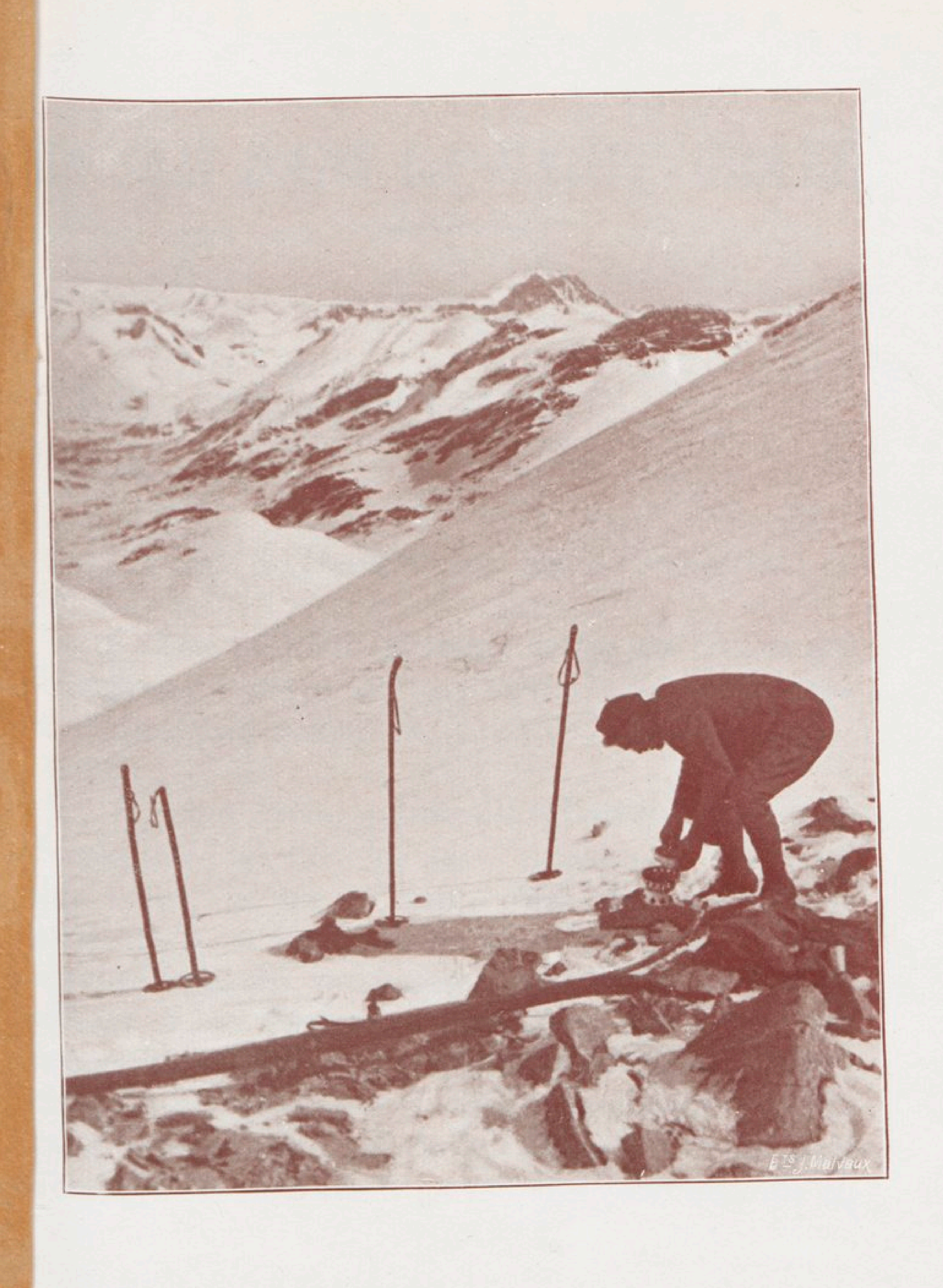
Autographe de JEAN COSTE

EN SKIS DANS LA HAUTE-UBAYE

APRES LA MONTEE

Le thé sur la neige

(Phot. Jean Coste)


Ets J. Malvaux

EN SKIS DANS LA HAUTE-UBAYE

COL DU VALLONNET (2.597) (1)

7 Mars.

Je t'écris de Jausiers où je suis en vacances....

....

J'ai été heureux de revoir toutes ces choses qui font presque partie de moi-même. Là, je me sens dans mon vrai milieu; là, je vis ....

....

A peine arrivé, je suis allé à Barcelonnette faire du ski avec les lieutenants. J'ai essayé d'organiser une sortie, ce fut en vain. Pour me contenter et parce qu'il ne veut pas qu'en cette saison je m'aventure seul en montagne, mon Père s'est alors efforcé de me trouver un camarade. Il n'y était pas encore arrivé lorsqu'est survenu Bourillon. (2) Rentrant de Barcelonnette il s'était, au passage, arrêté pour nous saluer. La belle aubaine ! Mon père l'engage et, sans retard, avec tout mon attirail, en

(1) D'une lettre à Charles Chavanet.

(2) Bourillon Antoine Calixte, de Fouillouze, guide breveté de 2e classe C. A. F.

sa compagnie je prends la direction de Fouillouze où je vais coucher.

Superbe promenade, en auto jusqu'à Serennes, à pied ensuite, par la route que tu connais.

La neige et le soleil couchant donnaient au paysage une beauté extraordinaire, les montagnes étaient des merveilles de coloration.

Bourillon dont la femme est une de nos anciennes bonnes, m'a donné l'hospitalité. En mon honneur — j'en suis fier — il a réuni chez lui, après souper, tous les habitants du village pour faire un brin de causette. Veillée très agréable. J'admire ces petites gens dont les mœurs sont si pures comparées à celles du grand monde, j'admire ces âmes simples et bonnes, ces hommes si francs quand ils sentent qu'on les comprend et qu'on les aime.

Le lendemain matin, à notre réveil, le temps était incertain. Ayant décidé de faire le col du Vallonnet, nous hésitions à partir.

A huit heures une éclaircie se produit, nous partons.

En route le temps se gâte de plus en plus, il semble que nous nous enfonçons dans le brouillard, néanmoins la montée fut agréable jusqu'au pied de la dernière pente qui est très raide et dont la neige était profondément gelée. En la gravissant Bourillon, mal équipé, manque plusieurs fois retourner précipitamment à son point de départ. Nous sommes obligés de déchausser pour en terminer l'ascension.

Nous étions sur le col à dix heures.

Le brouillard était intense, il neigeait, un vent très froid soufflait avec violence.

C'est te dire que la descente fut plutôt pénible. N'empêche qu'à midi vingt, transis, blancs de neige mais enchantés, nous étions à Meyronnes où nous attendaient mes Parents venus, en auto, à notre rencontre.

J'ai bien commencé ma campagne 1924.

COL DU LONGET (2.672)

16 Avril.

Le mercredi 16 Avril, à cinq heures et demie du matin, de la maison de Pierre André chez qui nous avions couché, je sortais, avec mon ami Deschamps, dans l'unique rue de La Barge.

Une clarté qui n'est ni le jour ni la nuit éclaire un paysage gris; les toits sur lesquels la neige fond peu à peu s'égouttent avec un bruit mélancolique énervant; partout des nuages très bas s'accrochent aux flancs des montagnes.

Remplis d'un ardent optimisme, nous nous détournons d'un Est menaçant pour contempler à l'Ouest — vue réconfortante — un ilot de ciel bleu. Mais il semble bien que le temps soit définitivement dans un état d'équilibre instable.

Est-il prudent de partir ?

Le temps peut se relever et puis, s'il se met à pleuvoir, nous pourrons toujours revenir sur nos

pas, la course ne présentant aucune difficulté. Partons donc, quitte à faire demi-tour à la première averse.

C'est avec ce raisonnement faux qu'encouragés par l'apparition de quelques lambeaux de ciel, nous avons pu, grâce à des trésors d'entrain et de bonne humeur, atteindre le but que nous nous étions proposé.

A mi-chemin entre Combe-Brémond et Paroir nous chaussons nos skis.

A Paroir, quittant le tracé tortueux du sentier, nous descendons dans la plaine qui fut un lac et la traversons.

Au Ga, pour éviter une gorge étroite et profonde, passage pouvant causer des ennuis, nous montons directement au-dessus des cabanes, puis nous coupons sur la gauche et, par une courte descente, reprenons aux Blavettes l'itinéraire habituel.

Là, nous déjeunons.

Quelques flocons de neige se mettent à tomber. Nous craignons un instant ne pouvoir aller plus loin.

Lorsque restaurés nous nous relevons, les choses vont mieux. Le ciel s'est déchiré, le bleu paraît immense............. en route !

Cette accalmie d'ailleurs ne dura pas. Jusqu'au dernier moment, notre succès fut incertain. Animé par un vent d'enfer, le brouillard disputait la place au soleil tandis que le col, visible de très loin, semblait reculer sans cesse et que la neige, de plus en plus collante, happait nos skis.

Enfin nous y sommes !

Mais nous n'y arrivons que pour voir disparaître dans les nuages le majestueux Viso.

Nous installons notre camp.

Etendu sur une toile de tente, emmailloté comme un esquimau, Deschamps m'a bien fait rire.

Cette impression étant réciproque nous avons dîné gaîment.

Cependant le soleil est définitivement battu, le brouillard nous enveloppe, le froid nous chasse, c'est la retraite précipitée.

La descente fut une véritable fuite dans le vent qui nous fouettait la figure et sous la neige qui nous couvrait d'une armure de glace. Nous nous suivions de près et pourtant, telle était l'épaisseur du brouillard, par moment je perdais de vue mon compagnon. Je suis convaincu qu'il nous aurait été impossible de rentrer à Maurin, sans nos traces.

Aux Blavettes, toujours sous la neige, nous attaquons la pente qui nous conduira au-dessus du Ga. Lorsque nous arrivons à son sommet une faible lueur perce la brume et ,tout à coup, nous assistons au changement de temps le plus brusque qu'il soit possible de concevoir. En quelques secondes le ciel est déblayé et le soleil éclaire un paysage radieux. Toutes les cimes sont là étincelantes, seules quelques vapeurs qui s'attardent roulent au fond de la vallée.

Emerveillés nous descendons.

Bientôt le site de Paroir nous apparaît dans sa

tenue de Janvier sous un ciel de Juillet ! Le Panestrel couronné d'un nuage, le Rubren si blanc qu'il en impose pour une montagne glaciaire, le Pelvat noir et démantelé en dominent le cirque dont la neige dissimule les affreux graviers.

Je m'illusionne.

Le tapis qui s'étale à nos pieds est si plat, si uni qu'il me semble encore recouvrir le lac qui s'étendait là, le lac qui était si beau et que j'aimais tant.

Confortablement allongés sur le toit d'une métairie, nous restons au Ga plus d'une heure à rêver en contemplant cet inoubliable tableau.

Puis, avec la chute du jour, ce fut le retour à Maurin.

Mais pourquoi faut-il que le lendemain, au moment de notre départ, le soleil se soit levé splendide ?

Etait-ce un défi ?

SUR LES FLANCS NORD DU MASSIF DE CHAMBEYRON

24 Avril.

Pendant toute la semaine qui suivit notre course au Longet le temps fut splendide, j'en profitais pour franchir l'à-pic de Cuguret par une voie particulièrement directe et nouvelle..... au moins pour moi : le grand couloir au-dessus de Guégnier. En

outre je parcourus avec Louis Cuzin le sentier Pouradier-Duteil, ce qui est une promenade en montagne véritablement charmante à recommander aux amateurs.

Ce n'était d'ailleurs là qu'enfantillages en attendant une course à skis, en haute-montagne, qu'avec mon ami Deschamps nous avions décidée, au retour de notre dernière excursion.

Le mercredi 23 Avril, Deschamps vient me prendre. Il est accompagné des lieutenants Barnola et de Parscau Duplessis du 15e Bataillon de chasseurs alpins.

Nous montons à La Barge avec l'intention de faire le lendemain le Marinet, montée par Mary, descente par Chillol.

Le temps est beau mais en route nous faisons quelques remarques ennuyeuses. Le vent tourne du Nord au Nord-Ouest, il pousse de légers nuages. Le Brec est accroché. Le coucher de soleil est vaguement rouge-brique.

Je suis pessimiste, Deschamps reste enthousiaste, les lieutenants sont pleins de circonspection. Quant aux paysans je n'en peux tirer que cette réponse par trop prudente : « Pour avoir changé, c'est sûr que le temps a changé. P't-êt' ben que c'est pas mauvais mais ça se pourrait bien qu'il pleuve. »

A Maurin, avant souper, nous allons faire un tour jusqu'à l'Eglise d'où nous saluons le Brec de l'Homme et l'Aiguille Pierre André .

Après souper, avec Deschamps, j'accompagne

les lieutenants à leur logis. Les nuages sont très bas, tout est accroché, nous entendons descendre de la Tête de Miéjour une formidable avalanche de rochers.

Au milieu de la nuit, un bruit significatif me réveille : la pluie tambourine contre les vitres et sur les ardoises. Notre course est ratée, je suis furieux.

Néanmoins, comme convenu, à trois heures et demie je me lève. Il ne pleut plus mais le ciel est menaçant, cette fois pas un seul morceau de bleu. Cependant la Haute-Ubaye est tant soit peu dégagée, le Rubren se laisse voir. Devant cette situation météorologique déplorable, avec mes camarades qui m'ont rejoint, nous tenons conseil.

Barnola, ayant pris son air des grands jours, proclame, sentencieux: « Si mon peloton était là, il ne partirait pas. »

Deschamps le prend en riant, il développe toutes sortes de considérations: « L'homogénéité de la caravane la rend bien supérieure au peloton. (?) ..... Le temps n'est en somme pas si mauvais que ça. (!!!).......... Nous serons toujours à temps de revenir, quitte à n'aller qu'au col de Mary voire qu'à la carrière de marbre........ etc.. etc.. »

J'applaudis ces sophismes car je ne demande qu'à partir.

Bref, nous partons au petit bonheur.

Sur le chemin de la carrière, nous trouvons un peu de neige. De Parscau chausse, on dirait qu'il a hâte de skier.

Ses ébats au départ me font penser à ceux d'un jeune lévrier rencontrant, par temps sec, un clair ruisseau.

Seul de la caravane je connais le vallon de Mary, aussi je suis en tête. Ça va très bien, la neige est bonne, la pente est douce mais il est impossible de ne pas la couper. Vers huit heures, sans avoir reçu ni pluie ni neige, nous atteignons le col de Mary.

Le soleil levant avait bien dissipé quelques nuages, éclairé quelques sommets, nous avions bien vu, sur un morceau de ciel bleu, se détacher les pointes de Mary mais la chaîne de l'Aiguille ne s'était pas encore montrée et le temps se maintenait aussi menaçant qu'au départ.

A nos pieds s'ouvrait le profond sillon de la vallée de la Maira mais l'état du ciel ne nous permettait d'identifier aucune cime importante.

Du col de Mary, pour passer dans le Marinet, nous suivons la crête frontière jusqu'au point coté 2806. De là, par une neige mauvaise et sous la menace des avalanches, nous descendons au seuil du vallon. Alors se présente, barrant notre route, le Pas de Chillol.

Sa pente assez raide s'offre à nous de front, quel air rébarbatif !

Barnola, plein d'ardeur et craignant le mauvais temps, l'attaque avec entrain. Sa force dépasse les nôtres qui sont d'ailleurs inégales, aussi nous

voilà bien vite égrenés le long de la pente. Tout en haut Barnola, marchant et ramant, monte allégrement. De temps en temps il s'arrête pour examiner son « peloton », prendre le vent, scruter l'horizon. Ses skis et ses bâtons prolongeant ses membres, on dirait une araignée géante grimpant le long d'un mur immense.

Deschamps le suit, il me semble qu'il s'efforce de lui tenir pied mais il a des déboires, il recule, s'enfonce et n'aboutit qu'à des situations aussi comiques qu'enchevétrées. Je marche derrière lui, travaillant consciencieusement, m'appliquant à bien appuyer mes skis, à pousser sur mes bâtons mais je perds du terrain et je peste de bon cœur contre Barnola qui, là-haut, mène un train d'enfer.

Ah ! si nous étions à pied, sur le rocher !

Je rage, je souffle, je bave.

De Parscau ferme la marche à quelque distance de moi.

Enfin, voilà le col !

Nous y arrivons successivement en inclinant un peu sur sa droite pour éviter une corniche qui déborde sa partie la plus basse.

Vue nulle, hélas !

La pluie est imminente. Nous descendons sur une neige excessivement molle et collante. A onze heures trente, en même temps que tombent les premières gouttes, nous atteignons la cabane de Chillol à demi enfouie dans la neige.

Avec nos skis nous en débloquons la porte

mais, pour l'ouvrir, quel travail ! Elle est prise dans la glace. A force de coups de pied et d'épaule nous finissons pourtant par obtenir un peu de jeu à la faveur duquel le plus maigre déblaye, autant qu'il peut, la neige qui s'est accumulée derrière elle, puis, se mettant en boule dans l'excavation creusée devant elle, le dos au bois, les pieds contre la neige, il se détend lentement et finit par l'ouvrir suffisamment pour pénétrer, en rampant, dans le refuge. Il peut alors la débloquer complétement. Bientôt nous sommes tous installés sur le lit de paille du berger.

Malgré le mauvais temps, malgré le froid, sans doute parce que nous en avions fini avec les difficultés ,ce qui maintenait notre bonne humeur, le repas que nous fîmes dans ce gîte, fut un des plus gais dont je me rappelle.

Chacun de nous, soucieux de se décharger, offre instamment tout son avoir : les conserves, les confitures, le fromage, la charcuterie sortent des sacs pêle-mêle avec le fart, les bandes à pansement, les lacets de soulier et les courroies de rechange. Sans ordre, on avale ce qui passe, le gruyère avant le jambon.

Puis, l'estomac plein, la gorge humide, on échange de joyeux propos, on sort son répertoire.

Chose curieuse, soit qu'il y ait de nouveaux camarades, soit qu'il surgisse des histoires inédites, soit qu'en prenant de l'altitude on devienne plus enfant, ces fins de repas sont toujours très gaies.

Malgré la pluie, l'heure du départ finit par sonner.

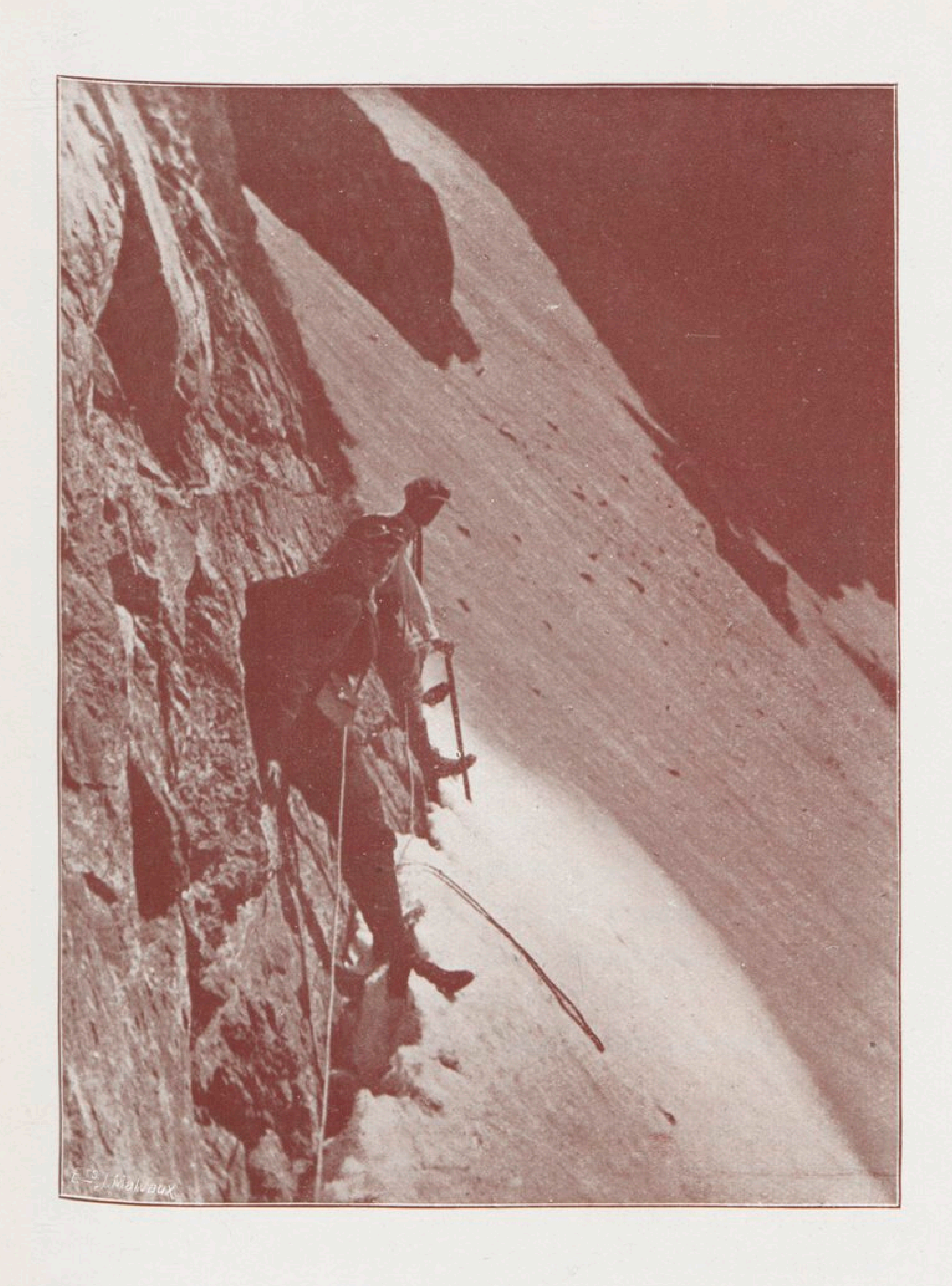
Je garde un très mauvais souvenir de notre retour : pentes raides coupées de clapiers, neige exécrable que nous vîmes cependant trop tôt disparaître car notre randonnée se termina sous une pluie diluvienne, à pied, par des sentiers et des chemins boueux........ horreur !

A TRAVERS L'UBAYE

ASCENSION DE LA TETE DE MOYSE

Traversée d'un couloir

(Phot. Jean Coste)


Malvaux

A TRAVERS L'UBAYE

LE GRAND BERARD (3.047)

2 *Juillet*.

Je viens de faire le grand Bérard en col.

Parti de Jausiers à 3 heures 55, j'ai gagné par le Châtelard (5 h. 5) et Sainte-Anne (6 h. 5 - 6 h. 20) le vallon de Bérard. J'étais à 6 heures 45 au point où il coupe la route stratégique du Parpaillon qui le franchit sur un pont: le pont de Bérard. A cet endroit j'ai quitté la route et, me tenant sur la rive gauche du torrent, j'ai remonté le vallon dont la déclivité est très accentuée.

Des prés d'abord puis des éboulis m'ont amené assez vite au pied du pic qui se dresse au Nord du Grand Bérard; je l'ai attaqué aussitôt. Escalade ennuyeuse à cause de la très mauvaise qualité du rocher. Sommet à 10 heures 5.

J'ai passé une bien vilaine demi-heure sur ce sommet !

Pour atteindre le Grand Bérard auquel une crête accidentée me relie, il me faut d'abord descendre sur une brèche dont quarante mètres d'à-pic me séparent. Je suis seul, je n'ai pas de corde, l'inclinaison est impressionnante et la roche ne m'inspire aucune confiance.

Je ne peux cependant m'éterniser là.

Il faut agir.

Après quelques hésitations : « A la grâce de Dieu ! » m'écriais-je et je m'engage.

Ah ! mes amis, quel rocher ! Il est pourri peut-être plus encore qu'à la Tête de Moyse, c'est de la véritable pâte feuilletée !

Il y a là un passage extrêmement périlleux.

Par bonheur, j'atteins la brèche sans mal. Il est 10 heures 40.

Au delà, l'arête ne présente pas de difficulté, je la parcours en vitesse et mets le pied sur le Grand Bérard à 11 heures 15 exactement, éprouvant une joie réelle à fouler de nouveau ce sommet où j'ai conscience d'avoir, l'an dernier, remporté, en dépit de tout, ma plus héroïque victoire. (1)

La vue est limitée aux cimes de l'Ubaye par une couronne uniforme de nuages. A l'Est ils sont animés et jouent à cache-cache avec le Brec et l'Aiguille.

Je n'éprouve aucune fatigue, je n'ai pas faim mais soif.

J'ai très soif et pas d'eau !

A midi, je quitte le Grand Bérard par son arête Sud-Ouest, me dirigeant sur le col Bérard. Quels souvenirs n'ai-je pas évoqué durant ce trajet !

J'ai revu le « vallon des supplices » où nous

(1) Voir : Jean Coste « Mes quatre premières années de Montagne » Le Grand Bérard, page 156.

avons tant peiné. J'ai revu la « via dolorosa » que nous avons jalonnée de nos douloureuses stations, elle était encore coupée de nombreuses plaques de neige et je pensais, à leur vue, qu'en les grattant un peu on retrouverait cette neige qui semblait nous prendre aux pieds et nous dire : « Couche-toi là et dors, dors indéfiniment, tu verras comme on est bien là, immobile. »

Après le col Bérard, je gagne, en coupant les pénibles éboulis du Reverdillon, le col de la Pare. Je le franchis et j'atteins le sentier horizontal à 14 heures.

Au lieu de le suivre comme l'année dernière, mon objectif étant St-Pons, je prends un sentier qui doit me conduire, je le pense du moins, dans le Riou-Bourdoux. Mais je m'égare, je fais des détours fantastiques, ils ne me conduisent qu'à des positions critiques : Dans un véritable maquis je suis la proie des épines et des araignées, plus loin je m'enlise dans la vase d'un torrent, il me faut enfin traverser des terres noires au flanc desquelles mon piolet, quelle honte pour lui ! doit tailler des marches.

Heureusement on arrive au bout de tout. Je finis par trouver une piste. Elle longe le torrent et me conduit à St-Pons d'où, par la route, j'ai tôt fait d'être à Barcelonnette.

J'y arrive à 16 heures 15.

Cette course est belle. J'en suis ravi.

Les paysages très verts et très boisés de Sainte Anne sont splendides, la vue du Grand Bérard est

remarquablement étendue et les travaux de reboisement du Riou-Bourdoux méritent d'être visités.

D'ailleurs j'admire ma forme. J'ai vieilli, moins d'emballement mais plus de régularité. Je suis allé doucement mais je suis arrivé au but frais et dispos, j'aurais pu fournir encore un sérieux effort.

Je ne regrette qu'une chose : l'erreur que j'ai commise après avoir croisé le sentier horizontal. Elle m'a fait perdre du temps et causé quelque inquiétude. Evitez la, je ne sais rien de plus désagréable que d'aller sous bois à l'aventure.

LE CHAPEAU DE GENDARME (2.687)

11 Juillet.

J'avais rendez-vous, ce jour là, au sommet du Chapeau de Gendarme, avec Monsieur Paul Helbronner. Il devait y faire des opérations géodésiques et tout un groupe du 15e Bataillon de chasseurs alpins devait y aller lui rendre visite.

Parti de Barcelonnette à 6 heures, je n'arrive au Vivier qu'à 7 heures; dans mon ignorance des raccourcis j'ai suivi tous les lacets de la route. Après ce hameau où je prends un quart d'heure de repos (7 h. - 7 h. 15), un sentier mal défini qui me lâche plusieurs fois, me mène dans les bois supérieurs. A 7 heures 45 je suis aux Cabanes.

Des empreintes d'ailes de mouche m'ont mis sur une piste qui ne peut être que celle des chas-

seurs, en effet je rencontre bientôt un poste où j'apprends que mon ami le lieutenant Barnola vient d'entraîner plus haut l'élite du détachement.

Je me hâte.

A 9 heures je franchis la limite des arbres.

Je suis alors fidèlement un sentier que j'ai rejoint sur la face Nord de la montagne, à peu près à l'aplomb de son sommet. Après quelques lacets, il monte vers l'Ouest et atteint le petit plateau gazonné d'où le Chapeau de Gendarme tire son nom patois: Lan. (1)

Sur ces prés les chasseurs se reposent.

Un groupe important s'agite au sommet, j'accélère et je le rejoins, à 9 heures 45, par le versant Nord-Ouest de la montagne. Il y avait véritablement foule. Presque tous les lieutenants du Bataillon sont là. Il y a aussi les deux gardes généraux des Eeaux et Forêts et, naturellement, M. Helbronner avec son équipe· (2) à laquelle s'est joint un de ses neveux.

Je suis très bien reçu. Monsieur Helbronner en particulier est pour moi d'une amabilité dont je suis confus. Avec la plus grande complaisance il me montre l'Obiou, l'Argentera, le Ténibres, les Ecrins, l'Ailefroide qu'il m'eût été impossible d'identifier.

(1) Dans le patois local Lan signifie : pâturage élevé, bordé d'àpics.

(2) Prosper Faure guide breveté de 1re classe C. A. F. et trois soldats du 159e R. I.

Mais les officiers et leurs hommes descendent. Je reste quelques instants encore avec M. Helbronner. Sous son parasol, il commence ses opérations. M'initiant au mystère du théodolite, il me fait un petit cours de géodésie et, de nouveau, là, sur ce roc, devant ce panorama magnifique dont il est le centre, je ressens, sous le charme de sa parole ardente et convaincue, cette impression séduisante qu'il me produisit certain soir, alors qu'il donnait une conférence à la Section Lyonnaise du Club Alpin Français.

A 11 heures je le quitte.

Je descends d'abord par l'arête Ouest, puis par la face Nord-Ouest où je rattrape, sur des dalles assez inclinées, le garde général Fourcaud.

Il y avais autrefois là une piste dont il reste des traces mais ce ne sont que des traces. En réalité cette piste n'existe plus, si bien que nous avons quelque peine à trouver un passage.

Nous nous dirigeons ensuite sur la cabane forestière des Alaris, non sans faire un crochet pour voir la fameuse grotte du Chapeau de Gendarme. C'est un gouffre étroit et profond autour duquel règne un certain mystère. On prétend qu'il est impossible d'y descendre à cause d'émanations de gaz carbonique. Il y aurait là une belle exploration à faire.

Nous sommes à 12 heures 50 à la cabane, nous y dînons et rentrons à Barcelonnette par le col des Alaris, emportant de cette ascension un si agréa-

ble souvenir que nous nous promettons de nous retrouver, la semaine suivante, au sommet de Grande Séolane où M. Helbronner nous a donné un second rendez-vous.

GRANDE SEOLANE (2.910)

16 Juillet.

Fidèle à l'invitation de M. Helbronner, je m'y suis rendu en compagnie de trois collègues de ma Section: M. Landel, M. Deschamps, le garde général des Eaux et Forêts Fourcaud.

Nous sommes partis de Barcelonnette, en automobile, à 3 heures 40.

Nous sommes arrivés aux Agneliers à 4 heures 10.

De là, directement, par des prés en pente faible, nous avons gagné, entre Séolane et le Signal de Berwick, le col des Thuiles.

En montant, nous remarquons la grotte que M. Arnaud appelle l'étable. (1) On la voit très bien et nous nous demandons: « Mais comment diable ! les moutons peuvent-ils faire pour aller s'y mettre à l'ombre ? »

Au col, bonne source près de laquelle nous déjeunons tout en regardant monter M. Helbronner et sa caravane.

(1) F. Arnaud. « La Vallée de Barcelonnette » page 110.

A 6 heures, à notre tour, nous attaquons au fameux « point précis ». (1) Il est très facile à trouver, un sentier y conduit.

Petite grimpette amusante dans des rochers complaisants mais, par suite d'une légère erreur, elle se termine pour nous par une dalle inclinée, haute de vingt mètres, qui demande quelques qualités. Ce mauvais pas franchi, nous arrivons sur un palier puis, par des pentes douces, nous atteignons un second passage délicat après lequel, une pente pierreuse assez raide nous mène au sommet.

Nous y trouvons M. Helbronner. Il nous accueille très cordialement. Après nous, arrive bientôt, officiers en tête, une compagnie entière du 15e Bataillon de chasseurs alpins.

Pour cet auditoire, peu commun en un tel lieu, M. Helbronner fait un tour d'horizon magistral et prononce quelques paroles de circonstance qui m'ont ému.

Après quoi, tous ensemble, fraternellement, nous cassons la croûte.

Les chasseurs sont partis depuis longtemps lorsque, songeant au retour — il est déjà onze heures ! — nous prenons congé.

Par la même voie qu'à la montée, nous retournons au col des Thuiles mais, cette fois, nous le franchissons et, par le vallon boisé de Gémette,

(1) F. Arnaud, loc. cit.

nous descendons aux Thuiles où nous arrivons à 16 heures 30.

Le bois de Gémette est très beau, il abonde en sites délicieux ou grandioses mais le sentier qui le parcourt est exécrable.

Je n'ai pas manqué d'en faire la remarque à mon ami le forestier.

ROCCA-BIANCA (3.193)

28 Juillet.

Avec un jeune camarade dont c'est la première course, nous quittons Jausiers, à bicyclette, à 4 h. 10. Nous sommes à 6 h. 10 à Meyronnes. Nous y laissons nos machines à l'Hôtel André et, par Saint Ours, nous nous dirigeons vers le vallon de Vyraisse où, suivant la route stratégique, nous arrivons à 8 h. 10.

Prenant alors pour point de direction Rocca-Bianca, nous marchons droit à son sommet.

Au pied de la montagne que nous attaquons par son versant Ouest, je laisse ma corde, elle est lourde et l'aspect des lieux me permet de prévoir que nous n'en aurons nul besoin.

A quelques affleurements près, cette face de Rocca-Bianca est toute de débris. Un grand couloir, par endroits encore garni de neige, en coupe le

milieu. Zigzagant nous en faisons l'ascension sans rencontrer aucune difficulté.

Sommet 11 h. 15.

Le ciel étant idéalement pur, la vue était splendide.

Près de nous, d'une beauté sauvage, la Font-Sancte, l'Aiguille et le Brec formaient un groupe rougeâtre haché du blanc et des ombres des grands couloirs.

A l'horizon, nous entourant d'un panorama féerique, se profilaient, au Nord, le massif bleuâtre du Pelvoux, à l'Est, le mont Viso toujours noble, au Sud, la chaîne étincelante des Alpes méridionales, à l'Ouest, les monts de la Moyenne-Ubaye. C'était un spectacle divin.

Mon camarade était empoigné.

Il regardait longuement.

Il admirait en silence.

J'assistais à sa transfiguration et, jouissant avec intensité de son émotion, comme Guido Rey, je me répétais: « Oh ! oui, je voudrais les avoir amené ici, pour leur faire partager son extase, tous ceux qui refusent de comprendre ! »

Hélas !........... la Montagne ne se livre qu'à ceux qui la veulent, mais à ceux là elle réserve des joies plus grandes que toutes les peines.

Descente aisée grâce à la neige et à la fluidité des éboulis.

Retour à Jausiers sans encombre.

Conclusion :

Ascension facile.

Panorama très beau.

Course très recommandable à conseiller surtout aux touristes en villégiature à Fouillouze.

LA TETE DE MOYSE (3.110)

26 Août.

Je sers de guide à M. Pinoncély de St-Etienne, président de la section du Forez du C. A. F. (1)

Promenade très gaie et très intéressante en suivant l'itinéraire de l'année dernière (2) : Larche, vallon d'Oronaye, épaule Ouest, éboulis au bas des rochers, couloir, brèche Ernest Couttolenc, grand couloir, balcon, mauvais pas, arête, visite des deux sommets.

J'ai trouvé là-haut une carte du Dr Bonacossa. Elle m'apprend que le 13 juillet dernier il a fait la première traversée de la Tête de Moyse: montée par le Nord-Est, descente par le Sud.

Je suis navré !

Il m'a chipé une belle première !

(1) Cf. Annuaire 1926 de la Section du Forez du C. A. F. page 53.

(2) Voir : Jean Coste « Mes quatre premières années de Montagne » page 129.

En descendant, nous avons rencontré, dans le grand couloir, une caravane italienne: trois abbés et quatre jeunes gens de Prazzo, qui venait d'échouer en faisant l'erreur que nous avions commise en juillet 1923. (1) Or il se trouve que M. Pinoncély a lui-même échoué par deux fois sur ce fameux collet et qu'il arriva, il y a quelques années, la même aventure à une caravane de Larche. Il semble fatal qu'on commette une erreur en ce point, il est au moins curieux que, par une coïncidence étrange, cinq caravanes différentes et non averties soient arrivées à la même impasse comme si elles y étaient conduites par une disposition des lieux qui n'est en somme qu'une des nombreuses défenses de la redoutable montagne. (2)

Dîner au bord du lac.

Retour à Larche par la route de Coni.

Horaire (arrêts compris):

Larche (départ) 4 h. 50
Sommet (arrivée) 9 h. 30
Sommet (départ) 11 h. 25
Larche (arrivée) 14 h. 30

---

(1) Voir: Jean Coste « Mes quatre premières années de Montagne », page 128.

(2) Cette année encore (1925) deux de nos amis, les lieutenants Thévenot et Mazurié du 15e B. C. A., nous signalent avoir fait la même erreur qu'ils eurent d'ailleurs la chance de reconnaître et de corriger aussitôt.

UNE SEMAINE EN OISANS

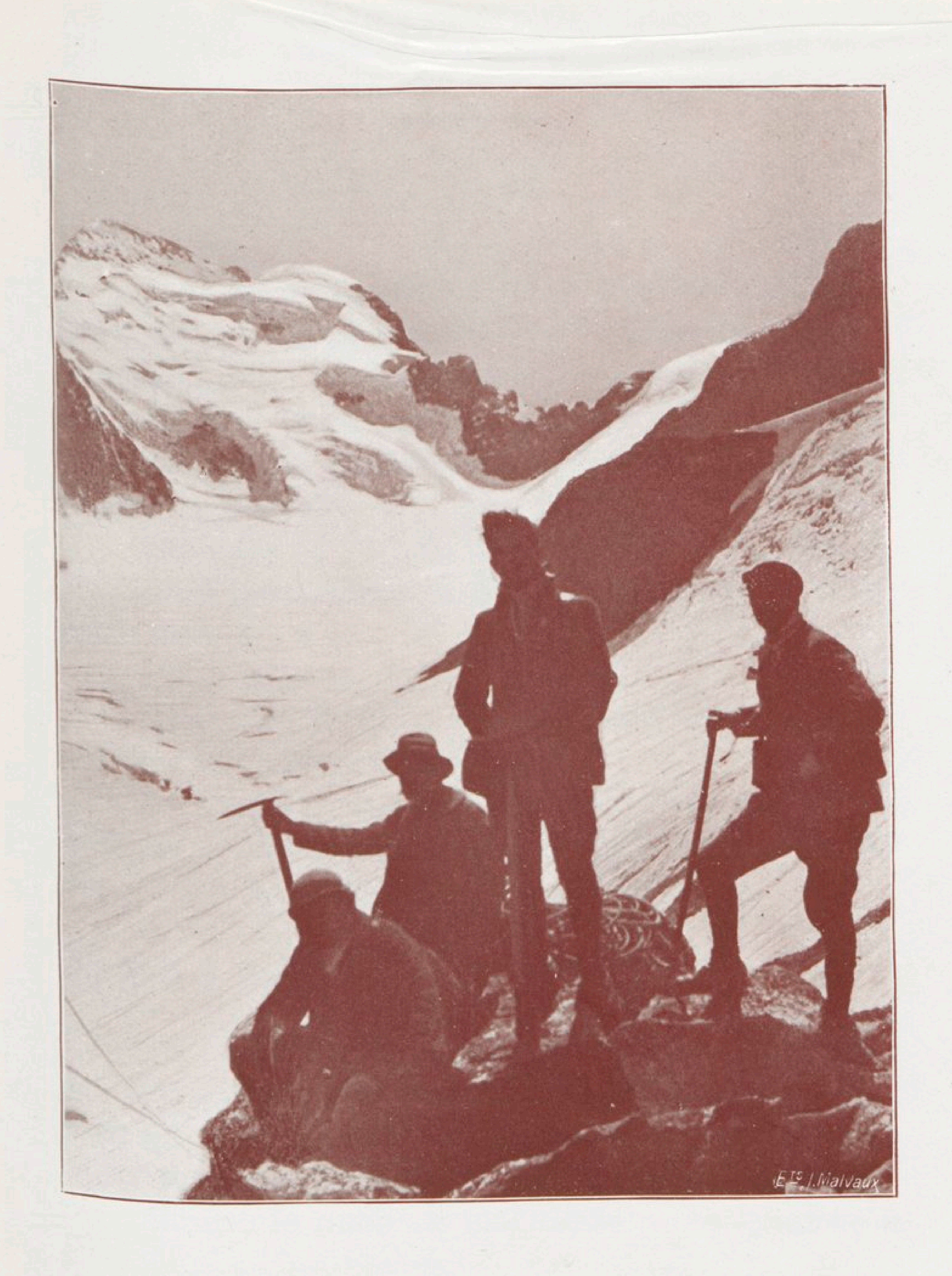
AU CARON

Jean Coste, Charles Chavanet et leurs guides

Retour des Ecrins

5 Août 1924.

(PHOT. JEAN COSTE)


Ets J. Malvaux

UNE SEMAINE EN OISANS

Jamais campagne ne fut si bien préparée, depuis six mois le programme en était arrêté avec une précision toute mathématique, heure par heure mon chemin était tracé, chaque jour j'avais un rendez-vous, il ne me restait plus qu'à boucler mon sac. C'était trop beau !

Le jeudi 31 Juillet, Estienne [1] que j'avais retenu, me télégraphie : « Meije impossible enneigement verglas. »

Meije impossible !

Elle était le clou et l'aboutissement de notre campagne ! Tout est bouleversé !

Je suis trop fin-prêt, le temps est trop beau, tant pis ! j'abandonne la Meije, il me serait trop dur de différer mon départ.

Samedi 2 Août.

Je quitte Jausiers à deux heures, en bicyclette, par une nuit sans lune, muni d'une lanterne d'alpiniste qui, soit dit en passant, se montre bien mauvaise lanterne de cycliste.

Malgré le mauvais état de la route, j'arrive à Prunières à cinq heures.

(1) Estienne Eugène, dit Parendier, de Pelvoux (aux Claux), guide breveté de 1re classe C .A. F.

A six heures quarante cinq je prends le train pour l'Argentière.

A Embrun je trouve Charles Chavanet.

Devant l'impossibilité de faire la Meije, nous décidons de faire l'Ailefroide et les Ecrins avec Estienne et, sans guide, autant de sommets secondaires qu'il nous sera possible.

De l'Argentière nous allons à bicyclette jusqu'aux Claux.

Là, nous nous rendons aussitôt chez notre guide. Il est très pris. Nous finissons pourtant par obtenir qu'il nous conduise aux Ecrins le mardi. En attendant, nous ayant avisés qu'il doit le lendemain passer le col de la Temple, il nous invite à le suivre et nous conseille de faire le Coolidge dont, au passage, il nous indiquera la voie.

Nous dînons à l'Hôtel du Glacier Blanc et à treize heures prenons le chemin d'Ailefroide, chargés comme des bêtes de somme.

Courbés sous nos sacs, ruisselants de sueur, nous n'avançons que lentement.

A Ailefroide nous faisons la connaissance des frères Vernet qui viennent avec nous jusqu'au refuge Cézanne.

En route, nous les décidons à nous accompagner au Coolidge.

A seize heures dix. nous atteignons le refuge, c'est avec délices que nous mettons sac à terre.

Cézanne est un endroit où j'aimerais passer des mois.

Doublé d'une maison construite en pierre, le refuge se trouve dans un bosquet de mélèzes, seul vestige de la végétation qui couvrait autrefois ce quartier, ancien lit lacustre, devenu peu à peu une sagne d'abord puis une prairie qu'aujourd'hui des blocs éboulés et des apports du torrent ont envahie. L'endroit garde néanmoins son nom de Pré de Madame Carle. Les hauts sommets qui l'entourent, le Glacier Noir et le Glacier Blanc lui forment un cadre grandiose. Il rappelle, mais en beaucoup plus beau, le site du Plan du Roi ou celui de Paroir.

Le refuge Cézanne a l'avantage d'être gardé par un bonhomme symphatique: Zéphirin Estienne, fils du guide Estienne Jean Pierre dit Pallay. Nous traitons avec lui. Pour neuf francs nous aurons, chaque soir, une bonne soupe, une omelette, du fromage et, à discrétion, du pain et du vin. Ce marché fait, nous nous installons au refuge qui reçoit pompeusement le nom de camp-base n° 1.

Pendant que nous dégustons le sobre repas que vient de nous servir Zéphirin, une caravane arrive. C'est Eugène Estienne avec un vieux monsieur de nationalité suisse, encore très vert, type businesman américain faisant du sport pour ses vacances, sa nièce, femme sans âge ni grâce du « type série », un second guide (1) et deux porteurs. (2) Ces derniers ploient sous des charges étranges: sacs mal ficelés

(1) Pierre Estienne, dit Pallay, de Pelvoux (aux Claux), guide breveté de 2e classe C. A. F.

(2) Morand Pierre, de Pelvoux (St-Antoine) et Estienne Jean, de Pelvoux (aux Claux) porteurs brevetés C. A. F.

où se devinent des mallettes, des valises, des nécessaires à toilette et autres objets dits « articles de voyage ».

Tous s'installent à notre table et la conversation s'établit.

Ils vont à la Bérarde où ils coucheront.

Nous prenons rendez-vous pour le surlendemain, au refuge Caron, avec Eugène Estienne et l'un des porteurs, Pierre Morand, qui nous y rejoindront en passant le col des Ecrins.

Puis c'est le coucher. Le Suisse et sa nièce dans les lits que Zéphirin loue six francs aux alpinistes délicats, les guides et nous sur les meilleurs matelas du refuge.

PIC COOLIDGE (3.756)

Dimanche 3 Août.

A trois heures et demie, Estienne dit Pallay se lève, sort et rentre bientôt annonçant d'une voix sépulcrale: « Mauvais temps... brouillard. »

En grognant je plonge sous mes couvertures.

Trente minutes après, les guides étant sortis de nouveau viennent nous dire : « Ça va mieux... préparez-vous. »

Le café nous réunit tous chez Zéphirin. Le Suisse active sa toilette, il ajuste gravement son faux-col.

A quatre heures cinquante cinq, la caravane part en bon ordre. Les deux touristes encadrés des deux guides, puis les porteurs. Nous fermons la marche, profitant ainsi de la conduite des guides qui, dans ces mauvais sentiers, est très utile.

Jusqu'au pied du Coolidge, la première partie de notre course se déroule dans d'affreuses pierrailles ; mais le sentier est bien tracé, il suit presque constamment la ligne de faîte de la moraine latérale gauche du Glacier Noir dont une halte de quelques instants nous permet d'admirer le cirque.

Tout autour de nous ce n'est, plongeant sur une mer de cailloux, que murailles verticales coupées de couloirs de glace où roulent de perpétuelles avalanches.

De quelque côté qu'on se tourne, ce sont des sommets qui tous rappellent des ascensions célèbres dont quelques unes ne furent jamais renouvelées.

Ce site, dans sa grandeur tragique, me fait penser à « mon vallon de Chauvet » : murailles noires lamées de glace, barrées de couloirs vertigineux, encerclant un glacier crevassé, sillonné de pierrailles.

Nous prenons la branche Sud du glacier et pénétrons dans un second cirque au fond duquel se dresse, étonnante d'équilibre, la fine Aiguille de Coste-Rouge.

Nous en sortons bientôt sur la droite par un couloir facile muni d'un sentier.

Nous voilà sur les éboulis supérieurs, nous sommes près du col de la Temple. La caravane s'arrête

pour déjeuner au bord d'une source que les guides trouvent en creusant la neige. Cependant Estienne nous donne ses instructions et... en route !

Comme nous allons attaquer, trois alpinistes déjà engagés nous hélent. Sur leurs indications mal comprises nous prenons une certaine cheminée. Estienne qui gravit le col nous a vus. A grands cris il nous appelle nous ordonnant de descendre et de prendre un couloir plus à droite. Celui-ci est facile, il mène à une première épaule couverte d'un névé qui, se relevant, monte jusqu'à l'arête entre le sommet principal et un sommet secondaire situé au Sud-Est du premier.

Là nous rattrapons et dépassons nos trois alpinistes.

Le névé est facile, nous y trouvons d'ailleurs d'excellentes marches taillées depuis peu.

Nous finissons par l'arête Sud-Est qui présente quelques passages intéressants bordés d'à-pics vertigineux.

Nous sommes au sommet à onze heures trente.

Vue impressionnante sur les Ecrins.

La Meyna apparaît au loin encadrée dans le Coup de Sabre.

Mais il fait un vent atroce. Nous prenons à peine le temps de manger quelques biscuits en admirant le panorama splendide, de laisser nos noms et nous partons au moment où arrivent les trois alpinistes que nous avons dépassés.

Notre descente s'effectue sans incident par no-

tre voie de montée. A treize heures nous sommes à la source où nous avons quitté Estienne. Nous y dînons et nous y reposons une bonne heure.

Puis c'est le retour.

Le couloir est vite passé, quelques glissades sur le Glacier Noir, dégringolade des éboulis, parcours de la moraine à toute vitesse et nous sommes à seize heures quinze au refuge Cézanne, heureux de retrouver Zéphirin, sa soupe, nos brosses à dents et de l'eau.

Comme nous étions en train de faire notre toilette, nous voyons arriver, se dirigeant vers le refuge, trois touristes courbés sous d'énormes sacs.

Deux messieurs et une dame.

Le premier monsieur a les cheveux longs et plats, sa chemise est largement ouverte sur sa poitrine, les manches en sont retroussées; il porte une culotte courte en coutil jaune et des bas de cycliste qui laissent ses genoux à nu. La dame, son épouse, écrasée par sa charge, émouvante de fatigue, paraît affolée à l'aspect des montagnes qui l'entourent. Quant au second monsieur, pas de personnalité bien définie.

Ils arrivent tout droit de Paris et ne sont jamais montés si haut.

Leur équipement dépasse tout ce que l'imagination peut concevoir. Ils traînent avec eux tout un matériel de camping, des couvertures ouate et soie, plusieurs appareils photographiques dont un Pathé-Baby, des plaques, des films, jusqu'à une lampe de

laboratoire à verre rouge ! et avec tout cela ils partent pour le Neige-Cordier !

Depuis l'Argentière, ils ont jalonné leur route d'une partie de leurs bagages qu'ils reprendront au retour; malgré quoi, il leur en reste encore une quarantaine de kilos !

Le guide Reymond [1] doit les rejoindre pour leur faire faire l'ascension qu'ils ont projetée et qui semble, maintenant qu'ils touchent à son point de départ, leur inspirer les plus vives inquiétudes, surtout à Simone, c'est le nom de la dame, dont l'angoisse n'est que trop visible.

Pauvre Simone !

Parois, glaciers, crevasses, arêtes, cheminées, rimayes devaient composer dans son imagination des montagnes assez comparables à celles des illustrations des ouvrages d'alpinisme d'il y a quelques cent cinquante ans.

Cette équipe nous a bien amusés !

PIC DE NEIGE-CORDIER (3.613)

Lundi 4 Août.

A cinq heures trente, après avoir déjeuné, nous quittons le refuge. Jusqu'au Glacier Blanc le sentier est bien tracé. Tout en le parcourant, nous admi-

(1) Reymond Ferdinand-Zéphirin, de Pelvoux (aux Claux), guide de 2e classe C. A. F.

rons le Pelvoux et, très loin, vaporeuses, bleues comme le ciel, les Aiguilles de Font-Sancte.

Puis la piste se déroule sur la rive gauche du Glacier Blanc. Bientôt apparaît la face Nord des Ecrins. Spectacle de toute beauté !

Certaines montagnes, vues d'un point déterminé, se montrent sous un aspect typique. A elles seules, elles composent alors un tableau complet, on a l'impression de les voir de face, c'est comme leur visage qu'on a devant soi. Tels le Brec de Chambeyron vu des Prats, la Meije vue de la Tête de la Maye. Parmi ces visages de montagne, celui des Ecrins vus de la rive gauche du Glacier Blanc est peut-être le plus beau, c'est en tous cas un des plus célèbres.

Nous sommes au refuge Caron à dix heures, nous y trouvons le capitaine Recordon du service géographique de l'Armée; il est en train de déterminer des courbes de niveau dans le massif des Ecrins. La veille, il occupait la station de la Brèche du Dôme de Neige, quelques uns de ses hommes qui n'avaient pas de lunettes, ont eu les yeux brûlés, ils souffrent cruellement. Le capitaine nous accueille très cordialement et nous conseille de faire non pas la Roche-Faurio — ascension trop longue — mais le Neige-Cordier.

Nous mangeons et partons pour l'attaque à onze heures trente.

Jusqu'au col à l'Est du pic nous n'aurons que des pentes de neige plus ou moins glacées, nous pro-

gressons rapidement grâce aux crampons. Toutefois, à la fin, le couloir se rétrécit et devient plus incliné. Charles glisse deux fois mais s'arrête. Nous nous encordons, taillons des marches et prenons une cheminée rocheuse de la rive gauche.

Du col, nous suivons un névé de la face Nord-Ouest. Il devient bientôt de glace vive, quelques marches nous ramènent sur l'arête que nous suivons jusqu'au sommet.

Le tout très facile peut se comparer au Sautron. Les seules difficultés que nous ayons rencontrées tenaient au vent violent et au brouillard qu'il faisait ce jour-là.

Au sommet vue nulle à part les cimes immédiatement voisines.

Descente sans histoire par les mêmes voies.

A quinze heures trente nous étions de retour au refuge où nous trouvons Estienne et Morand. Les premières paroles de celui-ci furent pour nous demander si nous n'avions pas vu sa pipe qu'il avait perdue en montant à la Temple. Nous l'avions en effet trouvée mais nous l'avions laissée au refuge Cézanne. Pauvre homme ! Sans sa pipe il fait peine à voir. Pris de pitié, un des soldats de l'équipe géodésienne lui prête la sienne. Ce n'est pas la même chose ! Morand reste tout drôle, il n'est qu'à moitié consolé.

TENTATIVE AUX ECRINS. PIC LORY (4.083)

Mardi 5 Août.

Quatre heures, Morand se lève, fait chauffer le café, sort et rentre presque aussitôt annonçant : « Mauvais temps ! »

Estienne bondit, à son tour il va voir. « Rien à faire ! » convient-il.

Tristement, en buvant le café, nous envisageons l'éventualité d'un séjour forcé au refuge et projetons de le mettre à profit en allant faire un petit tour sur la Roche-Faurio.

En attendant, nous retournons nous coucher.

Le calme est de peu de durée. Estienne ne tient pas en place, il se lève et sort à chaque instant. Morand l'imite. Nous observons leur manège.

Je reverrai longtemps cette scène qu'éclairent les premières lueurs de l'aube filtrant à travers les vitres couvertes de buée. Morand tourne comme une âme en peine allant sur la pointe des pieds de la porte à la fenêtre, chaque coup d'œil à l'extérieur étant suivi d'un haussement d'épaules et d'une grimace significative.

C'est un brave homme, Morand. Mesurant 1 m. 85 environ, pesant au moins 100 kilos, il doit être terriblement fort mais son sourire naïf et tranquille permet de deviner en lui autant de bonté que de force.

Cependant le brouillard s'est élevé. D'ailleurs nous avons tellement inspecté le ciel que nous finis-

sons par trouver le temps passable. A cinq heures, devant notre énervement qui va crescendo, Estienne décide le départ.

En silence nous nous encordons dans le refuge même. Chacun vérifie son équipement. Ces préparatifs, dans leur minutie, ont quelque chose de solennel. C'est un instant toujours émouvant que celui où la caravane quitte le refuge pour se lancer dans la montagne pleine d'embûches.

Une courte descente dans les rochers et nous prenons pied sur le Glacier Blanc.

Jusqu'au niveau du col des Ecrins c'est une simple marche dont la monotonie fut rompue par un incident. Charles qui était le second disparut tout à coup jusqu'à la ceinture dans une crevasse. Il s'en tira d'ailleurs facilement par ses propres moyens.

Au niveau du col, nous attaquons la pente Nord des Ecrins. Assez forte dès le début, elle est de neige fraîche. Estienne a quelque mal pour faire la trace, derrière lui nous avançons facilement en toute sécurité. Après avoir franchi plusieurs crevasses remplies de neige, nous atteignons la rimaye près de la Brèche du Dôme. Elle est comblée, nous la traversons sans peine et, de suite, nous sommes en face de l'illustre pente qui se présente à nous sous la forme d'un conglomérat de roche noire, de neige fraîche et de glace vive. Elle est ici très relevée. Son escalade qui nous conduisit à la crête, me parut assez dure. Néanmoins, nous la fîmes en vitesse, sans qu'aucun

de nous n'eût besoin de la corde. Il suffit de s'habituer à ce terrain, de se fier à des prises couvertes de neige, de se tenir à des blocs mastiqués de glace. Par contre le parcours de la fameuse arête qui va de la Brèche du Dôme au sommet des Ecrins me sembla facile. Je m'y tins debout à plusieurs endroits, ce que je ne trouvais certainement pas plus audacieux là qu'au sommet de l'Aiguille de Chambeyron.

Nous étions d'ailleurs aux prises avec un ennemi autrement sérieux que le vertige: le vent qui soufflait avec une violence inouïe. La corde, cependant horizontalement tendue, flottait. A certains moments je me sentis pris dans de tels remous que je vacillais sur mes prises, je dus me coucher sur le rocher pour ne pas être emporté, telle une feuille de papier, sur le Glacier du Vallon.

Il était en outre terriblement froid, ce vent. Malgré mon « Bonneval » [1], il me pinçait la peau comme si j'avais été nu. Mes doigts étaient engourdis, toutefois, confortablement gantés, ils conservaient la possibilité de se mouvoir et la faculté de sentir, tandis que ceux d'Estienne qui n'avait pas de gants, étaient inertes et insensibles. A chaque instant il s'arrêtait pour les mettre dans ses poches ou souffler dessus. Ces arrêts m'étaient très pénibles, chacun d'eux me faisait perdre un peu de la chaleur que me donnait le mouvement. A l'inverse

(1) Costume d'alpiniste en drap de Bonneval.

d'Estienne un instant d'escalade me réchauffait, le moindre arrêt m'engourdissait. Ces stations répétées me faisaient enrager. J'estimais trop mon guide pour le lui faire sentir mais je ne pus m'empêcher de m'en ouvrir à Charles qui partageait mon sentiment.

Et cela dura longtemps !

Enfin, après bien des arrêts et bien des bonds, nous finîmes par atteindre le Pic Lory. Il était onze heures trente.

Constatant que le vent qui, d'habitude, cesse à dix heures, n'avait fait qu'empirer, Estienne commande la retraite. A la rigueur nous aurions pu continuer mais, à la longue, le froid qui de plus en plus nous pénétrait, aurait fini par compromettre notre situation. Nous aurions perdu toute fermeté sur nos prises.

La descente fut en effet très laborieuse. Elle me donna l'occasion d'apprécier la corde à sa juste valeur: Je descendais Morand, pauvre homme ! comment aurais-je retenu ses 200 livres ? Charles me descendait ensuite. Il était à son tour descendu par Estienne qui marchait le dernier, surveillant la cordée et faisant d'admirables rappels.

Heureusement il n'y eut pas d'histoire.

A midi quarante nous étions délivrés de toute inquiétude.

Navrés de notre échec, à grandes enjambées, nous regagnons le Glacier Blanc puis le refuge Caron où nous arrivons à quinze heures. Nous y trouvons Simone et son époux. Ils y sont venus coucher

pour faire le lendemain le Neige-Cordier. Ils s'intéressent beaucoup à nous et nous témoignent, dans leur langage, une considération flatteuse.

Cependant nous nous restaurons. Après quoi nous procédons à l'inventaire de nos provisions parce qu'avant de quitter la haute-montagne, nous avons décidé de faire les Agneaux.

Hélas ! elles sont maigres nos provisions !

Tant pis ! plutôt que d'aller les renouveler ,ce qui nous imposerait trois heures de marche, nous les conservons.

Ce soir, nous nous contenterons d'une soupe au Kub et, au réveil, nous nous passerons de café.

En attendant, sac au dos !

En route pour le refuge Tuckett !

Là, nous nous séparons de nos guides après avoir pris rendez-vous avec Estienne pour le surlendemain.

Dans le refuge, nous trouvons des sacs. Robinson, devant l'empreinte d'un pas sur le sable, dut éprouver la même impression que nous. C'est que le refuge est étroit. S'il est occupé déjà nous allons être bien serrés, sans aucun doute fort mal et pourtant nous avons grand besoin de repos !

A dix sept heures arrivent les propriétaires des sacs: un ingénieur des Eaux et Forêts et deux guides, Sémiond (1) et Estienne-Pallay fils. (2)

(1) Sémiond Joseph Antoine, de Pelvoux, (aux Claux) guide breveté de 2e classe. C. A. F.

(2) Estienne Jules, dit Pallay, de Pelvoux, (aux Claux) porteur breveté C. A. F.

L'abord est cordial.

Ils sont en station au Tuckett pour faire des études sur le Glacier Blanc. Leur amabilité avec nous est sans bornes: nous profitons largement de leur soupe, de leur omelette, de leur café, de toutes leurs provisions. Ils ne nous laissent rien préparer, ne souffrent même pas que nous nous occupions du feu. Le soir, ils nous laisseront toutes les couvertures et, quand nous offrirons une étrenne aux guides, nous aurons la plus grande peine pour la leur faire accepter.

Admirable solidarité de la montagne !

A cet officier, à ces montagnards qui, sans nous connaître, nous ont si généreusement accueillis, à ces camarades qui nous ont évité toute peine, à ces amis d'un soir que je ne reverrai peut-être jamais, du fond de mon cœur, va toute ma reconnaissance.

PIC DES AGNEAUX (3.663)

Mercredi 6 Août.

Reposés par une bonne nuit, plus frais que jamais, nous partons à six heures.

D'après les indications d'Estienne, nous devons d'abord atteindre le col du Monestier.

Après le pénible parcours d'une longue moraine, nous abordons un glacier où nos crampons font merveille. Sur la proposition de Charles, au lieu

d'aller faire un long détour sur la gauche, lorsque nous sommes au-dessous du col, utilisant une cheminée facile, nous montons droit sur lui.

Nous y sommes à huit heures quarante.

Au delà du Glacier du Monestier qui étincelle en plein contre-jour, vue splendide sur le Queyras et la Haute-Ubaye.

Nous franchissons le col et remontons un névé sur le versant Est. Bientôt le pic se découvre, il faut aller en prendre l'arête Sud. Un couloir la rejoint, nous nous y engageons. Je mène. A un certain endroit j'enfonce. Je m'aperçois que je suis sur une crevase. J'essaye ailleurs, j'enfonce de nouveau. Par le trou que mon pied vient de faire, mon œil découvrant d'inquiétantes profondeurs, je reviens sur le promontoire rocheux qui forme la rive droite du couloir et je m'y établis. Charles passe alors devant, il traverse une petite branche du couloir, taille dans la glace que recouvre une mince couche de neige, quelques marches et va s'installer sur un second promontoire, au bord du grand couloir. Je me campe solidement et, cependant qu'il chemine sur la glace contre le rocher en s'aidant des prises, d'ailleurs rares, qu'il rencontre, je lui file peu à peu nos trente mètres de corde.

C'est délicat, c'est dangereux, c'est long.

Enfin j'entends son appel.

Je n'ai qu'à suivre la douce traction de la corde et j'arrive sur une brèche, mais ce n'est pas le col Tuckett par lequel nous aurions dû passer. Il est

plus bas. Une dent de rocher nous en sépare. Nous le laissons et continuons notre voie qui, par une escalade facile — sauf une petite cheminée surplombante — nous conduit au sommet que nous atteignons à onze heures trente.

De tous les sommets que j'ai fait durant cet été, le Pic des Agneaux est le seul où j'ai pu m'arrêter en paix et jouir pleinement de mon succès.

Mais comment décrire la perfection de cet instant ?

L'air était absolument calme, le soleil ardent, le ciel idéalement pur; jamais je n'avais si bien vu le Mont Rose et le Cervin; jamais, si ce n'est au Pelvoux, [1] je n'avais vécu semblable journée.

Aussi faisons-nous là-haut une longue station durant laquelle, après avoir mangé, nous scrutons tout à loisir l'immense et grandiose horizon qui nous entoure.

Contrairement au désir de Charles, avec qui je dois discuter ma manière de voir, descente par la voie normale c'est-à-dire, non pas par notre brèche qui nous aurait obligés à prendre un couloir d'autant plus dangereux que notre corde vient d'être amputée de cinq mètres par une pierre, mais par le col Tuckett et, au-dessous du col du Monestier, en évitant la cheminée que nous avions prise à la montée.

A seize heures quinze nous étions à Cézanne.

Après avoir fait nos adieux au brave Zéphirin,

(1) Voir: Jean Coste « Mes quatre premières années de montagne » page 104.

nous évacuons notre camp-base. Les mulets du capitaine Recordon descendent dans la vallée, ils sont chargés de nos sacs et de Charles qui se prétend, pour la circonstance, amateur passionné d'équitation. Quant à moi, prenant les devants, je vais préparer le cantonnement à Ailefroide où j'arrive à dix sept heures.

Comme toujours accueil sympathique, ébahissement des philistins, joie délicieuse de la toilette, douce perspective de deux lits qu'on nous donne, faute de mieux, à l'annexe c'est-à-dire dans une grange presqu'à claire-voie (mais ça ne fait rien... au moins nous aurons de l'air) et repas plantureux en l'agréable compagnie d'alpinistes charmants.

Jeudi 7 Août.

Repos, vastes ablutions, vaisselle.

Au repas de midi, le service languissant, Charles, très en verve, met en marche le système D. Nous trouvons d'abord une table, nous la transportons au milieu des autres; puis nous trouvons une nappe, des serviettes, des couverts et ainsi de suite. Bientôt, malgré notre tenue plutôt négligée et d'ailleurs déjà fatiguée, nous sommes les mieux installés et les mieux servis. L'est-on d'ailleurs jamais mieux que par soi-même ? Bref, nous sommes heureux et notre repas se poursuit dans un éclat de rire ininterrompu. Quel beau moment !

A quatorze heures trente nous partons avec Es-

tienne qui, nous ayant éprouvés, consent à faire l'Ailefroide sans le porteur règlementaire. J'en suis flatté !

Nous remontons le vallon de Celse-Nière: bois, éboulis, glaciers, et atteignons à dix huit heures trente le refuge du Sélé tout flambant neuf.

Ce parcours est très beau mais il fait une chaleur étouffante. A dix neuf heures l'orage crève. Cependant nous nous apercevons que nous n'avons rien à mettre dans notre soupe, ni jambon, ni lard, ni beurre. Heureusement nous trouvons un fond de bouteille d'huile oublié dans un coin. Avec un peu de Kub et des pâtes ça va faire une soupe épatante.

L'AILEFROIDE. SOMMET OCCIDENTAL (3.952)

Vendredi 8 août.

Cinq heures trente. Le temps s'est tout à fait remis, nous partons.

Itinéraire fort compliqué : Glacier, rocher puis encore glacier, rocher et, pour finir, roche et glace mélangées.

Nous montons très vite.

Gagnant une bonne heure sur l'horaire habituel, nous sommes au sommet à neuf heures cinq.

Estienne était radieux et nous étonnés de n'avoir rencontré aucune difficulté.

Vue étrange et très belle.

Tandis qu'au-dessus de nous un léger voile de brume cachait le soleil, au-dessous, à la cote 2000, recouvrant tout, une mer de nuages ouatait le fond des vallées qui semblaient bourrées de coton léger et brillant.

De cette mer, telles des îles, émergeaient une foule de sommets qui nous apparaissaient avec cette netteté qu'on ne voit qu'au lendemain des orages.

Du Sud au Sud-Est une curieuse illusion d'optique se produisait: la mer de nuages cachant à nos yeux tous les plans intermédiaires, l'Ubaye qui était la première à émerger, nous semblait extrêmement proche. Une à une j'en reconnaissais toutes les cimes et je prenais plaisir à les montrer, mêmes les plus humbles : le Gerbier, le Chapeau de Gendarme, le Clausis, la Meyna, le Mourre-Haut, le Gias, l'Empeloutier jusqu'au petit Gréponet qu'à la jumelle je pus reconnaître tant était limpide la tranche d'atmosphère dans laquelle nous nous trouvions entre la buée qui planait au-dessus de nos têtes et les nuages qui s'étendaient à nos pieds.

Au Nord, barrant l'horizon, la Meije se dressait splendide.

A neuf heures quarante Estienne, nous arrachant à notre contemplation, donne le signal du retour. C'est à regret que nous quittons ce panorama à la fois si rare et si beau.

Descente par la même voie.

Nous sommes au refuge du Sélé à onze heures

trente, nous nous y reposons jusqu'à treize heures quarante cinq et faisons, tout autour, une ample cueillette de génépi qui abonde dans ces parages.

La réussite parfaite de notre ascension nous avait rendus plus légers, c'est à une vitesse extraordinaire que nous descendons le sentier de Celse-Nière. Je suis le premier, je me lance en avant faisant d'énormes enjambées, automatiquement je prends les tournants en m'inclinant vers leur centre, mon esprit est loin, très loin, c'est délicieux. Charles me suit, mais Estienne ne peut nous tenir pied. A la source Puiseux, où nous nous arrêtons pour nous désaltérer, nous l'attendons. Le voici qui nous rattrape. Je revois encore sa bonne figure encadrée d'une barbe en broussailles, ses yeux brillants, son petit nez rond; son feutre est en bataille; il tient son piolet sous le bras, le fer dans le dos; il s'arrête devant nous, nous regarde et, hochant la tête, nous dit, avec une pointe de mélancolie: « Ah ! elles vous passeront, les jambes de vingt ans ! »

Pauvre Estienne ! Pourquoi faut-il que ce soit nous qui l'estimons tant et qui lui devons de si bonnes leçons qui soyons les premiers à lui faire sentir, sans nous en douter, ses cinquante ans ?

A quinze heures trente, Ailefroide.

Nous y faisons un goûter d'importance et buvons l'Asti des grands jours, l'Asti des victoires mais aussi hélas ! l'Asti des adieux.

A dix sept heures nous quittions Estienne.

Aux Claux nous reprenons nos bicyclettes, le soir

même je couchais à Mont Dauphin et Charles à Embrun. Notre campagne était finie.

J'avais oublié ma veste au sommet du Pic des Agneaux, mon chandail blanc était devenu multicolore, j'étais couvert des traces de sept jours de marches et de bivouacs mais j'étais heureux, bien heureux.

Le samedi soir j'étais à Jausiers, auprès de mes Parents qui se réjouissaient de ma joie. Rien ne manquait à mon bonheur et cependant...... !

Cependant la fière silhouette de la Meije m'obsédait.

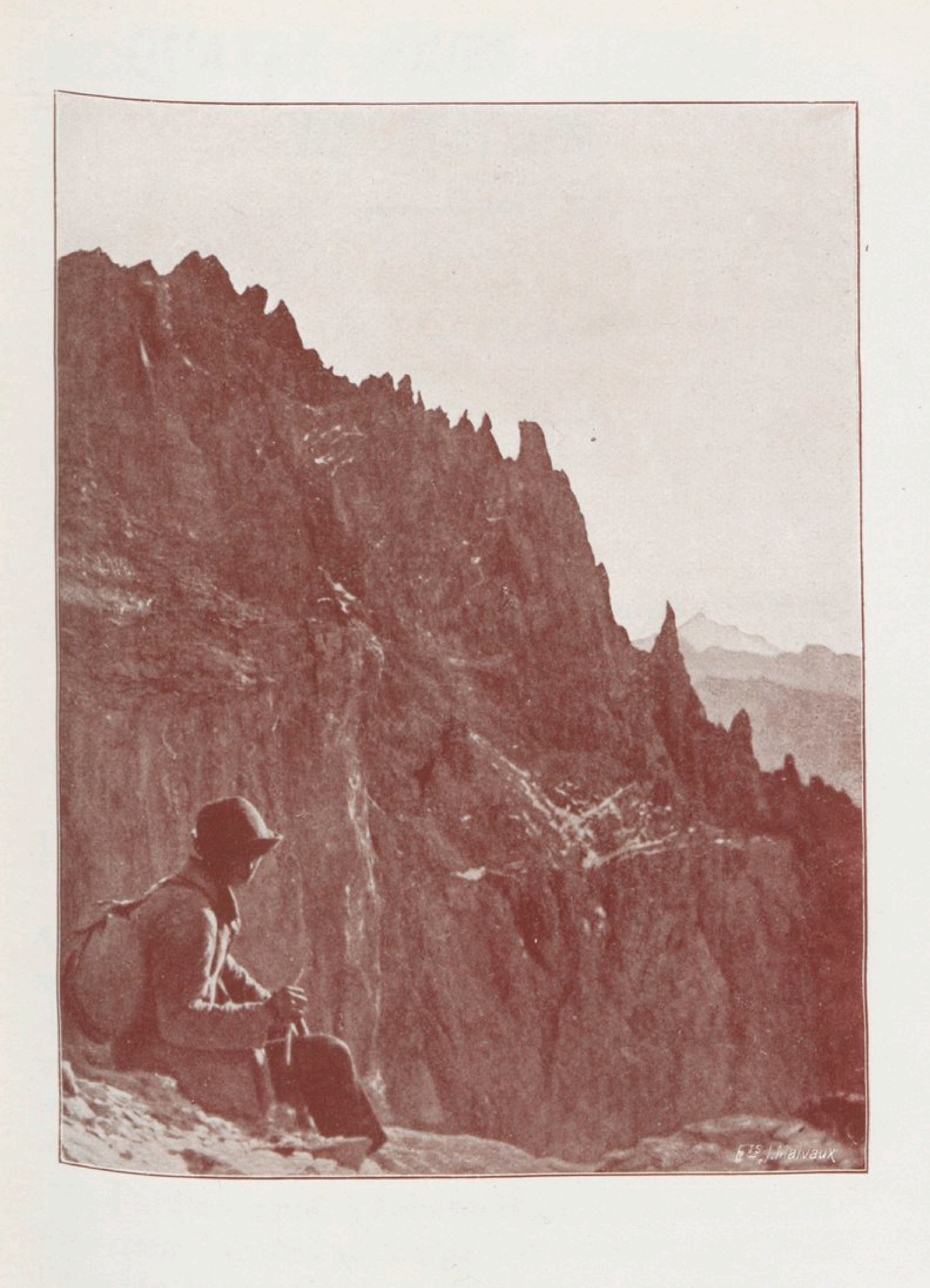
A l'année prochaine !

QUATRE JOURS AUTOUR DE MAURIN

POINTE DES HENVIERES

Arête Sud

(PHOT. JEAN COSTE)


Ets J. Malvaux

QUATRE JOURS AUTOUR DE MAURIN

COL DE SERENNES (2.680)

Dimanche 17 Août.

Après une série d'orages, le temps s'était rerelevé.

Les frères Vernet, Jean et Georges, m'ayant, par télégramme, donné rendez-vous à Escreins, je passe le col de Serennes le dix sept août.

Parti de Grande Serennes à neuf heures quinze, j'étais au col à midi quinze.

La première partie du parcours — lacets rocailleux au-dessus du village — est assez raide mais, après les métairies qu'on atteint au bout d'une heure de marche, la pente devient plus douce et le sentier traverse des pâturages d'où l'on jouit d'une belle vue sur le Vallonnet et, dans le lointain, sur les crêtes d'Abriès.

J'ai remarqué, à environ deux heures de Serennes, deux cabanes de bergers qui pourraient servir de camp-base pour une exploration du massif des Houerts.

Après le col, on descend le vallon Laugier au bout duquel la piste, franchissant un ressaut du terrain, prend à droite et passe brusquement des pentes pelées du vallon Laugier au merveilleux vallon d'Escreins.

Le vallon d'Escreins est une sorte de cirque boisé dont les sapins séculaires montent à l'assaut de beaux escarpements. Tout au fond, en aval, s'aperçoit le village, j'y suis à quinze heures vingt cinq.

Pauvre village ! il est lamentable.

Des maisons qui bordaient sa rue principale, aujourd'hui encombrée de débris de toute sorte, il ne reste que des pans de murs et quelques poutres à demi calcinées.

Je suis fort désappointé. Je pensais trouver des habitants dont j'espérais obtenir le vivre et le couvert !

J'ai vite fait l'inventaire des ressources locales: il y a un beau chalet, mais il est soigneusement fermé; une maison a été réparée, mais elle est également close; un peu à l'écart je trouve cependant une masure encore debout dans laquelle je remarque un lit et de la vaisselle.

Attendons le propriétaire.

Il arrive bientôt, c'est un berger qui m'accueille en s'excusant de ne pouvoir m'offrir que son toit.

C'est déjà bien quelque chose !

A dix neuf heures, mes camarades arrivent. Nous nous installons et nous nous offrons, unissant

nos victuailles à celles de notre hôte, un souper aussi succulent que pittoresque, ce qui n'est pas peu dire.

POINTE DES HENVIERES (3.273)

Lundi 18 Août.

Si je garde bon souvenir du repas que je fis à Escreins, il n'en est pas de même de la nuit que j'y passais.

Couché, sans paille, sur un plancher noueux, il me fut impossible de trouver le sommeil.

Courbaturé, meurtri, n'y tenant plus, à deux heures dix, je réveille mes camarades et nous fuyons ce mauvais gîte.

Remontant le vallon des Salettes, nous pénétrons bientôt dans une belle forêt de sapins.

Il est des impressions qui donnent une telle sensation de beauté et de bien-être, qui saisissent d'une telle force qu'on ne les oublie jamais et que, tout au long d'une vie, leur seule évocation procure chaque fois un véritable bonheur. C'est une de celle-là que m'a produit le clair de lune dans le bois des Salettes.

Le long d'un torrent qui n'est qu'une série de cascatelles, nous cheminions sous des sapins très hauts. la lumière bleue de la lune jouait dans leurs branches, elle mettait sur l'onde écumeuse des re-

flets argentés, elle transformait en miroir le glacier qui descend du Pic des Houerts dont nous apercevions encore la fière silhouette et, sur tout cela, un calme immense, un silence absolu, un silence impressionnant régnait.

Au sortir de la forêt, un clapier interminable ralentit notre marche. Il nous mènerait à la brèche au Nord des Henvières mais, bien avant de l'atteindre, nous nous jetons sur le rocher à droite c'est-à-dire sur l'arête Ouest de la cime.

Long parcours, assez facile d'ailleurs, jusqu'à une éminence où nous pensions toucher le sommet mais d'où, hélas ! nous ne faisons que l'apercevoir bien lointain encore.

Petite station et l'escalade se poursuit.

A un certain moment nous sommes obligés de descendre dans la face Sud. Nous regagnons l'arête par une cheminée puis il nous faut descendre dans la face Nord sur une mauvaise dalle verglacée. Nous regagnons ensuite de nouveau l'arête. Bref, après de nombreuses péripéties, nous atteignons le sommet à neuf heures.

Nous n'y trouvons aucune trace: ni cairn, ni carte.

Le vent souffle avec violence, il nous gêne beaucoup mais ne nous empêche pas de faire consciencieusement notre tour d'horizon.

De la Pointe des Henvières on observe très bien la chaîne des Houerts ou, pour mieux dire, le massif

qui s'étend entre le col des Houerts et le col de Serennes. Orienté Nord-Sud, il culmine au Pic des Houerts qui possède un glacier sur sa face Nord et, sur son versant Sud, plusieurs aiguilles satellites disposées en deux groupes principaux, séparés par une aiguille solitaire, en forme de tour, visible de la Frache. (1)

Tout ceci semble aussi inconnu de la littérature alpine que des habitants du pays. Il n'en est pas moins vrai qu'il y a là une belle exploration à faire. Sauf le Pic des Houerts, gravi pour la première fois par Coolidge qui le baptisa Pic Jean Rostan, toutes ces aiguilles sont vierges, c'est avec plaisir que je les ai répérées, l'aspect de leur rocher m'y faisant prévoir de belles escalades.

Pour descendre nous avons décidé de suivre l'arête Est ou plutôt Nord-Est. Visible du sommet elle nous avait paru très praticable mais, à peine sur cette arête, nous laissant tenter par de belles pentes de débris, nous nous engageons en pleine face Est. Nous ne tardons pas à nous trouver dans l'obligation de prendre des couloirs très douteux et bientôt nous sommes dans une face rocheuse, sans défauts, complètement dérobée à la vue. Nous descendons à l'aveuglette de cheminée en cheminée, nous parcourons une vire assez scabreuse, nous dégringolons des éboulis, nous empruntons un dernier couloir, le pire,

(1) Hameau au Sud de Jausiers.

et enfin nous atterrissons.

Cette voie est certainement nouvelle mais je ne saurais la recommander.

Puis, c'est une descente en feuille morte jusqu'à la chapelle de Sainte-Anne où nous prenons un long repos ainsi qu'un substantiel repas.

A treize heures nous partons, mettant le cap sur l'Ubaye.

Col de Girardin treize heures quarante.

Maurin, La Barge, quinze heures.

De là, nous avions l'intention de faire, dès le lendemain, une tentative sur la face Nord de l'Aiguille de Chambeyron.

Ayant constaté, du col de Girardin, qu'elle était recouverte d'une énorme quantité de neige fraîche, tout en mangeant la soupe chez l'ami Pierre André, nous tenons conseil. Nous décidons de laisser vingt quatre heures au soleil pour nous préparer la voie. En attendant nous ferons les Toillies.

TETE DES TOILLIES (3.179)

Mardi 19 Août.

De Maurin au col du Longet parcours habituel, il est enlevé allégretto. Seule la fin en est pénible parce que le col qui semble tout près, fuit sans cesse.

Par des pentes faciles nous atteignons la base Ouest de la montagne. Vue de loin, sous quelque

face que ce soit, elle semble un énorme bloc cubique jailli d'une seule pièce des éboulis. Ceux-ci montent assez haut et conduisent au défaut de la paroi: une cheminée large et facile de la face Nord-Ouest qu'on atteint par une vire du versant Ouest ne présentant aucune difficulté.

Le sommet est composé de deux plateformes réunies par une arête assez aérienne. De Maurin, il nous avait fallu six heures pour l'atteindre.

Panorama superbe des vallées de l'Ubaye, de la Varaita et de St-Véran. On domine presqu'à pic le petit village de la Chianale, mais c'est surtout le Viso qui fixe l'attention, il l'attire tout entière. Vu du sommet des Toillies il est de toute beauté.

Descente par la même voie.

Dîner au bord d'un petit lac charmant qui dort paresseusement au Sud-Ouest du mont.

Retour sans incident et rapide (trois heures) malgré le vent qui, ce jour-là, remontait la vallée en soufflant avec une extrême violence.

AIGUILLE DE CHAMBEYRON (3.409)

Mercredi 20 Août.

La neige nous interdisant toute tentative sur la face Nord de l'Aiguille, notre projet était d'en faire l'ascension par le couloir Nérot et d'en descendre par l'un des itinéraires Vernet.

A quatre heures, réveil. Je m'étire, j'ai grande envie de rester couché, j'ai des pensées sacrilèges : « A quoi bon monter là haut ?..... Qu'ai-je à faire sur ce sommet puisque déjà j'y suis allé ? » J'entrevois d'une part les longues moraines, les couloirs enneigés, l'arête vacillante, d'autre part, un coin de feu, des pantoufles, une bonne table.

Comme on est bien dans son lit !

Mais à la fin je réagis, un mouvement de révolte me jette dans mon pantalon.

A quatre heures quarante cinq, en route !

Le vent de la veille est tout à fait calmé, l'air est très doux.

Jusqu'aux lacs du Marinet nous suivons le même trajet que l'année dernière mais en corrigeant toutefois l'erreur lamentable que j'avais commise. (1)

A six heures, déjeuner.

Depuis notre départ le ciel qui était alors très étoilé, n'a pas cessé de se couvrir. A la carrière, nous avions remarqué que les Font-Sancte étaient coiffées d'une sombre calotte; à la croix, nous avions vu l'orage s'abattre sur le Queyras; quand nous attaquons la moraine, les nuages, passant par dessus l'Aiguille, arrivent en masse compacte du Sud-Ouest.

Sur le glacier, nous nous encordons, il n'est pas encore huit heures.

(1) Voir : Jean Coste « Mes quatre preières années de Montagne » page 137.

Nous rencontrons de belles crevasses dignes de celles du Glacier Blanc, nous les franchissons sur de confortables ponts de neige.

Nous nous dirigeons sur la face rocheuse très à droite du grand couloir. Une escalade longue mais, sauf dans les premiers mètres, relativement facile, nous conduit à la crête au-dessus et à l'Ouest de la Brèche Nérot-Vernet.

Là, nous nous rendons compte du temps. Il y a de quoi décourager.

Le ciel est uniformément gris. Au Nord, l'orage continue. Un autre éclate au Sud, il progresse rapidement. Nous sommes pris entre les deux.

Soudain la Tête de Moyse blanchit. Quelques instants après la tempête est sur le Brec. Bientôt nous sommes à notre tour dans le brouillard.

Une neige fine et serrée se met à tomber, en un clin d'œil elle recouvre tout d'un uniforme voile blanc, les difficultés s'en trouvent considérablement augmentées, le froid est vif, le vent pénible. Qu'importe !

Bien que nous n'ayons encore fait que la moitié du parcours, l'idée de nous avouer vaincus ne nous vint pas.

Nous descendons obliquement vers le grand couloir Sud jusqu'au névé, puis c'est une escalade qui me parut fort longue, dans les rochers au Sud du sommet. Ils sont heureusement très bons.

A dix mètres les uns des autres, travaillant chacun pour son compte, n'échangeant que de brèves

paroles, nous montions tous à la fois dans un brouillard épais qui semblait vouloir tout étouffer de sa ouate grise.

Je me souviens d'une cheminée, obstruée par une cascade de glaçons, qu'il fallut tourner sur la gauche en escaladant une paroi assez raide; je me souviens d'une dalle que Jean Vernet franchit avec habileté et qu'après lui, suivant la corde tendue devant moi, je passais automatiquement.....

Enfin, la crête !

C'est une succession de blocs heurtés dans un équilibre bizarre. Nous glissant entre les uns, chevauchant les autres, nous finissons par atteindre le cairn minuscule qui s'accote au bloc terminal. Il est onze heures quarante cinq.

Il fait un temps affreux.

Tour à tour, car il n'admet qu'une personne à la fois, nous foulons rituellement le sommet.

A la hâte, je relis la carte qu'avec Paul et Neto nous avons laissée là il y a un an. Jean Vernet y ajoute la sienne et puis bien vite, sans qu'il m'ait été possible de retrouver ma corde, (1) nous commençons la descente.

Il faut maintenant balayer la roche à chaque pas.

Une neige poudreuse, impalpable, couvre tout, envahit tout. Elle s'insinue partout, dans le cou,

(1) Voir : Jean Coste « Mes quatre preières années de Montagne » page 143.

dans les gants, dans les souliers, elle frange le béret de glaçons et s'accumule sous les semelles.

Le brouillard limite la vue à trente mètres. Heureusement nous retrouvons quelques repères : Voici la cascade de glace, nous avons de la chance de la connaître car la neige, d'allure innocente, qui la recouvre, pourrait nous ménager quelque tragique surprise. Voici le névé. Voici la vire, nous la suivons avec une hâte fièvreuse. Je note un mauvais pas : c'est une courte corniche surmontée d'un dos d'âne qui rejette dans le vide le corps désaxé par le roc. Jean Vernet passe à quatre pattes. Voici la crête, nous descendons sur le versant du Marinet. Voici, nous fixant sur notre situation, enfin ! voici les deux aiguilles de la Brèche Nérot.

Pour atteindre celle-ci, nous devons traverser, juste sous le rocher, la partie supérieure d'un couloir de glace (1). Georges Vernet marche en tête, il s'engage à la limite de la glace et du rocher. Sans méfiance je le suis, corde tendue. Jean est tout près, derrière moi, la plus grande partie de la corde qui nous sépare, roulée, à la main. Le rocher contre lequel nous avançons offre tout d'abord de nombreuses prises puis brusquement, juste au-dessus du milieu du couloir, il devient absolument lisse. Lorsque Georges arrive à cet endroit, je le vois tout à coup glisser. Immédiatement, instinctivement, sans réfléchir, je m'arrête. Je me mets face au rocher que j'em-

(1) Branche du couloir Nérot.

poigne, je m'arcboute sur les pieds, tout mon corps se tend et je reçois à la ceinture un choc que j'aurais cru devoir être plus violent; il est vrai que Georges qui est en bas, dans le couloir, pendu à la corde, a pu l'atténuer en s'appuyant sur son piolet.

La chute de mon camarade fut si soudaine et si rapide que, dans la réaction qu'elle produisit en moi, mon esprit n'eut aucune part. J'ai agi par réflexe, uniquement. J'ai enrayé la catastrophe sans m'en rendre compte et je me demande maintenant que le danger est conjuré, comment il peut se faire que je sois encore là.

L'étonnement de Jean n'est pas moins grand.

Immobilisé dans une position instable, il a eu le temps — un éclair — de juger la situation et de s'attendre à sauter, à son tour, dans le vide. Mais rien ne s'est produit. N'ayant pas ressenti la moindre secousse, il est ahuri de voir son frère que j'aide en tirant la corde, remonter péniblement des profondeurs de l'abîme.

Le temps va de pire en pire.

Au-dessous de nous, uni et rapide, le couloir plonge dans le brouillard et nous savons que, traîtresse, la neige fraîche cache de dangereuses lames de glace vive.

Prudemment, d'un commun accord, nous renonçons à notre intention de descendre dans le vallon de Chambeyron. S'engager, par un temps pareil, sur une voie inconnue et compliquée, ç'eût été véritablement folie.

Nous descendons par le couloir Nérot.

Au début, nous nous tenons près du rocher, cheminant, le plus souvent, dans la crevasse latérale; à la fin, nous prenons le milieu du couloir et franchissons la rimaye, en glissade, sur un pont.

A quinze heures, nous enlevons la corde qui nous unissait depuis sept heures et demie.

Mon chandail est trempé car, de toute la course, je n'ai pas eu le temps ni la possibilité de mettre ma veste. Roulée sur mon sac, elle est pleine de neige !

A la cabane de Mary, nous prenons un court repos et nous mangeons. C'est le premier repas de la journée ! Puis, sous une pluie battante, nous descendons en vitesse à Maurin.

A dix sept heures, mouillés jusqu'à la moelle, nous arrivons chez Pierre André.

Jamais je n'avais vu temps aussi détestable.

Jamais je n'avais peiné de la sorte.

Jamais je n'étais allé aussi près de la limite des conditions de sécurité.

Mais quelle joie lorsque, vêtus des hardes que nous avait prêtées notre hôte, nous nous sommes retrouvés autour d'un bon feu, lorsque nous nous sommes attablés devant une soupe fumante !

Toute fatigue avait disparu mais notre esprit restait pénétré des visions étranges que nous avait donné la tempête sur l'Aiguille de Chambeyron.

DE JAUSIERS A NICE

L'ARGENTERA

Vue du col de Nasta

(Phot. Jean Coste)



DE JAUSIERS A NICE

EN SUIVANT LA FRONTIERE

Après une longue période de pluie et par conséquent d'inaction, je profitais, sans tarder, du premier rayon de soleil pour mettre à exécution, seul — les frères Vernet, avec qui je l'avais élaboré, faisant défaut — le programme suivant:

Jausiers.

Saint-Etienne-de-Tinée — Ténibres.

St-Martin-de-Vésubie — Argentera et Gélas.

Nice.

Samedi 13 Septembre.

A quatre heures quarante cinq, je quitte Jausiers par un clair de lune splendide. C'est une première chance ! J'en ai bientôt une seconde en rattrapant, au sortir du village, un paysan qui, montant à Beaumont avec sa charette, m'offre charitablement de prendre mon sac à son bord. Sans me faire prier, je le lui confie avec une réelle satisfaction car il pesait, je venais de m'en rendre compte, neuf kilos, bon poids.

Cette fois d'ailleurs la Fortune devait m'accompagner pendant tout mon voyage, chaque matin, la lune devait être de la partie et, tout le long de ma route, je devais rencontrer d'heureuses circonstances.

Au bord de la source des Sagnes où je déjeune, quelle vision m'attendait ! Eclairés par le soleil levant qui met en relief tous les détails de leurs lignes hardies, la Tour et le Tourillon m'apparaissent plus beaux que jamais.

Cette aurore resplendissante qui disperse les dernières brumes, est-elle le présage d'une période de beau temps ? Je l'espère. Aussi, plein de joie, je grimpe allègrement le sentier rocailleux, en rêvant d'escalader un jour l'à-pic tentateur de la Tour.

A dix heures vingt, je franchis le col de Granges Communes, non sans avoir salué d'un affectueux au revoir les cimes qui dominent Jausiers.

A onze heures, je fais halte au Camp des Fourches d'où j'admire, tout à loisir, la belle falaise qui forme, de la Tête des Trois Evêques au Tourillon, la limite entre les Alpes-Maritimes et les Basses-Alpes. Puis, quittant la route carrossable qui finit là, je descends en droite ligne sur Bouzièyas.

Bouzièyas est bien le lieu le plus désolé et le plus reculé qui soit. A plus de dix kilomètres de toute route, des hommes y vivent qui ignorent encore tout moyen de transport autre que leur dos ou celui de leur mulet. Ils n'ont pas même de brouette ! Connaissent-ils la roue, cet instrument dont savent

se servir les peuples les plus primitifs ? On en douterait.

C'est à n'y pas croire !

Au-dessous de Bouzièyas je traverse le Pra qui n'est pas mieux, je descends une gorge très boisée qu'agrémente une fort belle cascade, je croise une maison isolée à partir de laquelle existe enfin une route, je laisse à ma droite l'embranchement de St-Dalmas-le-Selvage où l'on construit, pour remplacer un vieux pont qui ne manque pas de pittoresque, un ouvrage en ciment armé et j'arrive à St-Etienne-de-Tinée.

Il est quatorze heures trente, j'aurais pu prendre le courrier qui part à l'instant pour Nice.

Il n'y a que deux départs chaque semaine : le lundi et le samedi, c'est parfait, je retiens aussitôt une place pour le surlendemain et je prends mon cantonnement à l'Hôtel Issautier qui fait face à une Eglise très italienne, flanquée d'un clocher roman.

St-Etienne-de-Tinée est un gros bourg très curieux à visiter : ruelles étroites parcourues, en leur milieu, par une gargouille, maisons bariolées, munies d'arcades et de galeries, couvertes de tuiles rouges, ornées de volets bleus à fenestrons. Avec le beau soleil du midi, cet ensemble compose un tableau très original et du coloris le plus riche qui donne bien le type des villages de cette région franco-italienne.

Dimanche 14 Septembre.

Muni de la clef du refuge de Rabuons, je quitte St-Etienne à cinq heures, en compagnie d'un chasseur.

Il me met sur la bonne voie.

Montée très longue par un sentier conforme à tous ses semblables dont la dernière partie, qu'égaye une cascade, est excessivement raide. Au loin, vue sur le Mounier, pyramide écrasée, vraie taupinière.

Je suis au refuge à huit heures vingt.

Quand on parvient sur la barre rocheuse qui ferme le cirque de Rabuons, le lac de Rabuons se découvre d'un seul coup tout entier.

Dans ce décor sauvage, une impression étrange se dégage de cette nappe d'eau calme et limpide qu'encerclent des rives abruptes, que dominent les sombres rochers du Cimon et du Cialancias. On éprouve le besoin de s'asseoir tout près d'elle, de la regarder longtemps comme pour chercher à la comprendre.

Le lac de Rabuons a quelque chose de grandiose et de tragique, de doux et de triste. Il ferait à merveille le refuge d'un grand chagrin ou le cadre d'une douloureuse séparation.

Puis je visite le refuge. C'est une véritable villa : cuisine, salle à manger confortablement meublée, cage d'escalier, dortoir avec sommiers s. v. p., balcon, cave, bûcher, etc...On y trouve de tout : batterie de cuisine, bois de chauffage, linges, pharma-

cie, bibliothèque, écritoire et jusqu'à du papier à lettres.

Il y a de quoi mourir d'envie en pensant au lac Premier ! (1)

J'y laisse une partie de ma charge et pars pour le Ténibres.

Malgré la carte et la boussole je n'arrive d'ailleurs pas à le situer exactement. Au fond du cirque se dresse une belle montagne, mais ce doit être le Cimon. Au jugé je gagne le lac de la Montagnette au bord duquel je déjeune et d'où je me dirige vers un sommet qui me paraît être le plus grand de la région. Ce n'est qu'une illusion d'optique. Je reconnais bientôt mon erreur, derrière lui j'aperçois un pic très élevé, surmonté d'un signal. Je le gravis par l'Est — aucune difficulté — et trouve dans le cairn une boîte en zinc contenant un carnet. C'est bien lui, je suis sur le Ténibres à 3031 mètres.

Il est onze heures. Je m'inscris.

Comme j'ai décidé d'ascensionner aujourd'hui tous les sommets de Rabuons, je ne fais qu'un bref séjour sur le Ténibres et, lorsque j'en descends, pour ne pas perdre de temps en détours inutiles, je prends le plus court chemin, c'est-à-dire la ligne droite, pour gagner le Cimon. Longue traversée d'éboulis et de clapiers, courte ascension. Le tout demande deux heures. A treize heures trente je m'ins-

(1) Lac situé dans le vallon de Chambeyron où la Section de Barcelonnette du C. A. F. réclamait, à l'époque, un refuge qu'elle obtint en 1926 et qui est aujourd'hui construit.

cris donc au Cimon de Rabuons, 3008.

Vers le Sud, un groupe de cimes me tente. Les carnets du Cimon et du Ténibres signalent, dans cette direction, un certain Corborant, ce doit être lui, allons voir ! Et, sans tarder, je prends pour objectif le principal sommet du groupe. D'assez mauvais clapiers m'ayant obligé à descendre presque jusqu'au lac et la face Est, par laquelle j'attaque, n'étant pas très pratique, ce n'est qu'à seize heures que j'atteins mon but.

Là, le carnet d'usage dans cette région — très bonne pratique, à recommander — m'apprend que je suis à 3000 mètres, sur le Cialancias qui se trouve séparé du Corborant, laissé sur ma gauche, par une vaste cuvette au fond de laquelle gît, presque submergé par les éboulis, un minuscule glacier.

Un bout d'arête me conduit au sommet Nord, point culminant.

Les nombreux sommets qui se pressent autour du lac de Rabuons, font de ce cirque un curieux petit centre d'alpinisme. Tous sont faciles, la plupart peuvent se faire les mains dans les poches et par plusieurs itinéraires, ce qui n'empêche pas certains touristes de s'inscrire sur les carnets de sommet en termes pompeux.

Je retiens quelques périchonnades amusantes :

X.... Monté au Cimon par l'arête Est sans guide (c'est une route !), descendu par la face Ouest (c'est une esplanade !), ascension du Cimon en col (!).

Y... Parvenu à la cime Nord du Cialancias par la face Est après traversée du glacier (sic) du Corborant.

Z... Je continue sur le Corborant si les conditions le permettent (comment donc !).

Mais passons !

De retour au refuge, j'ai, ce soir là, longuement admiré le coucher du soleil. Avant de disparaître, il coupait le lac d'une bande lumineuse frangée d'argent. Tandis qu'au couchant les montagnes se silhouettaient en noir, elles s'illuminaient de pourpre au levant et, là-bas, au-dessus des Jallorgues et du Pelat, le ciel était tout embrasé. Etait-ce la fatigue ou la beauté du spectable, je ne saurais le dire, mais ce que je sais bien c'est que j'éprouvais un engourdissement délicieux à rêver au bord du lac de Rabuons.

Ma rêverie se prolongea si longtemps qu'au moment où je regagnais mon gîte, les cimes étaient devenues de grands fantômes noirs, le lac avait pris des reflets d'encre et les étoiles scintillaient dans le ciel.

Ayant alors fait l'inventaire de mes provisions, je me trouve en présence d'un repas plutôt maigre. Heureusement pour moi, pendant que j'allume le feu, un jeune homme arrive. Il est abondamment pourvu. Comme c'est un excellent camarade, j'en profite. Quel souper auquel je ne m'attendais pas ! Je fournis un potage aux pâtes, il m'offre des tomates cuites au beurre avec des œufs, nous confondons

nos chocolats... et ce fut tout simplement délicieux sous tous les rapports.

Lundi 15 Septembre.

Ce matin j'ai fait le paresseux.

Mon camarade d'un soir m'a quitté de bonne heure pour la montagne, moi j'ai flâné.

Je ne me suis décidé à partir qu'à neuf heures et demie seulement. Aussi n'étais-je à St-Etienne qu'à onze heures trente.

J'emporte de Rabuons un souvenir magnifique.

Malgré que ses montagnes souffrent de l'absence de glacier et de premier plan, le cirque de Rabuons est beau à cause de son lac dont se dégage un charme indéfinissable.

Ce lac n'est ni aussi grand, ni aussi diversement coloré, ni aussi bien entouré que beaucoup d'autres, mais, sans qu'il me soit possible de dire pourquoi, je l'ai trouvé plus beau que tous les autres.

Après m'avoir fait traverser des sites de toute beauté par une route qui se déroule au milieu d'une nature d'abord alpestre (mélèzes, cascades, prairies, chalets) qui rappelle la Savoie, puis dantesque (rochers sauvages au flanc desquels on est comme suspendu au-dessus du torrent); après avoir fait escalade à Isola dont les habitants, par une bizarrerie de la délimitation de 1860, vont acquitter une partie de leurs impôts à Vinadio; après avoir, pen-

dant plus de six kilomètres, en cotoyant la Tinée, cotoyé la frontière, à seize heures quinze, l'autobus me dépose à St-Sauveur.

De St-Sauveur à St-Martin-de-Vésubie, le trajet est assez long mais, à ce moment, je ne m'en rendais pas compte, parce que les indicateurs dont je disposais, fort mal renseignés, variaient dans leurs estimations de deux heures et demie à six heures de marche ! Je pars donc rapidement et, malgré ma charge, j'attaque, plein d'ardeur, la dure montée qui mène à Rimplas où j'arrive à dix sept heures quinze.

Après ce village, le chemin est meilleur mais les kilomètres me paraissent de plus en plus longs, mon sac se fait de plus en plus lourd. Me sera-t-il possible d'atteindre St-Martin ce soir comme j'en ai l'intention ?

L'approche de la nuit et la menace d'un orage mettent fin à mes hésitations. Je me décide à coucher à la Bolline (commune de Valdeblore).

Rien ne m'a paru plus pénible que ce parcours de St-Sauveur à Valdeblore (12 kilomètres). Je suais à grosses gouttes sous mon fardeau et jamais n'apparaissait le terme de l'étape !

Mardi 16 Septembre.

Le lendemain, de bonne heure, je franchissais le col de St-Martin.

Je passe sur la rencontre d'un touriste qui,

sans doute à cause de l'allure très germanique de son nom, éprouve le besoin de m'expliquer qu'il est dentiste américain (american dentist). Je ne fais que signaler l'admirable vue sur le vallon de la Madone des Fenêtres dont on jouit du col et la belle forêt sous les ombrages de laquelle on en descend, pour arriver bien vite au plus heureux épisode de mon voyage.

St-Martin-de-Vésubie où je fais mon entrée à huit heures vingt, est une pittoresque petite ville composée de deux parties bien distinctes. Au centre, la vieille ville : rues étroites, en pente, grossièrement pavées, parcourues par une gargouille centrale et bordées de hautes maisons à auvent; tout autour, la ville nouvelle : places et avenues, hôtels et villas entourées de parcs ombragés et de jardins fleuris.

Sa situation à proximité de Nice et de la haute-montagne a fait la fortune de cette bourgade devenue, depuis quelques années, un centre estival très fréquenté.

Malgré ma tenue... voyons, comment dirais-je ?.. plutôt négligée, j'y descends à l'Hôtel des Alpes et, sans aucun retard, en prévision de l'Argentera que je veux faire le lendemain, je me mets à la recherche du guide Jean Plent (1) auquel d'ailleurs j'avais écrit.

(1) Plent Jean, de St-Martin-de-Vésubie, guide breveté de 1re classe C. A. F.

Hélas ! il n'est pas libre !

Mais — j'ai bien dit que la Fortune me sourirait tout le long de ma randonnée — les touristes qui l'ont retenu vont précisément faire l'Argentera.

Peut-être y aurait-il moyen....

On me présente, on cause et j'ai la chance d'être accepté dans la compagnie (qui devait être charmante) de Mlle Leymarie et de Monsieur Sallen, son mentor.

Le soir même nous allons coucher à l'hôtel du Boréon. Déjà en territoire italien, il faut une heure et demie pour l'atteindre. Le parcours est délicieux: la route suit un vallon constamment boisé et très riant, elle s'y termine tout près d'une belle cascade.

Mlle Leymarie est une jeune fille très réservée dont la correction et le sérieux m'ont plû beaucoup. Elle parle peu, sans doute a-t-elle quelque inquiétude au sujet de l'Argentera. M. Sallen, malgré son âge, est un agréable compagnon, très affable et très simple. C'est un de ces caractères qui ont toujours peur de gêner ou de manquer à leur devoir. Très méthodique, pendant le souper, il élabore minutieusement avec Jean Plent le plan de la journée. Elle sera d'ailleurs véritablement chargée: trois cols à passer, un sommet important à gravir ! M. Sallen la détaille heure par heure, il partage le trajet en petites tranches, entre-coupant ses avis de « si je ne m'abuse », « si vous le voulez », « ne pensez-vous pas que.. ».

C'est un peu compliqué pour moi. De tout ce colloque je ne retiens qu'une chose: lever une heure, départ deux heures.

Mercredi 17 Septembre.

A une heure cinquante cinq, par une lune splendide dont le dernier quartier brille dans un ciel sans nuages, nous partons.

Le guide Jean Plent est en tête, derrière lui, viennent Mlle Leymarie et M. Sallen, suivant mon habitude j'occupe la dernière place. Nous marchons d'abord sous bois, puis à travers un clapier. Nous progressons lentement mais régulièrement et sans incident.

A quatre heures quarante, nous atteignons le premier col: la Baisse de Ghillié, tout à côté du Mercantour, une bien petite montagne pour sa réputation.

Nous descendons obliquement dans des clapiers, coupons quelques névés gelés, passons à l'aube au-dessus du petit lac de Nasta et, par une pente très raide de rocher, atteignons à sept heures le col de Nasta.

Il est grand jour.

Devant nous, à l'Est, s'étend une vaste mer de nuages qui couvre toute la plaine du Piémont. A gauche, l'Argentera s'élève, encore lointaine.

A droite, le Gélas, le Clapier, la Maledia projettent leur ombre sur des glaciers.

Déjeuner, photo, abandon des sacs.

Il nous faut, maintenant, descendre un peu puis escalader deux ou trois crêtes qui, naturellement, imposent chacune une montée et une descente. La dernière crête est la plus haute. Elle se franchit par une brèche appelée Col des Eboulis, nous y sommes à huit heures vingt. Nous avons alors devant nous la face Sud de l'Argentera. Une grande corniche la traverse qui, descendant d'abord, se relève bientôt, va en se redressant de plus en plus et finit en cheminée. C'est par là que nous allons monter.

Cette corniche est étroite et tant soit peu vertigineuse. Mlle Leymarie demande la corde. Plent l'attache à lui. M. Sallen et moi restons libres. D'ailleurs le rocher est excellent si bien que l'ascension, voire l'escalade de la cheminée finale, ne sont qu'un jeu.

Neuf heures trente, le sommet ! 3297 mètres.

Très belle vue. Nous sommes à l'une des extrémités de l'arc de cercle gigantesque décrit par les Alpes. Toute la chaîne se déploie devant nous.

Nous saluons les grands rois: Ecrins, Mont-Blanc, Mont-Rose, Viso, Cervin, Grand Paradis.

Nous envoyons aussi un amical souvenir à la Grande Séolane, au Ténibres, au Chambeyron, au Rubren et à bien d'autres.

Mais la mer de nuages se fragmente, elle s'é-



lève, nous repérons le col de Larche. Tout près, en face de nous, nous admirons la Pointe Garibaldi et la belle silhouette du Corno-Stella qui, je l'espère, recevra ma visite.

Nous faisons de nombreuses photographies, nous nous recueillons devant une plaque sur laquelle sont gravés les noms de quelques italiens morts à la Guerre, nous nous inscrivons et c'est la descente. Nous l'effectuons par la même voie.

Au col où nous retrouvons nos sacs, nous aurions bien mangé. Pour être fidèle à son horaire, M. Sallen nous pousse jusqu'au lac de Nasta. C'est là et là seulement que nous devons dîner. Nous y arrivons, absolument affamés, à midi vingt cinq.

Le site est charmant. Volontiers, après avoir calmé sa faim, on y resterait des heures, étendu, à rêver.

Hélas ! M. Sallen nous aiguillonne. « Je crois qu'il est préférable de partir... Allons, plus que quatre minutes... »

Mlle Leymarie supplie mais M. Sallen impitoyable: « Allons ! courage, petite ! »

Nous finissons par attaquer la montée de la baisse de Ghillié, c'est la dernière. De l'autre côté, la descente est rapide, quelques stations au bord des sources, quelques photos dans la belle forêt du Boréon et à dix sept heures nous sommes à l'hôtel d'où nous repartons presqu'aussitôt pour être de

retour à St-Martin-de-Vésubie à dix huit heures trente.

Jeudi 18 Septembre.

Le matin repos, bain, raccomodage, visite à mes compagnons de la veille que j'invite à venir voir mes montagnes.

A treize heures départ pour la Madone des Fenêtres. Je flâne délicieusement le long du sentier qui m'y conduit en suivant, sous bois, le bord du torrent.

J'y suis à dix sept heures trente cinq.

La Madone est une petite localité qui ne comprend qu'une église où l'on vient en pélérinage, un refuge pour les pélerins, un hôtel rustique pour les touristes et un bâtiment pour la douane. Tout le terroir appartient à des habitants de St-Martin ce qui n'empêche pas village et vallon d'être italien, particularité curieuse qu'on m'a déjà signalé à Isola et, dans la vallée du Boréon, à Cerigia.

Le brouillard cache les cimes, de peur de ne pas trouver le Gélas demain, je me renseigne auprès de l'hôtelier.

Au souper, je suis seul à une petite table, dans un coin. Devant moi des voyageurs sont attablés. N'ayant rien de mieux à faire, tout en mangeant, je les observe et je suis leur conversation.

Ils sont quatre: une femme sans distinction,

concierge ou blanchisseuse en rupture de ban, et trois hommes : un vieillard à barbe blanche, un monsieur ventripotent d'un genre très épicier, un jeune homme d'allure plus moderne.

Le vieux monsieur, l'air triomphant, s'exclame: « Vous ne savez pas d'où je suis parti ? »

— « Non. »

— « De Saint-Martin ! »

— « ! ! ! ! ! »

— « Vous ne savez pas où je suis allé ? »

— « Non. »

— « Au lac d'Allos ! »

— « ! ! ! ! ! »

— « Devinez combien de temps j'ai mis. »

— « ? ? ? ? »

— « Six jours ! »

Il étale ses prouesses. Il s'étend longuement (thèse classique) sur la nécessité d'une marche lente et raisonnée pour aller loin. Il prône la montagne tout court et c'est alors l'habituel réquisitoire du G. M. V. contre le G. H. M.

A propos de la garniture d'une rouelle, la conversation change tout à coup, il s'agit maintenant de champignons. Le jeune homme, un mycologiste sans doute, en a cueilli des tas, il en connaît des qualités exquises, il a fait pour leur amour des randonnées effarantes, des escalades tragiques..... dans des prés.

Mais le monsieur ventripotent prend la parole. Lui, sa spécialité, c'est le vin. Ses vins sont les

meilleurs, les plus fins, les plus vieux. Il en a même de très vieux....., quatre vingts ans ! Ils sont si vieux que le solide s'est totalement séparé du liquide et que ce n'est plus que de l'eau. « Oui de l'eau, Messieurs ! »

Au dessert, comme il était fatal, la conversation s'établit de leur table à la mienne. Mon projet d'ascension, seul, au Gélas les effraye.

« Jeunesse imprudente ! » s'écrie le vieillard à barbe blanche.

Très docte, s'appuyant sur l'autorité de M. de Cessole, il me fait un tableau terrifiant de la cheminée du Gélas.

Et moi qui, sur les conseils de Jean Plent, ai décidé, pour rendre ma course plus intéressante, d'éviter ce trop facile passage et de monter par l'arête Ouest !

Ils ont, eux, l'intention de gagner la vallée du Boréon par le Pas des Ladres, « course facile mais délicate », soulignent-ils.

D'après la conversation que je viens d'entendre nul doute qu'ils ne sachent la faire mousser.

Vendredi 19 Septembre.

Deux heures vingt cinq, départ.

Je suis le sentier repéré la veille. Il mène au col des Fenêtres. A partir de ce point, il s'écarte de la silhouette du Gélas qui se dessine bien à droite. J'hésite un peu puis je le quitte résolument et

me dirige droit sur le sommet par un immense clapier.

Plent m'a dit: atteindre la baisse à l'Ouest du Gélas et, de là, suivre l'arête.

J'arrive au pied de la baisse à quatre heures quarante. Une barre m'en sépare. Il est encore tout à fait nuit. La lune est fort belle mais, pour atteindre le col, il me faut franchir une immense dalle très droite et très lisse qui se dresse devant moi.

Que faire ?

Je me décide pour l'attaque.

Quelques prises me mènent obliquement en haut et à gauche, c'est très droit.

Cette marche de flanc m'a conduit au-dessus d'un endroit où la dalle plonge très bas, il y a un bel à-pic sous mes pieds. Je monte à présent verticalement, cherchant à tâtons des prises parmi les taches d'ombre qui, çà et là, parsèment le rocher. M'étant aventuré trop haut je ne trouve plus rien pour monter, je redescends. C'est affreux de longueur et d'incertitude.

Mon pied se pose au hasard dans l'ombre.

Une prise me lâche..... émotion !

« Wait and see » dit Vhymper, je m'accorde cinq minutes.

Ayant retrouvé mon sang-froid, j'essaie à droite. De nouveau je dois rétrograder. Je suis dans une impasse. Je me tourne vers l'éboulis, mais une corniche m'inquiète, mieux vaut faire une nouvelle tentative à droite.

Patiemment je fouille le rocher.

Le genou adhérera ici en pleine plaque.

En haut, à gauche, je fixe deux phalangettes; à droite, ma main est ferme mais trop bas. Je souffle un instant et puis, hop!.... ça y est, ma main droite a saisi une prise plus haut, mon pied gauche s'est calé. J'ai dû gagner un mètre!

Le mètre suivant ne fut pas plus commode.

Enfin l'inclinaison diminue et voici bientôt la crête.

Ces vingt mètres m'ont demandé au moins demi-heure.

Par contre, sur l'arête, je progresse facilement.

Je tourne au sud un faux sommet.

Je fais quelques bonds et me voici sur le point culminant... 3030 mètres ! Il est cinq heures trente cinq.

Décrire le spectacle que je vis alors est impossible.

Une heure entière je restais là, extasié, observant les colorations successives du ciel et des nuages.

Le soleil allait se lever. A l'Est, une longue bande pourpre l'annonçait.

L'immense plaine du Piémont était recouverte d'une mer de nuages qui m'apparaissait, sous la pâle clarté de l'aube, comme une vaste surface dont les reliefs seraient blanc mat et les ombres bleuâtres. On aurait dit un étain repoussé géant.

Au loin, à des centaines de kilomètres, par

delà les villes et les foules endormies, une crête se profilait en bleu sombre. La frontière autrichienne? Les Dolomites? Peut-être.

Mais le soleil se lève, les nuages prennent une teinte bronze vert-de-grisé. Au sud, sur la mer, des buées montent qui me cachent les éclats du phare d'Antibes. Rapidement tout se transforme: au-dessus de moi, les nuages deviennent dorés; à mes pieds, leurs flots deviennent de vif argent.

Parmi les monts, le premier de tous, le Viso s'enflamme. Au creux des vallons, dans des restes d'ombre, des oiseaux s'éveillent, avec des cris rauques ils s'envolent, leurs grandes ailes noires frôlent les rochers et le globe de feu paraît, inondant tout d'une clarté rose.

Un froid qu'aiguise un malin petit vent du Nord me rappelle aux réalités, c'est avec des doigts tout engourdis que j'inscris mon nom sur le carnet au-dessous d'une pensée, romantique je l'avoue, mais que je n'oserais jamais désavouer tant elle fut spontanée et sincère.

Longtemps encore j'aurais voulu suivre l'ascension triomphante du soleil, le froid me chasse.

Tous les expédients: saut, mouvements violents des bras et des jambes, frictions énergiques des mains, sont épuisés. Je suis gelé.

A six heures trente, je m'engage sur l'arête Sud et j'effectue ma descente par le facile couloir Ouest.

Je suis à la Madone à neuf heures quinze. J'en

repars à neuf heures quarante. J'arrive à Saint-Martin à onze heures trente.

En passant j'ai rendu visite à Jean Plent.

À ma vue il s'est écrié: « Ah ! malin, vous n'avez pas pu le faire, le Gélas ?... Après l'Argentera c'est trop éreintant ! »

— « Comment ? ... mais... j'en viens. »

A quinze heures trente, je prenais le car pour Nice. La route qui suit les gorges de la Vésubie, est splendide.

Quelle joie lorsque les reliefs accidentés disparurent, lorsque je vis les premiers oliviers, les premiers palmiers, le ciel ardent de la Méditerranée ! La tiédeur du climat méridional, d'autant plus agréable qu'elle succédait au froid du Gélas, me pénétrait délicieusement.

Et puis ce fut l'arrivée à Nice, la grande ville, le coucher du soleil sur la mer, la promenade des Anglais féerique avec ses palmiers, ses luxueux hôtels blanc et or, sa foule élégante et cosmopolite.

Alors seulement m'apparut toute la beauté de mon voyage, toute la splendeur de cette marche de Jausiers à la mer par les cimes.

Ce fut pour moi comme un soir de triomphe, triomphe intime fait d'une immense joie intérieure et de la satisfaction si douce que donne la réalisation d'un rêve.

ALPINISME HIVERNAL

ALPINISME HIVERNAL

A pied d'œuvre

(Phot. Jean Coste)



ALPINISME HIVERNAL

LE MOURRE HAUT (2.873)

8 *Octobre.*

Montagne facile.

Sur sa face Sud-Ouest, un sentier conduit du Camp de Restefond au sommet où se trouvent un observatoire, une table d'orientation, un refuge, le tout d'ailleurs en ruines.

Le 8 octobre 1924 j'ai fait cette ascension dans de véritables conditions hivernales.

De plus, j'étais seul.

Il m'a fallu cinq heures (Jausiers 4 h. 35 — Sommet 9 h. 35).

Bien que, trois jours auparavant, il eût neigé, même à Jausiers, je n'ai trouvé la neige qu'à partir du Rochas.

La couche en était d'abord peu épaisse mais, à mesure que je m'élevais, je la trouvais de plus en plus abondante. Au sommet, sa hauteur était supérieure à celle de mon piolet. Pendant la première demi-heure, elle put me porter, plus tard elle devint très rapidement molle et je dus mettre mes

raquettes, sans elles il m'eût été impossible d'avancer.

Dès le Piz, j'ai quitté la route et marché droit sur mon objectif. Je n'ai pas trouvé de difficulté avant la redoute. Au delà j'ai rencontré des passages pénibles et quelques corniches de neige dangereuses.

Ayant fait l'ascension par la voie normale (face Sud-Ouest), j'entrepris la descente par l'arête Sud. Arrivé au collet entre Mourre Haut et Restefond, la violence du vent me fit abandonner le versant Ouest, par lequel je comptais terminer, pour le versant Est qui me conduisit aux Sagnes. Il y avait, de ce côté, autant de neige que de l'autre, au moins jusqu'au Grand Bois. Par cet itinéraire le retour me prit trente cinq minutes de plus que l'aller (Sommet 10 h. 10 — Jausiers 15 h. 45).

A mon départ le temps était beau. Il se couvrit par la suite. Les nuages bouchaient l'horizon au Nord et à l'Ouest mais au Sud le panorama était superbe. Je pus admirer le Ténibres, le Mounier, les Jallorgues et le Pelat, déjà revêtus de leur parure hivernale.

Par temps découvert, la vue dont on peut jouir du Mourre Haut, doit être, de tous côtés, très étendue et très belle. Aussi cette ascension est-elle fort recommandable, je souhaite seulement au commun des touristes de la faire dans de meilleures conditions.

Que de neige déjà, cette année !

Décidément la saison est bien finie !
Fini l'été de mes vingt ans !

LE GRAND MORGON (2.326)

13 Octobre.

Parti de Jausiers à trois heures, je vais à bicyclette jusqu'à Ubaye.

Cette première partie de ma course fut un ravissement : pleine lune, ciel impeccable, éclairage bizarre des montagnes, calme immense, extrême netteté de chaque détail du paysage.

Tout en roulant, je me rappelais mon départ pour le Pelvoux sur cette même route, à la même heure. Je me rappelais le clair de lune merveilleux du bois des Salettes et celui de l'Argentera.

Comme tout cela est déjà loin !

Trois fois pendant ces vacances, la pleine lune a éclairé mes courses nocturnes, cette fois, c'est la quatrième et c'est la dernière de l'année.

Fini pour un an ! Fini ! Fini !..... Déjà !

Après avoir, au Pellegrin, pris demi-heure de retard sur mon horaire, du fait d'une crevaison, j'arrive à Ubaye à cinq heures trente. J'y laisse ma machine et m'engage aussitôt sur la route de Pontis tout au long de laquelle j'observe le Grand Morgon.

En vérité ses parois sont inquiétantes.

En traversant un petit hameau je me renseigne. Un paysan m'indique le point précis où, tout comme Séolane, le mont doit être attaqué. C'est à l'extrémité Ouest du rocher.

Je me dirige à travers de très beaux prés-bois que domine sa magnifique tour dolomitique, vers la base de la fière montagne. Là, à l'endroit indiqué, je prends un chemin qui longe une vire entre deux barres. Je cherche une issue à ma droite mais ce n'est qu'en plein Nord, au-dessus de Savines, que s'ouvre le grand couloir dans lequel je m'engage.

C'est par lui que je franchis les barres dont la superposition constitue la face Nord-Ouest du Morgon. Il est garni de neige gelée et présente, à son début, un mauvais pas (cinq mètres environ) après lequel il devient meilleur. Entre les barres se trouvent des corniches qui sont de véritables glacis. De roc ou gazonnées, je les trouve uniformément recouvertes de neige. Cette neige qui m'en dissimule la nature, lâche parfois, je glisse alors sur ce sol inconnu et très incliné. C'est pénible et d'autant plus angoissant que je ne suis pas habitué à ce terrain, type du terrain d'hiver. Bloqué à plusieurs reprises, obligé de rétrograder et de réattaquer chaque fois, je mis une heure trente pour faire cette escalade qu'en réalité je croyais moins difficile.

Au sommet, vue décevante. L'Oisans manque, la Haute-Ubaye aussi, sauf le Brec et l'Aiguil-

le. Par contre, position dominante remarquable sur la vallée de la Durance.

Descente sans incident.

Ayant, à partir des pré-bois, utilisé un chemin plus direct que la route, j'étais de retour à Ubaye à treize heures trente.

Pour qui trouverait l'ascension du Grand Morgon par son couloir Nord trop difficile, je signale qu'elle peut se faire, le plus aisément du monde, par son versant Est.

ALPINISME HIVERNAL

J'étais bien décidé à faire de l'alpinisme hivernal.

Je venais de lire à ce sujet des choses merveilleuses et je comptais sur mes vacances de Noël pour mettre à exécution les magnifiques projets que j'avais caressés durant tout l'automne. Aussi arrivais-je à Jausiers, le 24 décembre, plein d'enthousiasme et d'entrain.

déception m'y attendait.

Soit à cause du mauvais temps, soit à cause du manque de camarades ou de leur peu d'entraînement, il me fut impossible de réaliser mes rêves.

Mes courses furent ratées !

Je n'eus que la joie d'avoir quand même essayé de les faire.

J'en avais projeté trois: l'ascension du Vallon-Long (3039), celle de la Fréma (3143) et la traversée du Pas des Petites Cavales (2777), on va voir ce qu'il en fut.

Vendredi 26 Décembre.

Je pars de Jausiers à six heures. Mon but, c'est le sommet de Vallon-Long, mais mon espoir de réussir est bien minime. Hier, de Lans, j'ai observé l'arête Nord-Ouest du pic et je suis édifié sur les difficultés formidables qu'elle doit présenter.

Jusqu'au deuxième observatoire, parcours agréable. Le terrain est net, Si ce n'était les lointains, enneigés au point qu'il n'y a que deux couleurs dans le panorama, du blanc et du bleu, on se croirait en été. Au delà, la neige règne en maîtresse. Vallon-Long m'apparaît terrible. La crête qui m'en sépare est tout à fait rébarbative. Pour un isolé elle semble impossible. Une épaisse couche de neige qui ne demande qu'à glisser interdit son parcours et je ne crois pas qu'on puisse passer au-dessous d'elle car toutes les prises sont garnies, toutes les dalles sont masquées. Au surplus, la neige qui n'est gelée qu'en surface, n'offre aucun appui. Il serait fou de s'y confier.

Devant ces conditions extrêmement défavorables, je dois renoncer.

Mais la Tête de Cuguret (2905) était là toute proche, je ne pus résister au désir de la gravir. Ce ne fut pas trop périlleux et j'eus la joie de faire ainsi, malgré tout, ma première hivernale.

Dimanche 28 Décembre.

J'étais venu coucher à Fouillouze avec l'intention de faire la Fréma.

Lorsque je m'éveille le temps n'est guère propice; cependant, après en avoir discuté avec Louis Hellion que j'ai décidé à m'accompagner, nous partons à huit heures.

Bientôt le vent s'élève, il nous pénètre et nous arrivons au lac Premier transis, découragés, pensant à un retour rapide et direct sur le village.

Une accalmie se produit.

Nous poussons jusqu'à la croix du lieutenant Bujon. Là, l'orage se déchaîne. Fuyant devant lui, nous nous hâtons vers le collet des Aoupéts qui nous promet de bonnes pentes sur le versant du Vallon.

Pour l'atteindre, ce fut atroce: vent épouvantable, froid terrible, neige aveuglante.

La muraille du Brec qui disparaît, au-dessus de nous, dans le brouillard, nous écrase. Sous la violence de la tempête, d'énormes paquets de neige s'en détachent, mais ils n'ont pas le temps de tomber, le vent les pulvérise et les disperse, ce qui donne lieu à des effets étranges.

De l'autre côté du col, nous ne fûmes pas au bout de nos peines; les pentes sont très raides et la neige, gelée et inégale, rendit notre descente fort pénible.

Il était midi et quart lorsqu'ayant trouvé un endroit abrité, il nous fut enfin possible de prendre quelque repos.

Heureusement la journée se termina mieux. A treize heures le temps se relève, le vent tombe et, si j'ai raté mon ascension, je peux du moins m'offrir dans le Vallonnet, cadre merveilleux, sur une neige délicieusement feutrée, une partie de ski à laquelle rien ne manqua pas même une course avec un malheureux chamois qui..... n'avait pas mis ses raquettes.

Mardi 30 Décembre.

Avec deux collègues de la section de Barcelonnette du C. A. F., MM. Landel et Donnadieu que j'ai décidés à m'accompagner, nous partons de Jausiers à sept heures quinze. Nous avons l'intention de franchir le Pas des Petites Cavales et d'aller coucher à Larche.

Jusqu'aux métairies de Pelouse, le parcours s'effectua bien mais trop lentement. Au delà, mes compagnons donnèrent des signes de fatigue et notre allure se ralentit encore. Bref, à quatorze heures quarante, nous étions à une heure du col et cette

heure-là ne représentait pas la partie la moins dure du trajet !

La nuit tombant très tôt en cette saison, il eût été de la dernière imprudence d'insister car il nous aurait très probablement fallu — perspective peu réjouissante — bivouaquer quelque part. Nous renonçons donc et, faisant demi-tour, retournons à Jausiers où, grâce à nos traces du matin, nous arrivons sans histoire à dix-neuf heures !

Cette performance n'est guère honorable, mais nous avions fait, par un temps splendide, sur une neige excellente, au milieu de paysages féeriques, une bonne et agréable partie de ski.

Notre échec tenait à un départ trop tardif. Pour une course pareille, il est indispensable de partir de très grand matin.

Notes sur cette période d'alpinisme hivernal.

Arêtes enneigées à partir de 2.800 mètres. Neige en talus pas de corniches.

Surfaces horizontales garnies de neige ne portant pas.

Au vallon de Chambeyron, neige bonne qui ne colle pas malgré un temps brumeux et une chute toute récente.

Au vallon de Pelouse, neige cristallisée excellente mais enfonçant un peu.

CAMPAGNE 1925

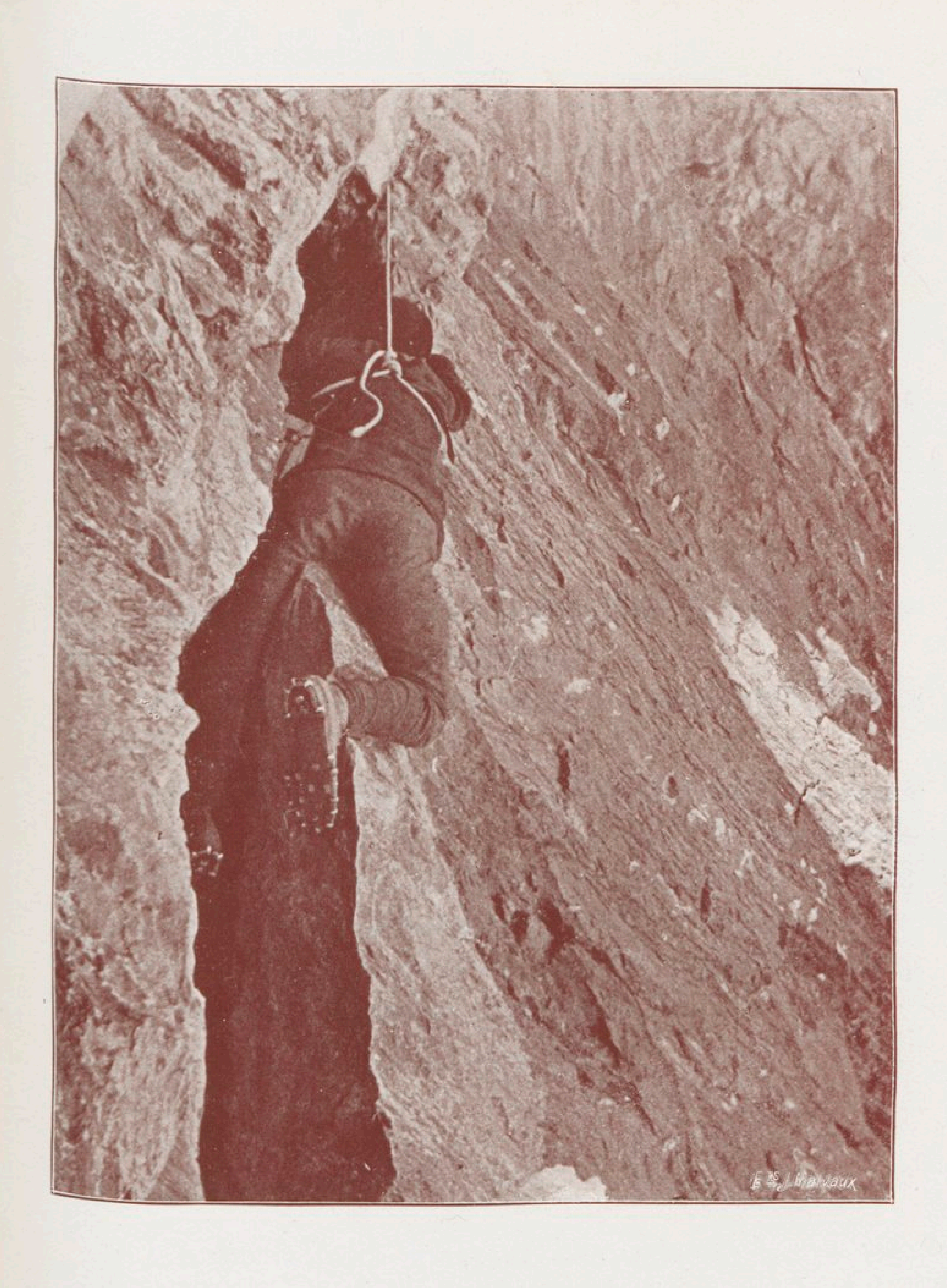
Jean Coste et la Montagne sont désormais pour moi intimement unis. D'ailleurs, qui voudrait les séparer ? Celui qui a connu Jean Coste ne peut penser à lui sans évoquer la Montagne, comme il ne peut contempler la Montagne sans voir aussitôt son image.

MARIE-LOUISE LEYMARIE.

BREC DE CHAMBEYRON

Le mauvais pas

(PHOT. JEAN COSTE)



CAMPAGNE 1925

DE FOUILLOUZE A LARCHE EN SKIS PAR LE COL de PORTIOLETTE (2.760)

10 Avril - Jeudi saint.

Après une bien vilaine semaine, le temps semble enfin vouloir nous sourire !

Avec Paul Cuilleret nous partons pour Fouillouze.

Nous y arrivons de bonne heure, ce qui nous permet d'admirer tout à loisir cette vertigineuse face Ouest du Brec, au flanc de laquelle je montre à mon camarade la fameuse corniche qui m'empêche de dormir. La neige la dessine admirablement, je ne peux en détacher mes yeux !

Coucher de soleil douteux.

11 Avril.

Un brouillard épais et bas retarde notre départ, mais nos hésitations sont brèves, malgré lui nous partons. Il est six heures.

Il y a beaucoup de neige, elle est croûteuse et recouverte d'une couche fraîche qui facilite grandement notre marche. Par contre le ciel persiste à bouder. Bientôt le brouillard descend, il nous enveloppe, il nous pénètre. C'est lugubre. Quel temps de vendredi saint !

Heureusement une éclaircie vient à se produire, elle nous engage à continuer. Par crainte des avalanches nous suivons bien sagement le thalweg puis, laissant à notre droite le col du Vallonnet, nous gagnons, par de bonnes pentes en neige cristalline, la brèche à l'Est, plus accessible que lui.

Lorsque nous y sommes, les nuages veulent bien faire un peu de place au soleil. Nous en profitons pour déjeuner. Quand ils le cachent de nouveau, nous reprenons notre course. Nous skions directement sur le col de Portiolette. Nous y prenons pied à treize heures, après avoir effectué la dernière partie du trajet — très relevée — avec la plus grande prudence tant il nous semble, dans ces parages, que de tous côtés des avalanches nous guettent.

Sur le col qui, pour la même raison, nous paraît peu sûr, nous ne séjournons pas. Presqu'aussitôt, nous confiant sans hésitation à son versant Sud, nous dévalons à toute allure vers la Rouchouse.

Cette glissade vertigineuse nous conduit à Larche où nous déchaussons à quatorze heures trente, au grand ébahissement des douaniers à qui nous

démontrons que la neige garde moins bien les cols frontières qu'ils ne se plaisent à l'affirmer, d'un petit air entendu, tout au long de l'hiver.

Il est vrai qu'en cette saison il est agréable plus que jamais de fumer tranquillement sa pipe au coin d'un bon feu.

TOURISME HIVERNAL

Notre course à Portiolette m'avait donné toute confiance en Paul Cuilleret, aussi je n'hésitais pas un seul instant à réaliser, en sa compagnie, un des projets auxquels je tenais le plus.

Il s'agissait d'aller en skis, par la montagne, à Allos, en deux étapes.

Jausiers — Fours par le col de Fours.

Fours — Allos par le col de la Petite Cayolle, le lac d'Allos, le vallon de Chadoulin.

Et d'en revenir, d'une seule traite, par le col d'Allos.

Le 13 Avril, nous passions le Pont-Long à 7 h. 45, nous étions au col de Fours à 11 h. 30, nous en descendions à 13 h. pour être à Fours, notre première étape, à 14 h. 15.

Le lendemain, nous quittions Fours à 6 h. 45, nous atteignions le refuge de la Cayolle à 10 h. 35, en partions à midi, franchissions le col de la Petite

Cayolle à 13 h. 10, traversions le bassin du lac d'Allos à 14 h. 15 et arrivions à Allos à 17 h. 35.

Le troisième jour, nous levions l'ancre à 7 h et déjeunions au col d'Allos à 11 h. 30. A 13 h. nous bouclions nos sacs et en route pour Barcelonnette où nous faisions notre entrée à 17 h. 35.

De cette randonnée superbe dont reste dans ma mémoire le souvenir magnifique d'inoubliables beautés, je n'ai rien à dire de plus que le compte-rendu qu'en a publié mon ami Cuilleret dans le Bulletin de notre Section (1), cependant je dois en noter deux épisodes qui font époque dans ma vie.

C'est en premier lieu le passage du col de la Petite Cayolle. D'abord, lorsque nous partîmes pour l'attaquer, il était trop tard, le soleil tapait dangereusement sur la neige, ensuite, notre attaque partit mal, avec une inconscience que je ne m'explique pas, elle coupa les premières pentes si bien que nous fûmes tout à coup en péril imminent d'avalanche. Par bonheur je m'en aperçus à temps. Il fallut alors, montant en droite ligne, sous un soleil torride, au milieu de difficultés sans cesse renaissantes dont chacune constituait un réel danger, gagner la crête pour revenir au col par un itinéraire supérieur. Ce fut la partie la plus dure de notre course..... mais c'est un mauvais souvenir, je n'insiste pas; il suffit de le signaler pour qu'on sache qu'il est né-

(1) Voir « Bulletin de la Section de Barcelonnette » Année 1925.

cessaire d'aborder le col de la Petite Cayolle de très bonne heure et, pour cela, d'aller coucher au refuge comme j'en avais eu primitivement l'intention. Je m'en étais malencontreusement laissé dissuader par les Fourniers [1] pour des raisons d'ailleurs discutables car, si les conditions d'enneigement sont telles qu'on ne puisse pénétrer dans le refuge par la porte, on pourra toujours s'arranger pour s'y introduire par l'une des fenêtres du premier étage. Avis au service des Ponts et Chaussées qui devrait y penser et faire le nécessaire pour que cette entrée anormale soit possible sans dégâts.

Le second épisode est plus joyeux. C'est la rencontre de mon ami Neto à la lisière du bois des Agneliers. Neto, rentrant de Syrie où il venait d'accomplir son service militaire, se trouvait à Nice dans sa famille. A l'annonce de ma présence à Jausiers, il décida de venir m'y rejoindre et, tout aussitôt, se mit en route sans m'avertir, pour me faire une surprise. La surprise fut pour lui. A son arrivée chez mes Parents, il ne me trouva pas. J'étais en montagne et précisément, ce soir là, je devais coucher à Allos d'où j'avais promis de téléphoner pour faire connaître que tout allait bien. Quelle ne fut pas ma joie lorsque, dans l'appareil, la voix de Neto succèda à celle de mon Père ! Ignorant encore le retour de mon ami, je n'en pouvais croire mes oreilles. « Neto !...... c'est toi?...... Allo ! allo ! c'est toi ?...... Est-ce possible ?...... Mais com-

(1) Fourniers, habitants de Fours.

ment...... Ah ! très bien...... Parfait...... Je suis désolé, vingt quatre heures perdues !...... Oh ! oui, c'est ça, viens à notre rencontre...... Nous pensons être au col vers midi. »

Et voilà comment, à la fin de cette course merveilleuse, j'eus la joie de rencontrer, dans le plus admirable des sites, le meilleur de mes amis.

Non ! je n'oublierai jamais cette rencontre !

Tout était en harmonie: personnages, décor, temps, circonstances, sentiments. Tout vibrait à l'unisson pour composer une scène qui restera dans mon souvenir comme l'image de ce que doit être la perfection du bonheur.

Notre joie était sans mélange, peut-être même trop bruyante puisqu'à Barcelonnette où nous dûmes attendre l'autobus de Jausiers, elle attira sur nous l'attention des badauds. Paul et moi, avec nos figures brûlées du soleil, nos skis et notre barda, eûmes notre petit succès de curiosité. Mais pourquoi faut-il qu'un Monsieur au facies hypocratique se soit permis une réflexion désobligeante à notre sujet: « Est-il possible de se mettre dans des états pareils ! »

Je suis chatouilleux en matière de sport alpin et j'ai les réactions promptes lorsqu'on l'attaque, c'est plus fort que moi ! Que ce malade me pardonne de lui avoir répondu durement: « Nous sommes caramellisés, c'est vrai; mais au moins nous n'avons pas des gueules de tuberculeux ! »

DOME DE CHASSEFORET (3.597)

31 Mai.

Le samedi 3o Mai je débarque à Modane à cinq heures.

Il y a du brouillard, il bruine.

Tant pis, je me mets en route à pied pour Termignon.

Cette fois d'ailleurs je devais avoir de la chance. Bientôt le temps s'éclaircit complètement et, peu après avoir passé le fort de l'Esseillon, un électrobus me recueille. Par ce moyen j'arrive à Termignon à dix heures.

Termignon, avec son curieux clocher (fenêtres romanes, pyramide octogonale en pierre), est très pittoresque, c'est un beau type de village mauriennais. Ce jour là, une noce l'anime de ses ébats, ce qui me donne l'occasion d'enrichir ma collection de photographies de deux splendides costumes locaux. En face, de l'autre côté de l'Arc, recouvrant les pentes qui descendent du Mont-Cenis, magnifique forêt où je passe délicieusement mon après-midi.

Le dimanche 31 mai, départ à une heure avec le guide Perrin (1).

Sans lune, calme, fraîche, la nuit est merveilleuse. Nous montons sous la Parrachée. Dans le ciel

(1) Perrin Paul, de Termignon, guide breveté de 2e classe. C. A. F.

très pur des milliers d'étoiles scintillent et, dans le fond de la vallée, leur répondant, brillent des lampes électriques. Mon corps est léger, mon âme en joie, je marche allègrement. Derrière Perrin, j'enlève, sans m'en apercevoir, le sentier rocailleux, abrupt et compliqué qui nous mène aux châlets.

Comme le jour se lève, nous trouvons la neige. Elle est dure à souhait, on y marche facilement aussi est-ce sans peine que nous abordons, par une courte descente, le glacier de l'Arpont.

Nous le traversons face au Dôme.

Pas de crevasses.

Vue splendide sur l'imposante Parrachée.

L'horizon s'étend à chaque pas dominé par le Grand Paradis. Tout le massif de Maurienne se découvre peu à peu.

Nous déjeunons au col et sommes au sommet vers neuf heures.

Temps idéal. Panorama défiant toute description: au milieu d'un monde de cimes c'est le Pourri qui me paraît offrir la silhouette la plus suggestive.

A la descente, la neige n'est plus aussi bonne qu'à la montée, mais nos raquettes font merveille si bien qu'à quatorze heures, nous étions de retour à Termignon, en bonne forme, convenablement insolés et nantis d'une fringale qui fit honneur à l'excellente table du Lion d'or.

Le soir même, j'attrapais, à Modane, le Bordeaux-Milan, et le lendemain matin, 1er Juin, tout

ragaillardi, à l'heure exacte, je prenais mon service à l'Hôtel-Dieu (1).

PIC LAMARTINE (2.756) (2)

3 Juillet.

Vous le savez, le départ à Belledone a été raté. Toutefois, le lendemain, le temps ayant bien voulu se rétablir, nous sommes partis.

Nous avons fait le Pic Lamartine, cime moins haute que les Pics de Belledone mais beaucoup plus intéressante comme difficulté.

Escalade ravissante.

Succès complet.

Au refuge nous avions fait, en compagnie d'étudiants et d'étudiantes de l'Institut Electrotechnique de Grenoble, un souper très gai qui fut suivi d'un chœur slave — très original en pleine montagne — dont j'ai trouvé l'étrange musique tout à fait jolie.

Le lendemain, au col entre Pic Lamartine et Pic de Belledone, nous avons rencontré cinq norvégiens qui s'apprêtaient à faire celui-ci. Nous avons dîné avec eux, ils nous ont beaucoup intéressés.

(1) Hôpital à Lyon.

(2) D'une lettre à son Père.

Vraiment l'alpinisme est chose merveilleuse, il n'y a que lui pour ménager de telles rencontres. On ne s'est jamais vu, on ne se reverra jamais, on est cependant tout de suite très amis, ce qui fait qu'on passe de bien belles heures.

LE GREPONET

15 Juillet.

Parmi toutes les montagnes qui entourent Jausiers, il en est une, la plus humble certes mais la plus élégante peut-être, qui attire l'attention du grimpeur. Du fait qu'elle se dresse tout d'un bloc immédiatement à l'Ouest du contrefort occidental de l'Empeloutier appelé Roche-Ronde, on lui a donné le nom de Dent de Roche-Ronde.

Plusieurs fois je m'étais heurté à cette tour (1) et il m'était apparu que, pour la gravir, la seule voie praticable était une cheminée verticale, simple angle diédre enfoncé dans sa masse, située au voisinage de l'arête plongeant sur l'étroite brèche qui la sépare de la Roche-Ronde.

Cette cheminée que coupe en son milieu une bonne plateforme, m'ayant rappelé la cheminée Mummery et le rocher ayant le même aspect qu'au

(1) Voir: Jean Coste « Mes quatre premières années de Montagne » page 87.

Grépon, j'avais donné à cette roche géante le nom de Gréponet, appellation qui, dans mon esprit, est plus une plaisanterie qu'une prétention.

Le 15 Juillet 1925 j'eus la joie de réussir cette amusante escalade.

De la brèche déjà citée s'élever, de cinq à six mètres, face au rocher, dans la partie à droite de la cheminée; les prises sont insignifiantes mais sûres. On se heurte alors à un surplomb, le tourner par la gauche au moyen de manœuvres assez compliquées : se rejeter, en enjambant l'arête verticale d'un bloc allongé à l'intérieur de la cheminée, dans une seconde fissure parallèle à son axe, se rétablir sur un rocher de forme cubique à gauche, puis sur un second cube plus gros (1) dont la face supérieure constitue la plateforme indiquée. Revenir enfin à la paroi droite par où s'escalade la seconde moitié de la cheminée.

On parvient ainsi sur une arête qu'il faut suivre jusqu'à la base de la tour sommitale, laissant à gauche un énorme prisme de rocher surplombant la cheminée dans un équilibre inquiétant.

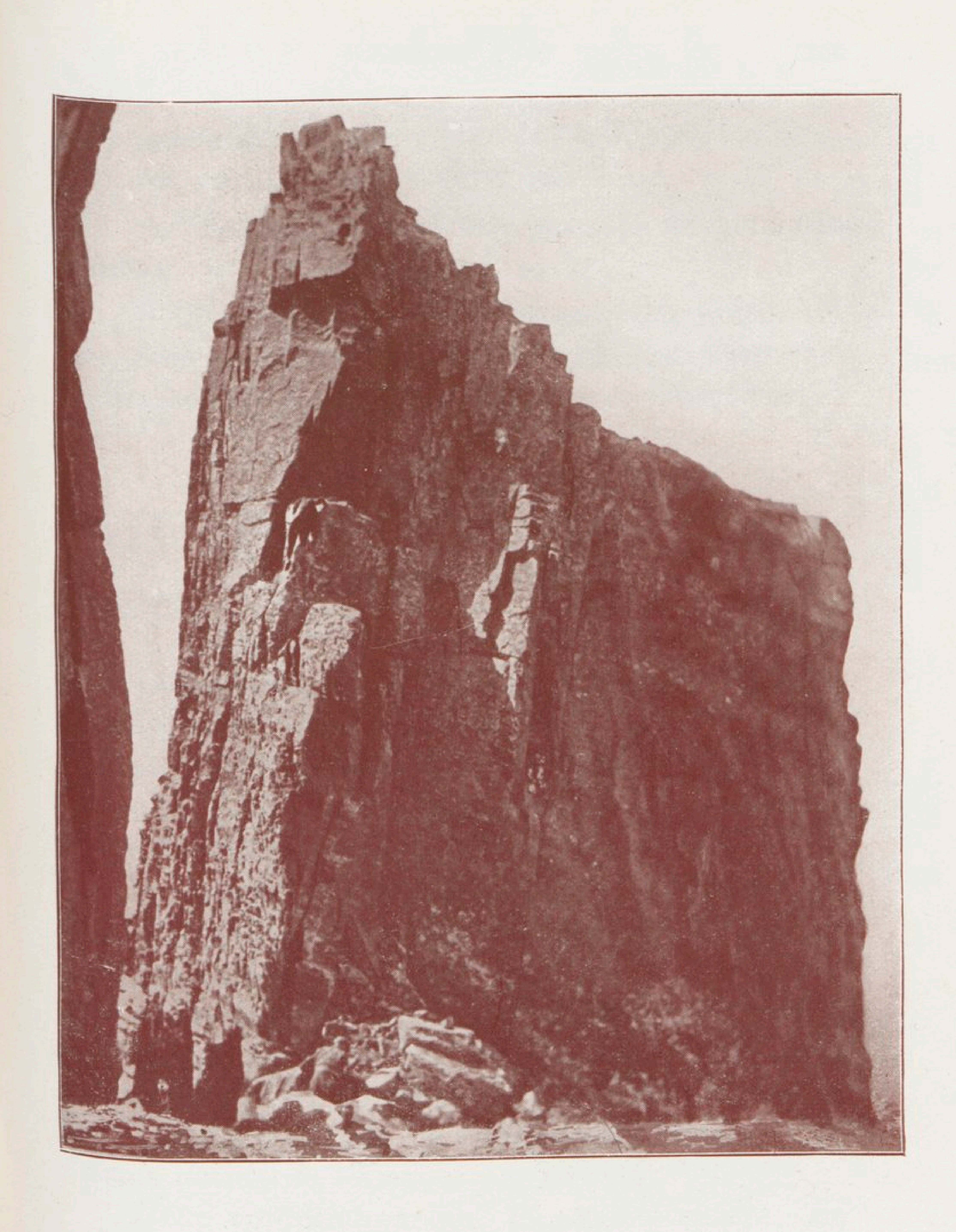
La dernière tour offre, au début, une dalle de plus de deux mètres qui exige un rétablissement assez osé. Mais bientôt on atteint l'étroite plateforme inclinée qui constitue le sommet, sommet d'où plongent de tous côtés des faces abruptes que leur

(1) Sur la gravure hors-texte on peut voir l'auteur exécutant ce rétablissement.

LE GREPONET

Faces Nord et Est

(PHOT. JEAN COSTE)



inclinaison dérobe complètement à la vue. La position est excessivement aérienne.

A l'Est la Roche-Ronde domine de quelques mètres.

Belle escalade d'entraînement, dépourvue de tout danger objectif mais très délicate par l'extrême inclinaison du rocher et la variété des difficultés.

LA TETE DE MOYSE. ARÊTE NORD-OUEST

18 Juillet.

Dès son retour à Jausiers, en attendant que j'y vienne passer mes vacances, Neto, par de petites courses, s'était empressé de reprendre contact avec le rocher dont il n'avait plus tâté depuis une vingtaine de mois.

A mon arrivée, il était à point et bondit sur ma proposition d'aller faire un tour du côté d'Oronaye où de nombreux souvenirs l'attiraient. (1) Lorsque je dis: « aller faire un tour », c'est évidemment un euphémisme que j'emploie car, venant de lire dans la description d'un panorama: « ...Moyse montre sa face Nord dans toute sa vertigineuse horreur... », j'avais décidé de l'essayer par ce côté.

Cette appréciation que je savais exacte, ne

(1) Voir : Jean Coste « Mes quatre premières années de Montagne ».

m'avait pas refroidi; au contraire, elle n'avait fait qu'exalter mon désir de voir ça de près.

D'ailleurs je n'ignorais pas qu'Aldo Bonacossa venait, un an plus tôt, (1) d'ouvrir une voie sur ce versant. Je m'étais renseigné auprès de lui et j'avais mon itinéraire dans l'œil.

La tentative que nous allions faire était la troisième. Les deux premières (2) avaient été couronnées de succès, la nôtre se terminerait par une victoire. Cela ne faisait pour moi aucun doute. Avec Neto je me sens invincible; c'est qu'il est véritablement le meilleur alpiniste que je connaisse. Excellent rochassier, il possède en outre un flair merveilleux, il a comme un sixième sens grâce auquel, lorsqu'il conduit, il ne se trompe jamais. Derrière lui, je ne me rappelle pas avoir été obligé de rétrograder dans une ascension.

Aussi étais-je parti, ce matin-là, plein d'espoir.

Au milieu du silence de la nuit, j'avais parcouru, dans un demi-rêve, cette route de Coni que je connais bien. Maintenant, tandis qu'un lever de soleil glorieux embrasait quatre sommets aimés qui, parmi tant d'autres, sont plus à moi que tous les

(1) 13 juillet 1924.

(2) 1re ascension - 13 juillet 1924 - Comte Aldo Bonacossa, docteur Amedeo Sarfatti et Mademoiselle Gigetta Matricardi du C. A. I.
2e ascension - 14 juillet 1924 - MM. Emilio Stagno et Antonio Frisoni du C. A. I.

autres, [1] je remontais allégrement le vallon d'Oronaye.

J'étais joyeux et Neto partageait mon état d'âme.

Au pied des éboulis, tout en déjeunant, nous faisons une bonne pause, après quoi, avec le sourire, nous partons pour l'attaque.

Nous atteignons d'abord directement le petit col (collet d'Oronaye) situé entre la Tête de Moyse et la plus méridionale de nos Aiguilles; puis nous attaquons carrément l'arête.

Elle se montre immédiatement très abrupte.

Par des rochers souvent peu solides mais faciles, nous la remontons en appuyant sur notre gauche. Après une dent divisée en deux par une fente (point de repère caractéristique), nous descendons sur une petite brèche à partir de laquelle l'arête devient de rochers extrêmement mauvais jusqu'à une épaule formée de plusieurs dents. De là, en nous tenant sur le versant italien, nous gagnons, en dessous, une grande brèche par laquelle nous passons sur le versant français, le versant italien présentant à ce niveau des parois absolument infranchissables. Nous parcourons des vires qui montent légèrement, franchissons un petit couloir d'où, près d'un anneau de rappel, trace du passage d'Aldo Bonacossa, nous sortons sur la gauche par une fis-

(1) Voir, dans « Mes quatre premières années de Montagne » du même auteur, les chapitres « Trois premières » et « Notre Aiguille ».

sure très raide mais d'excellent rocher et gagnons de nouveau l'arête. Elle est désormais facile. Jusqu'au sommet que nous atteignons bientôt, elle ne présente plus d'obstacles sérieux.

En somme cette voie est dépourvue de difficultés réelles mais elle est délicate en raison de la mauvaise nature du rocher. En outre elle est fort longue, plus longue qu'on ne peut se l'imaginer. Par contre, elle abonde en points de vue impressionnants sur les escarpements vertigineux du versant occidental de la Tête de Moyse.

Au sommet nous fîmes une longue et délicieuse halte.

Neto ! Comme tu devais te trouver bien là, chez nous, devant ce panorama somptueux, après quinze mois de Syrie !

Là-haut, tout près du ciel, que de projets merveilleux n'avons-nous pas échafaudés !

Neto ! Neto ! plus que jamais tu m'apparus alors comme mon seul et véritable camarade de course. Je sentais vibrer en toi les sentiments que je ressentais moi-même. Tu venais de déployer sous mes yeux les qualités que je m'efforce d'acquérir. Il me semblait que nous étions faits l'un pour l'autre. De nouveau, je t'accordais tout entière ma confiance et j'étais, je te l'assure, infiniment heureux.

Pourquoi faut-il, mais pourquoi, mon Dieu, que cette impression si douce n'ait été qu'un stupide mirage !

L'AIGUILLE DE CHAMBEYRON EN COL

24 Juillet.

Avec Neto nous venons de faire les honneurs de l'Aiguille de Chambeyron à mon excellent ami E. Bolon.

La veille, avec celui-ci, sous la conduite de Bourillon, j'avais, en compagnie d'un camarade de la Section de Paris, M. G. Rouillon, ascensionné le Brec. Cette course avait été assez pénible. Au niveau du mauvais pas, il y avait de la neige jusqu'à mi-hauteur de la dalle et la cheminée était obstruée par de la glace à tel point qu'il nous fallut passer par dessus la pierre coincée. (1)

Mais il faisait beau temps.

Tandis qu'aujourd'hui ....!

Quelle expédition !

A cinq heures nous quittons Fouillouze.

A sept heures trente nous sommes au lac Long, nous nous y reposons jusqu'à huit heures.

A neuf heures nous commençons notre escalade.

Nous atteignons la brèche Nérot à dix heures quarante, nous en repartons à onze heures. A ce moment le brouillard se lève.

(1) Voir : Jean Coste « Mes quatre premières années de Montagne » page 61.

Nous prenons la vire qui part de la brèche Nérot, mais nous descendons trop bas, il nous faut remonter. Je mène. Me tenant sur le versant du Marinet, je suis l'arête puis je m'engage sur une vire qui me paraît bonne. Neto refusant de s'y aventurer, je lui cède alors la première place.

Derrière lui nous parcourons l'arête jusqu'au dessous du sommet Est, après quoi une vire mauvaise et compliquée nous ramène dans le grand couloir que nous traversons.

Là, Neto me prie de passer en tête. Je devais y rester jusqu'au sommet.

Attaquant carrément, par une série d'escalades excessivement dures, je conduis mes camarades jusqu'au col situé entre les deux Aiguilles.

Puis, longeant l'arête, nous descendons jusque sous le sommet principal où nous rejoignons la voie normale. Depuis la dernière vire nous avions rencontré de grandes, de très grandes difficultés tenant non seulement au terrain, mais encore aux conditions atmosphériques: neige, grêle, brouillard. Ce dernier était tellement opaque qu'on n'y voyait pas à plus de vingt cinq mètres, ce qui contribua beaucoup à nous égarer et nous valut le périlleux honneur de trouver, à l'Aiguille de Chambeyron, une voie en partie nouvelle.

Je ne recommande d'ailleurs pas cette partie !

Nous étions au sommet à quinze heures, vue nulle bien entendu, nous le quittions à seize heures.

Descente par la muraille Nord-Ouest au moyer

de rappels successifs. Dans le brouillard qui cache tout, la crainte de tomber sur le versant du Marinet nous empêche de prendre la vire et de franchir l'arête secondaire Ouest à la brèche. Non sans inquiétude sur son issue, nous descendons un couloir orienté Ouest, il nous jette heureusement dans un autre qui nous conduit au col de Chauvet.

Nous étions au bout de nos peines !

Nous traversons le glacier de Chauvet, nous en atteignons le seuil à dix neuf heures vingt.

Que dire de notre retour sinon qu'il fut dépourvu de tout charme.

Sous une pluie battante, crottés et fourbus, en pleine nuit, nous faisions à Saint-Paul où, inquiet, on était venu à notre rencontre, une entrée mémorable.

La demie de vingt et une heures sonnait !

LES VERSANTS NORD ET OUEST DU BREC DE CHAMBEYRON (1)

Nous avons fait, Charles Chavanet et moi, le 5 août 1925, la première ascension du Brec par ses versants Nord et Ouest.

Notre première rencontre avec cette face de la montagne avait été moins heureuse.

En Août 1921, cinq jeunes gens, alpinistes encore bien novices, de la Section de Barcelonnette du Club Alpin Français, exploraient le vallon de

(2) Cette relation a été publiée par la Montagne (N° 198 — janvier 1926).

Chambeyron. Devant eux le Brec dressait sa prodigieuse face Nord. La cime, reine du lieu, au visage altier, au passé tragique, les fascinait; un formidable couloir s'offrait qui s'élançait d'un bond jusqu'au sommet, plateau aérien que d'audacieuses murailles semblent porter aux nues. Cédant à leur enthousiasme, sans réfléchir, ils s'élancèrent à l'assaut. Hélas ! la défaite ne tarda pas: une bienveillante crevasse les rappela presqu'aussitôt à la prudence, ils durent battre en retraite et, tout contrits, encaisser cette rude leçon de la Montagne. (1)

Cet échec nous resta sur le cœur.

Mon ami Charles Chavanet et moi ne cessions d'y penser et patiemment préparions notre revanche. Nous ne devions l'avoir que quatre ans plus tard, mais quelle récompense !

Aujourd'hui nous ne regrettons plus l'attente longue et persévérante; notre revers est oublié et nous goûtons enfin l'immense joie d'avoir réussi la plus belle de nos ascensions.

S'il est des montagnes qui exercent une mystérieuse attirance, le Brec de Chambeyron, par ses parois Nord et Ouest, est bien de celles-là. Rien n'est plus tentant que cette gigantesque échelle de glace qui, d'un seul trait, du lac Long à son sommet, escalade sa muraille Nord.

Débutant juste à l'aplomb du sommet Nord,

(1) Voir : Jean Coste « Mes quatre preières années de Montagne » page 29.

le couloir se dirige droit vers lui mais il ne tarde pas à se diviser. Sa branche orientale monte jusqu'à la crête qu'elle atteint au point où l'arête descendant du Brec se soude à celle qui vient du col de la Gypière; elle passe alors sur la face Est et se termine en s'évasant au-dessous des rochers de l'itinéraire normal; depuis la chute du lieutenant Bujon [1] qui vint s'écraser contre ses parois, on lui a donné le nom de ce malheureux officier [2]. La branche occidentale, prenant en écharpe la face Nord, monte à une inclinaison formidable jusqu'au milieu de celle-ci. Là, nouvelle division qui donne naissance à deux petits couloirs atteignant le plateau sommital par son côté Nord, à quelques mètres l'un de l'autre.

Avant nous, la face Nord du Brec, comme sa face Ouest, était absolument vierge. Elles avaient déjoué toutes les tentatives et ruiné bien des espérances. A l'Ouest d'imposants cônes d'éboulis montent jusqu'à des parois radicalement inexorables, au Nord seul le couloir offre quelques chances de succès.

Cette portion Ouest-Nord du Brec que nous avions décidé d'ascensionner, est formée d'un pre-

(1) « Le Brec de Chambeyron et ses ascensionnistes » V. de Cessole. Grenoble 1901.

(2) Quelques jours avant notre ascension ce couloir, jusqu'alors vierge, a été remonté par Aldo Bonacossa et Rino Rossi qui ont ainsi fait pour la première fois l'ascension du Brec par la voie du couloir Bujon et la cheminée habituelle.

mier à-pic absolument lisse reposant sur une paroi ruinée non moins droite, fouillis de cheminées, de ravines, d'éperons et de ressauts des plus rébarbatifs; mais nous avions remarqué, séparant en quelque sorte ces deux parties d'aspect si différent, une corniche qui, coupant les parois Ouest et Nord, relie à peu près le sommet des éboulis Ouest au second point de bifurcation du couloir Nord. Les éboulis, la corniche, le couloir, telle était la voie que nous avions projetée.

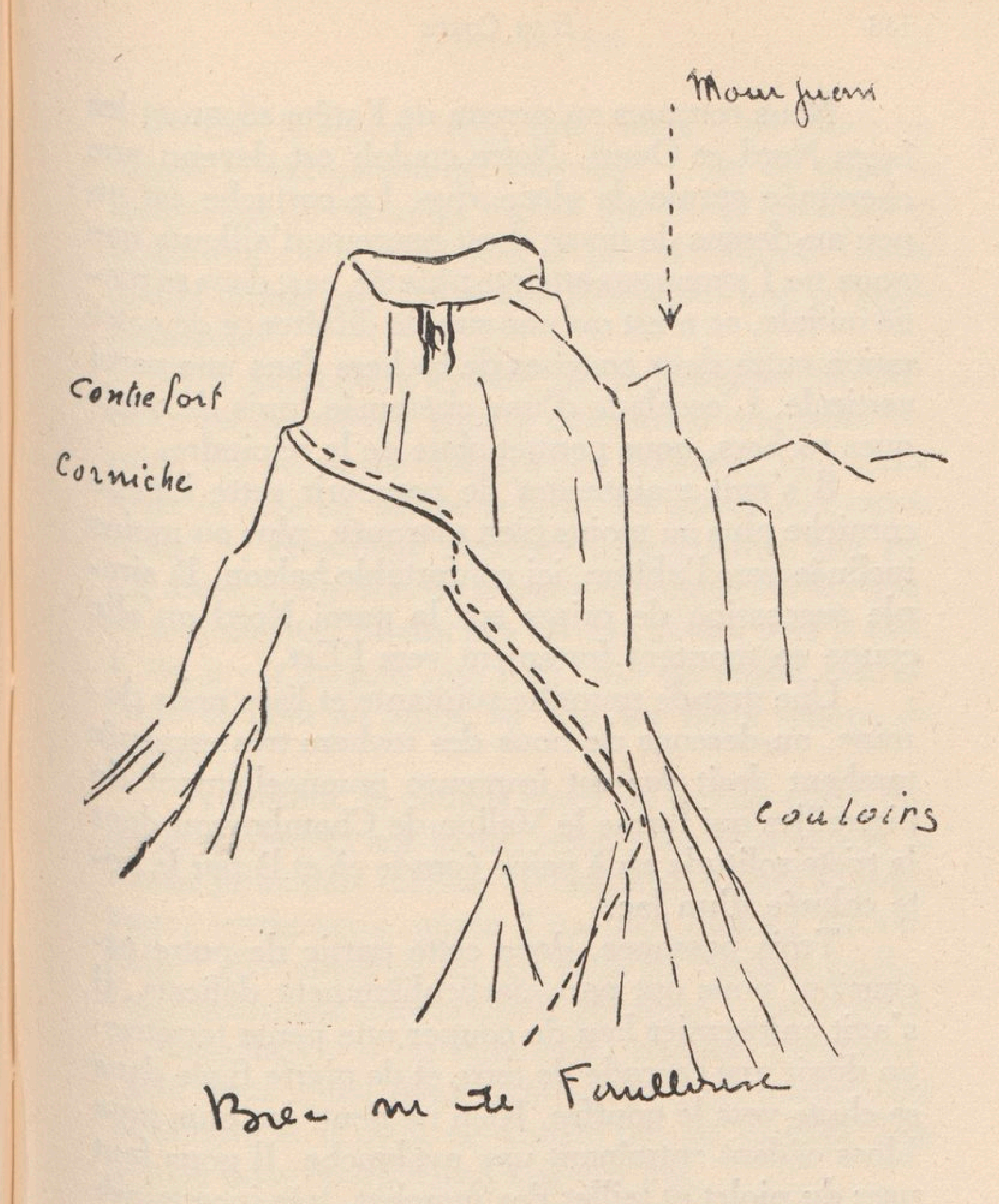
Après de minutieuses reconnaissances (1), nous quittions Fouillouze au matin du 5 Août 1925.

En deux heures le sentier du Vallonnet nous conduit au Collet des Aoupéts entre la Tête de Pissai et le Brec lui-même.

La montée des éboulis est une première partie longue et pénible. Nous obliquons d'abord vers le Sud, contournant deux éperons rocheux; (2) puis nous remontons un grand couloir qui, obliquant vers le Nord, s'insinue entre la montagne et une arête secondaire au-dessous de la corniche. Enfin nous atteignons le sommet des éboulis, le plus pénible est fait !

(1) 23 Juillet, ascension du Brec en compagnie de MM. Bolon et Rouillon, sous la conduite du guide Bourillon. 24 juillet, ascension de l'Aiguille en compagnie de MM. Bolon et Couttolenc. 4 août, ascension du Brec en compagnie de M. Sallen et de Mlle M.-L. Leymarie, sous la conduite du guide Bourillon. Entre ces ascensions, Jean Coste avait été plusieurs fois et particulièrement le 31 juillet, au Vallon de Chambeyron, pour oberver le Brec.

(2) Suivre les croquis I puis II.



I. — FACE OUEST DU BREC DE CHAMBEYRON
CROQUIS DE JEAN COSTE

La ligne pointillée indique la première partie de la voie Coste-Chavanet.

Nous sommes au niveau de l'arête séparant les faces Nord et Ouest. Notre couloir est devenu une cheminée garnie de glace vive. La corniche est un peu au-dessus de nous; il est heureux d'ailleurs que nous ne l'ayons pas atteinte plus tôt, car, dans sa partie initiale, ce n'est qu'une simple différence de coloration entre deux couches de rochers dans une paroi verticale. L'escalade d'une cheminée, puis de quelques rochers, nous permet alors de la rejoindre.

Il s'agit maintenant de parcourir cette longue corniche plus ou moins bien marquée, plus ou moins inclinée vers l'abîme, ici confortable balcon, là simple succession de prises sur la paroi Nord qu'elle coupe en montant fortement vers l'Est.

Une grande muraille suintante et lisse nous domine, au-dessous de nous des rochers très escarpés tombent droit sur cet immense amoncellement de pierrailles qui forme le Vallon de Chambeyron dont la triste solitude est à peine égayée çà et là par la note colorée d'un lac.

Trois passages, dans cette partie de notre ascension, nous ont paru particulièrement délicats. Il s'agit en premier lieu de couper une pente terreuse: on dirait une cascade de terre et de pierre figée dans sa chute vers le gouffre. Rien ne tient, les plus gros blocs cèdent entraînant une avalanche. Il nous faut user du piolet et tailler des marches, très incertaines d'ailleurs, dans cet îlot de terre, paradoxal au milieu d'une paroi rocheuse.

Immédiatement après se présente la seconde

difficulté: le rocher réapparait, mais il est assez redressé et excessivement mauvais. L'un de nous se rappellera de certaines roches noirâtres, instables et fendillées, où le retenaient de problématiques frottements tandis que ses mains fouillaient une pierraille hostile.

La corniche se termine par la troisième difficulté : c'est une étroite fissure parcourant une dalle humide ou verglacée suivant les endroits; une glace noire et dure en tapisse le fond, les prises sont rares. Mais, ce ramonage accompli, on atteint, une petite arête, contrefort de la paroi orientale, où la Nature semble avoir ralenti son furieux assaut vers le ciel. C'est à cet endroit que finit, par un replat confortable invitant au repos, la vire que nous venons de suivre.

A présent, le couloir Nord est devant nous, entre le contrefort sur lequel nous nous trouvons et la masse principale du Brec. Il descend, fuyant sous les yeux, vertigineux miroir d'un bleu blafard qui appelle l'effroyable chute. Çà et là de longues éraflures le sillonnent avertissant le grimpeur — avec quelle éloquence ! — du redoutable danger. Heureusement pour nous, nous sommes haut, la journée est brumeuse et le vent ne souffle pas de ce côté. Les pierres nous épargneront aujourd'hui.

Au delà, au-dessous du sommet Nord, les roches tombent en grands pans rougeâtres, l'un d'eux s'avance dans le vide, formant un nez monstrueux. Au-dessus de nous, le couloir continue, c'est la voie,

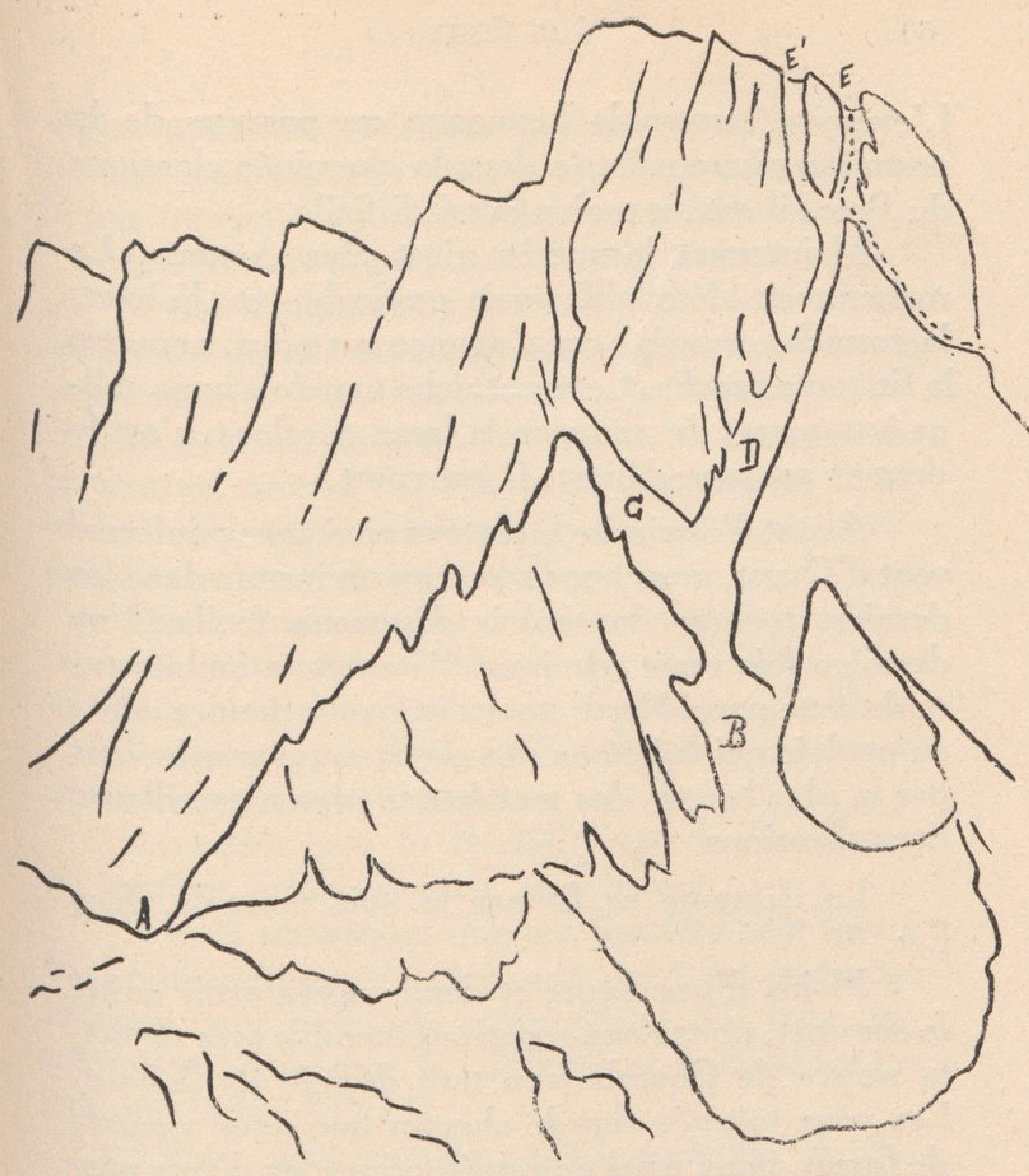
peut-être le succès, mais que d'imprévus ! Derrière c'est la vire et le retour plus hypothétique encore.

En bas, juste au-dessous de nous, comme pour faire ressortir davantage le scabreux de notre situation, les lacs frémissent tout doucement et l'eau d'une source scintille que nous jugeons d'autant plus fraîche que nous commençons à sentir la soif.

Quelles sensations inoubliables n'avons-nous pas éprouvées entre ces deux abîmes, dans cette solitude que rien n'amoindrissait, pas une trace, pas même un souvenir !

Mais il faut nous arracher à cette contemplation et attaquer la troisième partie de notre itinéraire : l'ascension du couloir. Vite nous parcourons l'arête rocheuse puis nous traversons le couloir parce que sa rive droite semble la plus favorable. Par bonheur, à ce niveau, le courant de glace rebondit pour ainsi dire, sa pente s'adoucit, ce qui favorise grandement notre traversée.

Plus haut le couloir est très droit, sa pente est telle qu'elle nous fait penser à la face Nord des Ecrins ou à la partie terminale du couloir Coolidge au Viso. Nous le suivons jusqu'à sa terminaison. Bien qu'ils soient très mauvais, nous nous tenons le plus possible sur les rochers, mais il nous faut tout de même tailler quelques marches. Cette partie, continuellement délicate, comporte un mauvais pas: le leader arrive dans une sorte de niche, pour en sortir, il faut forcer le surplomb qui en forme la voûte. Heureusement le rocher est excellent à cet endroit.



II. — FACES NORD ET EST DU BREC DE CHAMBEYRON

Croquis de Jean Coste

La ligne pointillée indique la seconde partie de la voie Coste-Chavanet.
A — Col de la Gypière Supérieur. B — Couloir Nord.
C — Sa branche orientale. D — Sa branche occidentale.
E E' — Branches supérieures de la branche occidentale du couloir Nord.

L'exercice ressemble beaucoup au passage de la première pierre coincée dans la cheminée classique du Brec, il est au moins aussi difficile.

Maintenant le succès n'est plus douteux. Le rocher reste détestable mais praticable et, là-haut, la corniche de neige qui s'avance sur nous, annonce la fin toute proche. Cette corniche toutefois nous oblige à traverser de nouveau la lame de glace, c'est le dernier passage délicat, il est court.

Avant d'atteindre le plateau où règne un infernal vent d'Ouest, nous nous reposons un instant dans les derniers rochers du couloir désormais facile. Une dernière fois nous admirons l'étonnante architecture de cette paroi Nord, nous disons un dernier adieu au couloir qui fuit sous nos pieds et nous achevons par la plus banale des marches la plus merveilleuse des ascensions.

La descente se fit par la voie normale, face Est. (1)

Moins d'une heure et demie après avoir quitté le sommet, nous nous reposions étendus près de cette source de Chambeyron tant désirée de là-haut. Les yeux tournés vers le chemin que nous venions de forcer, nous nous en remémorions les divers pas-

(1) Pour cette voie, voir : « Le Brec de Chambeyron et ses ascensionnistes ». V. de Cessole, Grenoble 1901 et, dans le Bulletin 1924 de la Section de Barcelonnette du C. A. F. « Le Brec de Chambeyron (notes relatives à son histoire) » par Jean Coste. La première ascension du Brec par sa face Sud a été faite par M. V. de Cessole le 4 août 1912, elle n'a jamais été renouvelée depuis. A son sujet voir : « Le vesant méridional du Chambeyron » — La Montagne, 1913, page 538-551

sages, nous reconnaissions la rimaye d'il y a quatre ans, non franchie mais tournée et dépassée, et la joie immense du rêve réalisé nous pénétrait.

Que dirons-nous des difficultés de notre voie ?

Toute comparaison est difficile. Nous dirons seulement qu'elle est sensiblement plus dure que la voie ordinaire et que toute autre course de la région. D'ailleurs la difficulté pourra varier beaucoup avec les années, suivant l'état de la corniche où les éboulements doivent être fréquents, suivant aussi le degré d'enneigement du couloir.

Quant aux horaires comparés des deux itinéraires, le nôtre et le classique, les voici d'après les temps de nos deux dernières ascensions du Brec.

Ascension par l'Est: de Fouillouze au sommet, arrêts compris, six heures.

Ascension par le Nord-Ouest: de Fouillouze au sommet, arrêts compris, sept heures.

Il est à remarquer que ces horaires sont tout à fait comparables car l'ascension par l'Est que nous prenons pour terme de comparaison, fut faite, suprême reconnaissance, la veille même de notre ascension par le Nord-Ouest.

S'il est juste, comme nous le pensons, de distinguer, quand il s'agit de montagne, les qualificatifs difficile et dangereux, nous estimons que cette course mérite plus encore le second que le premier, pour les raisons suivantes: il faut à deux reprises traverser un couloir très incliné, dans la vire la sécurité de la corde est illusoire et cela sur un long par-

cours, enfin presque partout le rocher est mauvais et les chutes de pierres sont fréquentes. Aussi, bien que le nouvel itinéraire soit le plus direct de Fouillouze au sommet, il ne peut rivaliser, au point de vue pratique, avec la voie ordinaire, mais il n'en reste pas moins une course très intéressante et très variée. La marche d'approche [1] est réduite à deux heures, [2] tout le reste se déroule au milieu de décors splendides et vertigineux.

Cette course vient donc s'ajouter, comme la plus belle, à toutes celles qu'on peut faire en partant du lac Premier au bord duquel, nous l'espérons, s'élèvera bientôt ce refuge du Brec, projeté par la Section de Barcelonnette du C. A. F. et si ardemment désiré par tous les amis du Chambeyron. [3]

A partir de la source près de laquelle nous nous sommes reposés, la voie du retour serpente à travers de hauts-pâturages remplis d'edelweiss, sous des bois de pins et parmi des prairies. Tandis qu'à grands pas nous la suivions, le Brec, retenant, bien après les sommets qui l'entourent, les derniers rayons du soleil, dressait sa stature puissante, en pleine lumière, au-dessus des vallées qu'envahissait le soir.

(1) De Fouillouze au Collet de Aoupéts.

(2) Dans l'itinéraire normal cette marche d'approche, de Fouillouze au lac Long, demande deux heures et demie.

(3) Ce refuge dont Jean Coste fut l'initiateur, existe aujourd'hui, les crédits nécessaires à sa construction ayant été obtenus en 1926 par Charles Chavanet qui était alors, comme chaque année d'ailleurs, délégué de la Section de Barcelonnette à l'Assemblée Générale du C. A. F

Sa paroi Ouest, éclairée bien en face, n'était plus qu'un bloc uni de marbre rose sur lequel, seule, d'un trait précis, une ombre gravait notre chemin.

Vision d'apothéose !

Avant qu'elle ne disparaisse nous nous sommes arrêtés.

Nous nous sommes arrêtés pour admirer encore la Montagne aimée, la Montagne qui venait de nous accueillir une fois de plus, qui nous avait livré son secret merveilleux, qui nous avait enveloppés un instant dans son impressionnante intimité pour imprégner à tout jamais notre âme des plus poignantes émotions, des plus inoubliables souvenirs.

AIGUILLE MERIDIONALE D'ARVES (3.510) (1)

10 Août.

Nous ne pourrons attaquer la Meije que mercredi...... si le temps se maintient au beau.

En attendant, nous venons de nous offrir la fameuse Méridionale d'Arves, sans guide.

Enlevée la cascade pétrifiée !

Pour dire vrai, c'est avec une certaine inquiétude que j'attendais ce mauvais pas célèbre. En face de lui, j'ai retrouvé toute mon assurance. Nous n'en avons fait qu'une bouchée ! C'est curieux, il

(1) D'une lettre à son Père.

semble que la difficulté augmente mes moyens.
Escalade de toute beauté, sous tous les rapports....
Réussite complète ....
Je suis très content ....

AIGUILLE PIERRE ANDRE

17 Août.

Au nord de l'Aiguille de Chambeyron, extrême promontoire septentrional de son massif, se dresse tout un groupe de petites aiguilles atteignant 2858 mètres à l'Aiguille Large. Leur situation, par rapport au village de Maljasset, a valu à l'une d'elle le nom de Tête de Miéjour qui rappelle, par son origine, celui de la Meije. C'est donc se conformer à l'usage local, inspiré de leur position géographique, que d'appeler leur ensemble Massif de Miéjour.

Dans sa monographie sur l'Aiguille de Chambeyron, M. René Godefroy (1) signale ce massif et, parmi lui, un superbe « monolithe cubique qui se reconnait aisément des alentours ». Soit de Maurin soit de Paroir soit du vallon de Mary nous l'avions, nous aussi, souvent remarqué et, bien des fois, Pierre André (2) nous avait raconté comment, alors qu'enfant il gardait les moutons dans ces pa-

(1) Revue Alpine 1903, nº 5.

(2) Pierre André dit Rayne de Maurin (La Barge) 1861-1925. Connaissant bien ses montagnes qu'il aimait, il y fut, sa vie durant, la providence des Alpinistes.

rages, il l'avait escaladé et construit un cairn sur son sommet.

Le 17 Août 1925, Paul Cuilleret et moi-même en avons fait la seconde ascension.

Rien n'est plus simple que d'aller du Pas de Chillol ou du vallon de Mary à la base de cette aiguille qu'il faut de toute façon aborder par son versant Nord-Ouest.

De là, le premier point à gagner est une échancrure de son arête Nord, entre sa masse principale et une dent secondaire.

Les rochers de la face Ouest sont faciles.

L'escalade se poursuit par le côté Nord.

La voie se trouve fatalement — elle souffre d'ailleurs des variantes — mais elle est extrêmement relevée et conduit rapidement au-dessus de la vertigineuse face Ouest.

La roche est excellente et l'on rencontre de bons escaliers de repos.

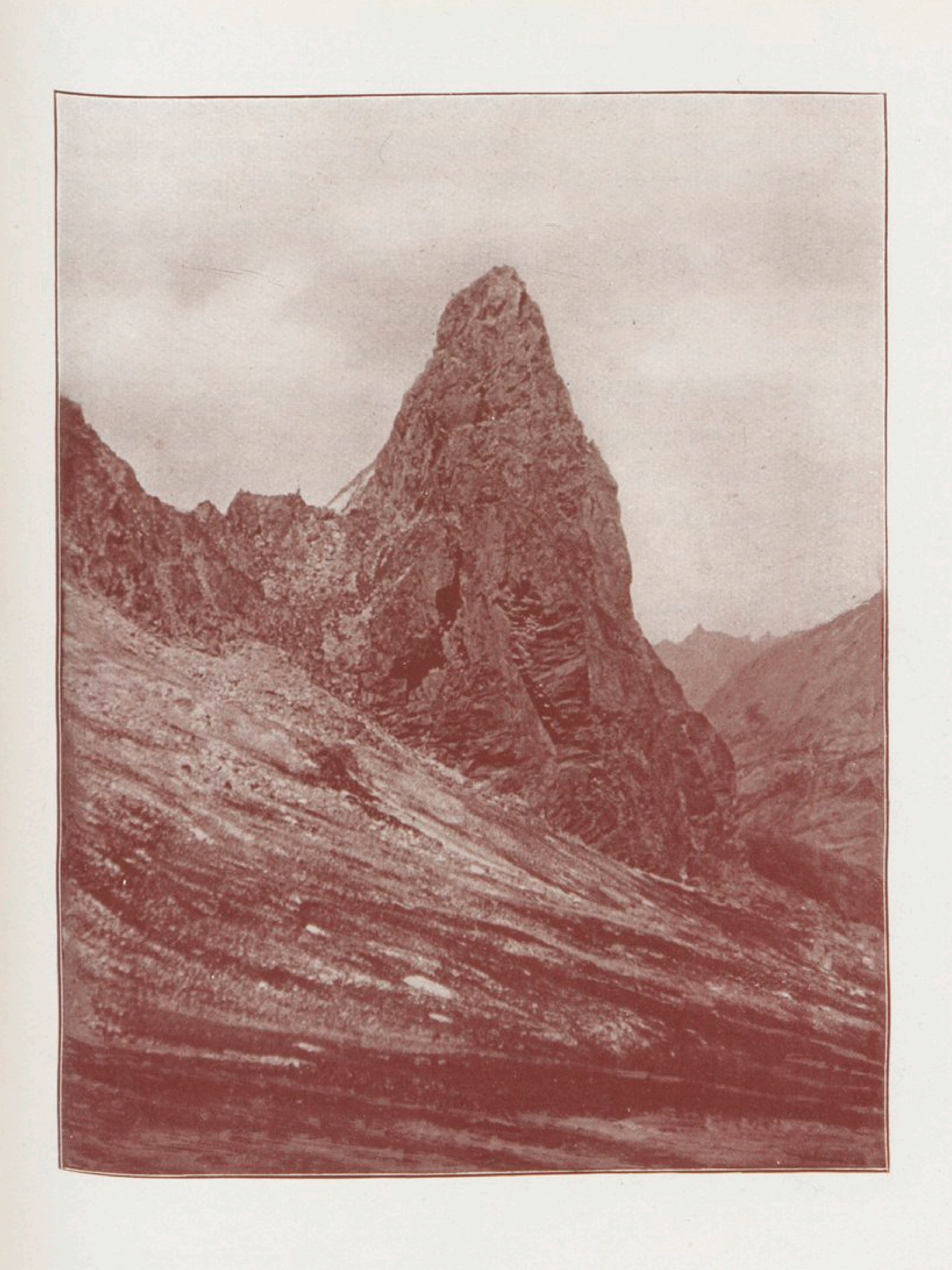
Au sommet nous avons trouvé, en partie démoli par les orages, le cairn qui, depuis plus de cinquante ans, attendait une visite.

De là-haut, la vue est splendide. On aperçoit les massif de Mary, de Roure, de Rubren, du Viso, la Tête des Toillies, Rochebrune et Rochetaillante, le Péou-Roc, les aiguilles de Font-Sancte et des Houerts, enfin et surtout la chaîne de l'Aiguille de Chambeyron qui, du Brec de l'Homme à la Pointe d'Aval et à l'Aiguille Grande, étale sa merveilleuse

AIGUILLE PIERRE ANDRE

Faces Sud et Ouest

(Phot. Paul Arnaud)



face Nord avec ses grandes parois rouges ou verdâtres, ses couloirs vertigineux, ses glaciers suspendus et, au-dessus de tout cela, la plus dentelée, la plus aérienne des arêtes.

Quelques rappels facilitent la descente.

Qu'il nous soit permis de former le vœu que cette cime porte désormais le nom du petit berger qui la gravit seul autrefois (1), qu'elle le porte pour conserver le souvenir de ce geste spontané, irréfléchi, sincère, traduisant si bien le sentiment inné qui nous pousse vers ce qui est grand, difficile, mystérieux, vers la Montagne.

A ceux qui ont connu Pierre André, ce nom rappellera le beau type de montagnard qui vient de disparaître avec lui ; il rappellera sa conversation si pittoresque, son caractère si gai et l'excellent accueil qu'il réservait toujours au touriste en quête d'un gîte dans ce Maurin dont l'isolement fait encore penser à l'âge héroïque de l'Alpinisme.

LE GERBIER (2.773) (1)

27 Octobre.

Je viens de lire le dernier livre de Marcel Kurz : « Alpinisme hivernal ». C'est très bien. Il m'aurait

(1) C'est chose faite.

(1) D'une lettre à Charles Chavanet.

conquis si ce n'était chose faite. Tu dois en effet savoir que je ne m'adonne pas, avec tant d'ardeur, à la pratique du ski, pour m'exhiber sur une piste mais parce que j'ai trouvé là le moyen de faire de l'alpinisme en hiver.

Quel malheur que tu ne puisses faire, toi aussi, de l'alpinisme hivernal ! Grâce à lui, il y a encore, dans nos Alpes, des trésors à cueillir.

Lorsque, pour la première fois, je fis une ascension hivernale — en décembre dernier, à la Tête de Cuguret — je fus séduit. C'est sans doute parce que nos montagnes sont incomparablement plus belles en hiver qu'en été. La neige leur donne une allure grandiose. Ce qui leur manque, ce sont des glaciers, la neige qui cache leurs pâturages pelés et leurs éboulis, en donne l'illusion. Mon pays est alors superbe.

Pour moi, la saison qui commence est, en Ubaye du moins, la plus belle. Je compte, cette année, en profiter pour mettre à mon actif de grandes courses.

Hier, modeste début mais combien encourageant ! j'ai gravi le Gerbier sur une excellente couche de neige.

Tu ne saurais croire combien, dans ces conditions, il est plus facile et plus agréable de remonter les pentes d'éboulis. J'avais mes raquettes, la neige n'enfonçait qu'à peine, une faible pression du pied suffisait à me faire une marche confortable, je suis monté droit devant moi, sans un à-coup, sans une

hésitation, sans un lacet. L'arête où je suis, de la sorte, arrivé plus rapidement qu'on ne le fait pendant la belle saison, était complètement nettoyée, le vent s'en était chargé. J'ai donc terminé mon ascension sans aucune difficulté, comme en été. En somme la neige l'a facilitée au lieu de la compliquer. Et puis, au sommet, quelle vision !

Avec un peu d'imagination, devant ces montagnes indéfiniment toutes blanches, je me suis cru pendant quelques minutes au pays des Lamas. Le beau rêve !

ASCENSION HIVERNALE DE L'AIGUILLE DE CHAMBEYRON (1)

6 *Novembre.*

Je viens de faire ma première grande hivernale, et c'est une Première !

Aiguille de Chambeyron, montée et descente par la face Sud, itinéraire Vernet.

J'étais accompagné par Bourillon qui n'a pas hésité un seul instant à se lancer avec moi dans cette aventure.

Décidément il a l'étoffe d'un grand guide.

Nous avons eu un temps splendide mais que

(1) D'une lettre à Charles Chavanet.

de neige ! à certains endroits nous en avions presque jusqu'à la ceinture, et quel froid ! nous n'avons fait que passer sur le sommet.

Là, surprise: ma corde, retrouvée par Aldo Bonacossa lors d'une ascension récente, m'y attendait près du cairn.

Course évidemment dure mais moins cependant qu'on ne pourrait le croire. D'ailleurs l'effort ne comptait pas devant la splendeur du spectacle. Oh ! si tu avais vu le Viso de la brèche Nérot-Vernet !

Plus tard je te raconterai en détail cette ascension qui m'a ravi et dont le seul souvenir est pour moi une volupté sans pareille..... Aujourd'hui, je me contente de te signaler deux impressions inattendues.

Je dois la première au chien de Bourillon. La brave bête nous avait accompagnés. Dès le début de l'escalade elle s'est arrêtée, elle ne pouvait plus nous suivre — un chien ça ne grimpe pas — mais, pendant toute notre ascension, elle est restée fidèlement près de nos sacs sans cesser, autant que j'ai pu m'en rendre compte, de s'intéresser à notre entreprise.

La brave bête !

Elle semblait vouloir nous encourager. De fait, quand nous l'apercevions ou quand nous l'enten-

(1) Voir : Jean Coste « Mes quatre premières années de Montagne » page 143.

dions, nous étions heureux, nous nous sentions moins seuls.

Si jamais je faisais de l'alpinisme solitaire j'aurais un chien.

J'ai ressenti la seconde au point de bifurcation du couloir Nérot. Nous étions au-dessous du fameux endroit où Georges Vernet, glissant tout à coup, disparut brusquement devant moi (1). Te le dirais-je, malgré mon optimisme et le beau temps, ce coin-là m'a paru sinistre......

LA TETE DE MOYSE EN HIVER (2)

30 Décembre.

J'ai profité de cette semaine de vacances pour faire une belle course: Première ascension hivernale de la Tête de Moyse.

Tandis qu'il a neigé abondamment en novembre, le temps s'est maintenu beau et doux en décembre, ce qui fait qu'il n'y a pas de neige jusqu'à 1800 mètres et qu'au delà de 2000 mètres, l'enneigement est formidable.

J'étais accompagné de notre guide Bourillon, le seul, dans le pays, capable, à mon avis, d'aider

(1) Voir plus haut page 81.
(2) D'une lettre à Charles Chavanet.

dans une telle course.

Nous sommes allés en skis jusqu'à pied d'œuvre.

De là au sommet, la neige avait notablement réduit l'escalade de rocher, et transformé les gigantesques couloirs d'éboulis de cette montagne en couloirs de glace. Les rochers étaient d'ailleurs assez durs, quant aux couloirs, ils ne présentaient pas d'autres difficultés que celles qu'on rencontre, en bonne saison, dans les véritables couloirs de glace.

Cette course présentait pour moi un grand intérêt. voici pourquoi: D'une part j'ai l'intention de publier un article d'ensemble sur la Tête de Moyse, or il est actuellement impossible, lorsqu'on écrit l'histoire d'un sommet, d'être complet sans parler de son ascension hivernale. D'autre part ces courses, entièrement sur neige gelée et rochers mêlés de glace, de neige et de verglas, donnent un entraînement excellent pour les grandes courses du genre de celles que nous ferons l'été prochain, ce sont de vraies ascensions de glacier.

Enfin, le soupçonnes-tu? les panoramas d'hiver sont quelque chose d'extraordinaire, d'indescriptiblement beau.

CAMPAGNE 1926

Je l'ai vu sur un sommet difficile, après la bataille qu'il avait conduite et gagnée, il était rayonnant mais d'un calme et d'une sérénité qui n'étaient plus terrestres.

PAUL CUILLERET.

AIGUILLE DE CHAMBEYRON

Versant Nord

JEAN COSTE ET PAUL CUILLERET
face à face
avec la muraille qu'ils devaient vaincre
le 11 Juillet 1926

(PHOT. E. COUTTOLENC)



CAMPAGNE 1926

CONCOURS DE SKI DE BARCELONNETTE

13 février. (1)

Profitant de ce que mon Maître est accaparé par un concours dont il préside le jury, je me suis sauvé jeudi matin, dans la nuit.

J'étais ici le même soir.

Hier et aujourd'hui j'ai fait du ski. Il y a beaucoup, beaucoup de neige, 20 centimètres dans la vallée et bien davantage à mesure qu'on s'élève.

Demain je prendrai part au concours de ski de Barcelonnette qui s'annonce très bien. Le temps est splendide, les engagements sont nombreux, l'enthousiasme du public à point.

Quel dommage que la longueur du trajet qui nous sépare me prive de la joie de vous voir vivre près de moi ces belles journées !

(1) D'une lettre à Madame A. Coste.

16 février. (1)

Dimanche dernier eut lieu le concours de ski qu'organise chaque année notre Section.

Favorisé par un temps parfait, par une neige excellente, préparé dans toutes les règles de l'art par les officiers du 15e Bataillon de chasseurs alpins qui avait mis à notre disposition tout le personnel nécessaire, même sa fanfare, ce concours, le quatrième, a remporté un gros succès.

Plus de soixante-dix engagements aux diverses épreuves, un public très nombreux, des étrangers. En somme succès complet et progrès immense sur les années précédentes.

Pour ma part j'étais inscrit à la course de fond.

J'étais mal entraîné ou plutôt pas entraîné car j'arrivais tout droit de Lyon et puis c'était la première fois que je courais. J'ai mal pris mon temps, économisant trop mes forces dans une course beaucoup plus courte que je ne pensais. Bref, j'ai fait la course de 10 kilomètres en 33 minutes, devancé par notre collègue de Larche G. Donnadieu (31 minutes) et par un jeune homme de Barcelonnette que je ne connais pas (32 minutes). Nous étions une vingtaine d'inscrits.

Tu le vois, je reste en bonne forme comme skieur et par conséquent comme alpiniste.

(1) D'une lettre à Charles Chavanet .

COURSES EN SKIS

3 Mars. (1)

Je rentre de Belledone .....

Décidément nous n'avons pas eu de chance ! Alors qu'il avait fait très beau pendant toute la semaine, le temps a changé dès notre arrivée à Grenoble. En quelques heures notre excursion devint une véritable expédition polaire.

Il eut été certainememnt émouvant de nous voir, pesamment chargés (bois de chauffage, vêtements, vivres, skis et tout l'arsenal d'hiver), nous traîner, dans le brouillard et sous la neige, jusqu'au refuge de la Pra.

La montée fut plutôt pénible mais, le soir, le temps se releva et nous eûmes un magnifique clair de lune.

Le lendemain matin, nous avons fait l'ascension (croix de Belledone - 2900) par un temps parfait.

A midi nous étions au sommet. Vue splendide sur le Cervin, le Mont-Blanc, la Meije etc, mais avec une mer de nuages.

Comme nous descendions, ceux-ci se sont élevés et nous nous sommes de nouveau trouvés dans un brouillard excessivement dense qui nous a considérablement gênés.

Néanmoins excellente course, vue très bel-

(1) D'une lettre à son Père.

le, paysages d'hiver admirables, cordée homogène et très gaie. Les heures de mauvais temps elles-mêmes furent pleines de pittoresque, aussi, malgré tout, sommes-nous rentrés à Lyon ravis.

7 Mars. (1)

Nous avons goûté le plaisir d'être tout à fait perdus en montagne toute une nuit, en plein désert polaire.

Nous trouvions notre campement très drôle.

Dans le refuge (2) bien chauffé nous n'avons pas, malgré l'altitude et la neige, souffert du froid. Bien au contraire, j'ai laissé là-haut un petit rhume de cerveau qui me tenait depuis quelques jours. L'exercice joue le rôle de révulsif.

24 Mars. (3)

Depuis mon voyage à Barcelonnette pour le concours, j'ai fait trois sorties à skis. Deux réussies: Croix de Chamrousse et Croix de Belledone, une manquée (mauvais temps): Mont Thabor.

Ce sont de jolies courses.

Je perfectionne ainsi mes qualités de skieur et je cultive à la fois bras, jambes et poitrine. J'ai eu la

(1) D'une lettre à sa Mère.

(2) Refuge de la Pra.

(3) D'une lettre à Charles Chavanet.

joie de constater qu'auprès de tous les camarades avec lesquels je sors, je suis toujours un excellent montagnard.

Comme tu le dis, pour s'apprécier il faut se comparer et non se juger par rapport à la perfection rêvée. Eh bien, le résultat de la comparaison est que je suis d'une force très passable et qu'en conséquence je peux espérer faire du bon travail.

14 Avril. (1)

Pendant mes vacances à Jausiers j'ai fait deux courses à skis: Le Pas des Petites Cavales et le Pas de Panestrel.

Rien d'extraordinaire mais très beau.

Malheureusement, à cause du temps qui m'a contrarié, je n'ai pu tenter l'ascension du Grand Rubren (3400).....

La science de la montagne en hiver est très complexe mais combien intéressante !

TENTATIVE A L'AIGUILLE DORAN (3.049) COL DE CHAVIERE (2.801)

24 Mai. (2)

En passant à Modane, en route pour Lyon,

(1) D'une lettre à Charles Chavanet.

(2) D'une carte postale illustrée à son Père

je vous écris ce mot pour vous dire que nous venons de rater l'Aiguille Doran, hélas !

Tout va bien, lettre suivra.

26 Mai. (1)

Que vous dire de notre sortie de Pentecôte ? La carte que je vous ai envoyée de Modane a dû vous édifier, l'Aiguille Doran n'a pas voulu de nous ! La neige nous en a interdit l'accès. Mon camarade surtout était fatigué.

La veille de notre tentative, nous avions couché aux chalets de Polset, nous y sommes revenus exténués. La nuit m'a retapé, aussi, le lendemain, pour que mon voyage ne soit pas tout à fait perdu, ai-je fait, seul, le col de Chavière, ce qui m'a permis de faire connaissance avec le massif de Péclet-Polset qui m'a paru très intéressant et que j'ai l'intention de visiter.

29 Mai. (2)

C'est vrai, j'ai manqué mes courses. Mais tout n'a pas été perdu. J'ai fait des rencontres, vu du pays. Et puis j'aime tellement voyager que j'ai été tout de même content.

(1) D'une lettre à son Père.
(2) D'une lettre à sa Mère.

17 Juin. (1)

C'est déplorable, nous avons une bien mauvaise année. Pour la Pentecôte, à demi ensevelis dans la neige, accablés par l'orage, nous avons dû renoncer à gravir l'Aiguille Doran !

LE MONT-BLANC

29 Mai. (2)

Je n'oublie pas nos projets de l'an passé, souvent même je me plais à faire des calculs.

J'espère que, de votre côté, rien n'est changé et que le Mont-Blanc vous tente toujours.

Son ascension est sans aucune difficulté, c'est une marche très longue sur glacier et à une altitude élevée, il suffit donc d'un peu d'entraînement et d'une grande abondance de vêtements chauds.

Le Mont-Blanc est surtout intéressant à fin Juin parce qu'à cette époque les crevasses y sont encore pleine de neige, le temps plus sûr et les visiteurs moins nombreux.

Il est possible de le faire en quarante huit heures: montée et descente par Chamonix et les Grands Mulets.

Il est beaucoup mieux de le faire en trois jours: montée par St-Gervais et descente par Chamonix.

(1) D'une lettre à Mademoiselle M.-L. Leymarie.
(2) D'une lettre à Mademoiselle M.-L. Leymarie.

On profite ainsi du funiculaire, toujours appréciable pour la longue montée vers le refuge, on trouve de bonnes cabanes, enfin il y a un beau parcours d'arête qui plaira sûrement à M. Sallen.

Je me permets de vous communiquer ces réflexions parce qu'elles expriment l'avis d'alpinistes expérimentés, familiers de ce massif, que j'ai vus à Lyon.

D'ailleurs, de quelque façon que vous procédiez, je serai toujours heureux d'être de votre caravane.

17 Juin. (1)

J'attends chaque jour le beau temps. C'est lamentable, nous avons une bien mauvaise année. Heureusement la neige gêne peu au Mont-Blanc, il s'est fait en plein hiver, surtout par l'arête du Goûter, et j'ai confiance en votre chance habituelle.

A propos de l'arête du Goûter, une de mes dernières lettres vous donnait les raisons de ma préférence pour cette voie. J'ai réuni quelques « tuyaux » à son sujet, je les résume.

La voie de St-Gervais s'impose, pour la montée au moins, par les avantages suivants: chemin de fer vous déposant sans fatigue à 3000 mètres, refuge plus élevé (Tête Rousse est à 3157 mètres, alors

(1) D'une lettre à Mademoiselle M.-L. Leymarie.

que les Grands Mulets ne sont qu'à 3051 mètres), vue splendide, itinéraire varié, crevasses, etc..... Je pense donc que le seul point à débattre est celui du gîte.

Certes, le refuge de l'Aiguille du Goûter offre un abri plus élevé, mais il est plus inconfortable. A Tête Rousse nous trouverons des vivres et des lits. En outre l'horaire du chemin de fer se prête mieux à cette dernière combinaison.

D'ailleurs, si, une fois à Tête Rousse, nous avons le temps et s'il vous plaît de pousser plus haut, nous serons toujours à même de le faire.

....

Enfin n'oubliez pas que ce qui m'importe c'est de faire agréablement le Mont-Blanc avec vous, peu m'importe la façon.

Il y a aussi la question du guide.

L'itinéraire est simple et je me chargerais bien de le trouver avec les documents dont je dispose (j'ai des schémas très bien), mais il est préférable d'en prendre un pour vous soulager du sac et, par mesure de prudence, à cause du brouillard surtout.

....

....

Quant à la date ......, l'idéal serait que vous puissiez être à St-Gervais dès les derniers jours de Juin. Je vous y rejoindrai le 30 au soir et nous aurions le 1er, le 2 et le 3, au besoin le 4, pour faire la course.

C'est la meilleure combinaison, est-elle possible pour vous ? Si oui, vous pouvez compter fermement sur moi.

Je me fais une fête de cette magnifique ascension. Quelle belle ouverture pour ma saison ! J'espère recevoir bientôt une lettre de vous me donnant bon espoir. Si toutefois ma combinaison vous était impraticable, il me resterait une chance : renvoyer à fin Août. Je serais alors de retour à Lyon et pourrais, à la rigueur, distraire trois ou quatre jours de la préparation de l'Internat. Mais Juillet est une période meilleure, le beau temps reviendra bien et mieux vaut tenir que courir.

Aussi est-ce en souhaitant vivement que vous arriviez à bout de toutes ces petites difficultés et que, dans une quinzaine de jours, nous partagions les mêmes joies que.....

27 Juin. (1)

Demain grand départ. Je nous souhaite beau temps, tout serait parfait et la vie très belle. Il n'en faut pas plus !

2 Juillet. (2)

Pends-toi, brave Charles, nous avons fait le Mont-Blanc et tu n'y étais pas !

(1) D'une lettre à son Père.

(2) D'une carte postale illustrée à Charles Chavanet.

5 Juillet. (1)

Me voici installé à Jausiers après mon ascension du Mont-Blanc. Nous avons eu un succès parfait, temps admirable, vue à peu près complète, c'était merveilleux.

J'ai eu la joie de constater que l'altitude ne me gêne pas.

Le jeudi, nous sommes montés de St-Gervais au refuge du Goûter (3800). Le lendemain nous avons fait l'ascension par le col du Dôme et la descente par les Grands Mulets sur Chamonix.

Je suis ravi de cette course, c'est de toute beauté.

8 Juillet. (2)

Excusez-moi, je suis bien en retard pour vous demander des nouvelles de votre retour et vous parler du mien qui fut passablement accidenté.

D'abord, le matin, ayant été réveillé à trois heures par une âme charitable — que je remercie quand même — j'ai eu le tort de me dire: « c'est trop tôt, attendons que le réveil sonne. »

Malgré moi, je me suis rendormi et le réveil n'a pas sonné !

A quatre heures, je me suis éveillé en sursaut.

(1) D'une lettre à Charles Chavanet.
(2) D'une lettre à M. J.-B. Sal'en.

Le train étant à quatre heures vingt, je n'ai fait qu'un bond. A peine habillé, ce fut une course folle sur le balast du petit tranway. Je suis arrivé au Fayet juste à temps pour sauter dans le dernier wagon.... sans billet !

Ensuite ce fut un voyage interminable: perpétuels changements, inévitables retards s'ajoutant les uns aux autres; bref, j'étais chez moi à dix heures du soir, assez las mais au complet ....

Je me suis alors aperçu que j'avais un orteil blessé...... Est-ce le froid ou la chaussure, je ne sais. En tous cas, ma charge de Saint-Gervais au Fayet y est certainement pour quelque chose.

C'est le seul dommage que je doive au Mont-Blanc, c'est bien peu à côté des souvenirs qu'il me laisse ! ....

Enfin, cher Monsieur, je veux vous exprimer mes meilleurs sentiments de gratitude. Je vous dois une ascension magnifique. J'en ai fait plus de cent, elle restera parmi les deux ou trois plus belles. Il faut avoir bivouaqué sans guide, il faut avoir cheminé dans de mauvais sentiers avec huit ou dix kilos de charge, il faut avoir éprouvé un abri inconfortable, il faut avoir essuyé des orages — ce qui m'est arrivé — pour apprécier toute la valeur d'une aussi belle course.

Elles sont si rares !

13 Juillet. (1)

J'ai développé mes photos, elles sont magnifiques. Je vous en envoie quelques échantillons, vous pourrez juger. Sitôt arrivé à Lyon, je les ferai agrandir et vous en enverrai.

Je suis impatient de voir les vôtres. Elles doivent être très belles aussi, l'air était si pur et si lumineux ! Vraiment je ne reviens pas de la chance que nous avons eue....

Sans doute êtes-vous rentrée à St-Martin. Malgré quelques orages, le temps est au beau, puissiez-vous en profiter et revoir de bien loin notre Mont-Blanc !

LE VERSANT NORD DE L'AIGUILLE DE CHAMBEYRON (2)

Il n'y a pas bien longtemps encore, trois faces vierges restaient à escalader dans l'Ubaye: la face Nord de la Tête de Moyse, les faces Nord du Brec et de l'Aiguille de Chambeyron.

La première m'avait été enlevée par le comte Aldo Bonacossa le 13 juillet 1924, l'année suivante j'avais eu la joie de faire l'ascension de la seconde avec mon ami Charles Chavanet (5 Août 1925), (3)

(1) D'une lettre à Mademoiselle M.-L. Leymarie.

(2) Cette relation a été publiée par La Montagne (N° 198 — janvier 1927).

(3) Voir plus haut page 141

restait la troisième que je savais surveillée de près par d'autres et que j'entendais bien ne pas leur laisser. Leur succès m'aurait été trop pénible, il m'aurait semblé comme le vol d'une chose à moi.

C'est dans cet état d'esprit qu'aux dernières vacances j'arrivais à Jausiers où mon second, Paul Cuilleret, devait me rejoindre.

A peine était-il arrivé que le 6 Juillet, à deux heures de l'après-midi, nous nous mettions en route pour Chillol où nous avions décidé de bivouaquer afin d'être, le lendemain matin, à pied d'œuvre.

Malheureusement le temps était incertain. Au lieu de se relever, comme le baromètre nous l'avait fait espérer, dans la soirée il se gâtait tout à fait et nous arrivions à Chillol en même temps que les premières gouttes d'une averse qui devait durer vingt quatre heures. Force nous fut d'abandonner, après une nuit d'insomnie dans un gîte enfumé que partageait avec nous un pauvre berger qui ne sut que nous répéter, à combien de reprises, grands dieux ! « Mais que diable venez-vous faire ici?...... Moi qui suis si malheureux de ne pas pouvoir être ailleurs ! »

Celui-là ne comprendra jamais les grandes joies de l'alpinisme !

Le 10 juillet suivant, le ciel se montrant propice, nous retournions à Chillol. Cette fois les réflexions subversives du berger nous furent épargnées (ils avaient été forcés ,lui et son troupeau, de fuir

devant la neige) et nous devions voir le succès couronner notre entreprise.

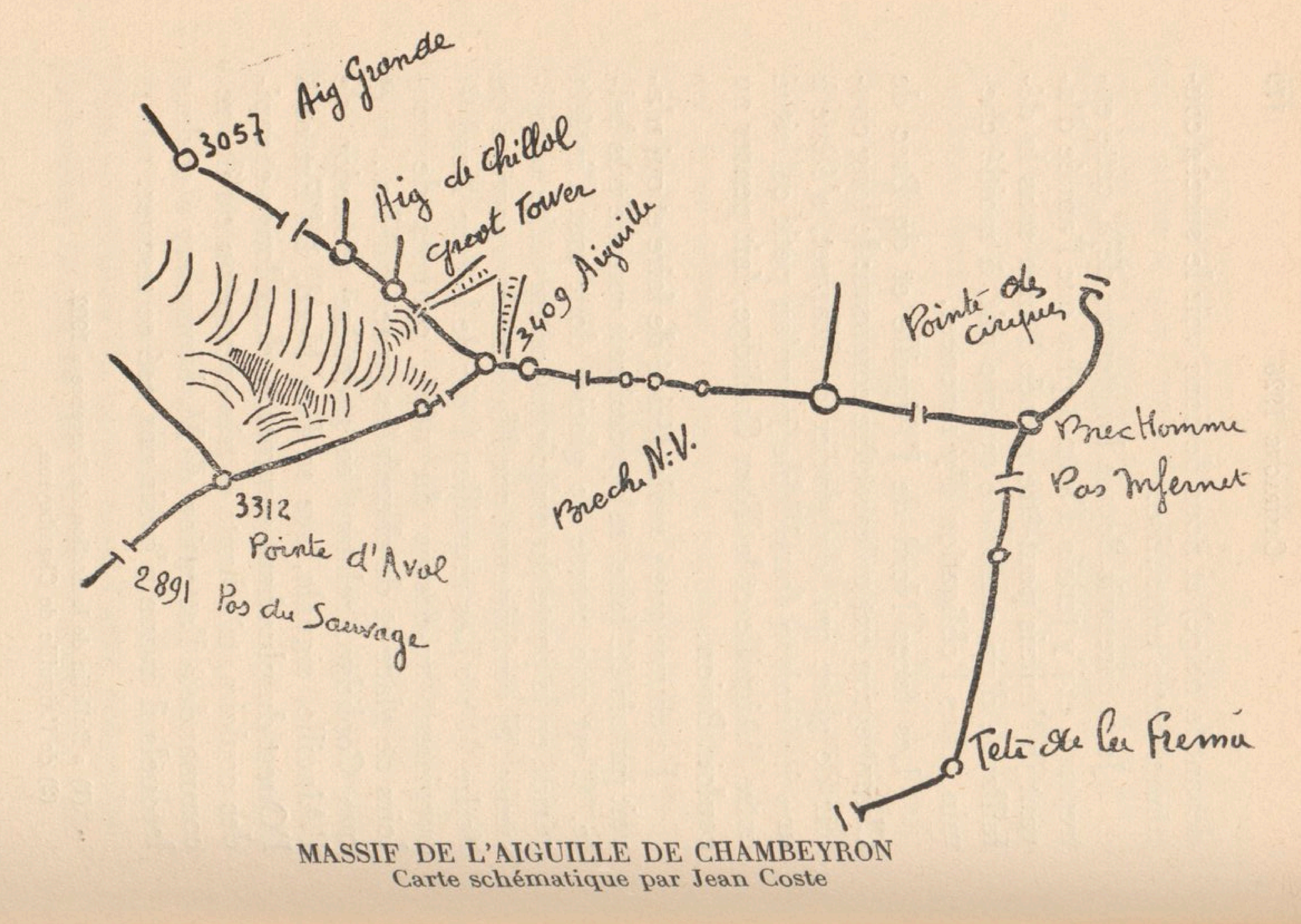
Je la caressais depuis longtemps déjà, cette entreprise, et j'y tenais d'autant plus que l'année d'avant je l'aurais peut-être menée à bien sans la défaillance d'un camarade qui me mit, à moitié chemin, dans l'obligation d'y renoncer.

Les faces Nord de l'Aiguille et du Brec de Chambeyron ont un caractère commun: le long couloir de glace qui, du glacier du Marinet, s'élève à une inclinaison formidable jusqu'au petit col situé entre l'Aiguille et la Tour Coolidge, fait penser au couloir Bujon.

La course que j'avais décidé de faire et qui n'avait jamais été faite, m'apparaissait comme très belle. C'est une course de glacier dont tout l'intérêt réside en la pente du couloir qui est en vérité vertigineuse. Si vertigineuse que Maurice Bourgogne a pu écrire (1) : « Les murailles à pic de la face Nord (2) surgissent au-dessus du névé, coupées de couloirs de glace et de cheminées inaccessibles... » et que Coolidge, relatant sa première ascension de l'Aiguille, signale, sur sa face Nord, à l'Est et à l'Ouest du plus haut sommet, « deux longs et rapides couloirs, très hauts et très escarpés » qu'il « recommande à l'attention de M. Mummery » et dans lesquels il avoue n'avoir pas osé se risquer.

(1) « Bulletin de la Section de Provence » 1902.

(2) de l'Aiguille de Chambeyron.



MASSIF DE L'AIGUILLE DE CHAMBEYRON
Carte schématique par Jean Coste

Je n'ignorais rien des difficultés qui m'attendaient mais « le grimpeur endurci abandonne-t-il jamais l'espoir de se frayer un chemin » ? (1)

Quoi qu'il en fût, le 11 juillet, à deux heures, nous levions notre camp et nous nous mettions en route.

Après avoir traversé le Glacier du Marinet, nous attaquons directement le couloir qui est à l'Ouest du sommet principal et qui aboutit au petit col entre la « Great Tower », Grande Tour Coolidge, et les rochers rouges.

La rimaye étant couverte nous n'avons pas de peine à la traverser, c'est tout juste si on la devine.

Le glacier est très bon, les cent premiers mètres sont franchis au pas de promenade sans qu'il soit besoin de tailler une seule marche. Mais, à mesure que nous nous élevons, la glace devient de plus en plus dure et bientôt les piolets doivent entrer en jeu. Nous marchons vite parce qu'il nous faut, si nous voulons éviter les chutes de pierres, nous trouver le plus haut possible au moment du lever du soleil. Nous nous relayons tous les vingt cinq mètres ne perdant pas une minute.

Ça marche bien.

A mesure que nous avançons, nous sommes de plus en plus convaincus de l'excellence de l'itinéraire que nous avons choisi, après de minutieuses reconnaissances d'ailleurs.

(1) Coolidge.

Notre progression régulière nous encourage. A chaque pas notre confiance dans le succès augmente.

Cependant le couloir ne cesse de se redresser, il devient presque vertical, notre marche se ralentit. Celui qui taille est dans une situation très osée. Sous nos pieds le couloir fuit. La pente est telle qu'on ne peut avoir aucun doute sur ce que seraient fatalement les conséquences d'une fausse manœuvre. Heureusement il n'y a plus guère que dix mètres avant d'atteindre le col, mais ces dix mètres paraissent infranchissables.

Nous essayons de prendre les rochers qui sont à notre gauche, le manque de prises et le peu de sécurité que présentent les grandes dalles lisses qui se trouvent sous le sommet nous renvoient aussitôt à notre muraille de glace.

Nous avançons méthodiquement en combinant chacun de nos gestes tant la situation est scabreuse.

Enfin à huit heures, après avoir vaincu toutes les difficultés, nous atteignons l'arête sans autre incident depuis notre départ que la traîtrise d'une prise qui me lâcha. Avertissement sévère, grâce auquel, ainsi que je viens de le dire, j'abandonnais bien vite le rocher pour retourner à la glace.

Après ces quatre heures de lutte et d'une tension d'esprit épuisante, quel soulagement de se sentir en sûreté !

Nous pouvons enfin regarder autour de nous.

La vue sur l'Italie est bouchée par une mer de nuages de laquelle, seul, émerge le Viso. Au Nord la brume ne nous permet pas de distinguer grand' chose aussi, après avoir photographié la « Great Tower » d'une part et la paroi terminale de la face Nord de l'Aiguille d'autre part [1], nous mettons-nous en devoir de faire du thé chaud. Paul exulte. La bataille fut dure certes mais la victoire n'en est que plus grande. Cependant, peut-être parce que j'ai mieux mesuré toute la grandeur des difficultés, je suis grave. Malgré moi, mon regard reste tourné vers cet Oisans que la brume cache et où, dans quelques jours, je serai avec Charles Chavanet. Pourquoi la Meije se dérobe-t-elle à ma vue ?

Paul, tout en dégustant son thé, a deviné ma pensée:
« T'en fais pas, me dit-il, vous l'aurez. »
— « Oui........... mais........ pourvu qu'il fasse beau temps ! »

Après trente minutes de repos, nous repartons pour escalader le sommet.

La face Nord de l'Aiguille est très lisse, elle est formée de dalles verticales striées de fissures très étroites. Nous appuyons un peu à l'Ouest et nous arrivons sur la partie terminale du glacier de Chauvet dont la pente est bien moins raide que celle de notre

(1) Ces photographies ont été publiées par La Montagne (N° 198-janvier 1927) et reproduites par l'Alpine Journal (N° 234-mai 1927).

couloir Nord. C'est par lui que nous descendrons tout à l'heure.

Nous traversons un couloir verglacé très délicat et nous arrivons au pied de la muraille terminale. Orientée Nord-Ouest, elle est absolument verticale, mais, l'ayant escaladée il y a trois ans, nous la connaissons, elle ne nous effraye pas; au contraire, après la marche lente et pénible que nous venons de faire, son escalade rapide est un véritable délassement.

Cette paroi de roche rouge est, je le répète, absolument verticale mais elle n'est pas lisse; le rocher en est excellent, toutes les prises y sont d'une sûreté parfaite.

A dix heures, nous étions au sommet (3409).

Notre premier regard est pour le Brec qui dresse sa tête carrée à quelques centaines de mètres en face de nous au sud.

J'y détaille avec complaisance la voie que j'y suivis, l'an dernier, sur son versant Nord-Ouest, avec Charles Chavanet. [1]

Tout le vallon de Chambeyron est encore sous la neige; chose étrange pour la saison, ses lacs sont encore gelés.

Au Nord, la brume s'est dissipée. C'est avec émotion que nous voyons scintiller dans le ciel toutes les cimes qui nous sont chères: le Pelvoux, la Barre des Ecrins, la Meije et tant d'autres.

(1) Voir plus haut page 146

Sur l'Italie la mer de nuages persiste.

Muets, ravis, nous demeurons une bonne heure devant cette vision féerique à la contemplation de laquelle il nous est dur de nous arracher; mais il faut penser au retour !

Notre descente s'effectua sans incident par le glacier de Chauvet dont la première partie fut délicate à suivre à cause de sa pente assez prononcée et de la dureté de sa glace, mais bientôt nous prenions la descente en traîneau à deux, ce qui nous amena au bas du glacier en moins d'un quart d'heure.

Il nous fut permis de descendre de la sorte parce que les crevasses du glacier de Chauvet, qui ne sont d'ailleurs pas très larges, étaient cette année recouvertes d'un bon mètre de neige. Toutefois ce genre de descente n'est recommandable que sur des glaciers qu'on connait parfaitement bien, ce qui était ici le cas pour moi.

Au bout du glacier de Chauvet, nous obliquons sur notre droite et franchissons la crête entre Chillol et Chauvet.

Nous descendons dans le vallon de Chillol. A quatorze heures, nous sommes dans les pâturages au bord du torrent que nous suivons jusqu'à la Blachière. Là, nous retrouvons nos bicyclettes dans la métairie où nous les avions laissées la veille et en route pour Jausiers.

A dix huit heures nous y sommes de retour.

Si je compare cette course à celle que j'ai faite,

l'an dernier, sur le versant Nord-Ouest du Brec, je peux affirmer qu'elle en est le digne pendant.

C'est une course formidable, plus peut-être que l'autre. Les difficultés y sont plus longues, plus continues. Mais elle est moins périlleuse, moins osée, il est toujours possible d'assurer solidement un membre de la caravane ce qui ne l'est pas au Brec.

Et maintenant, en Ubaye, la dernière grande face vierge est tombée. Loin de moi cependant la présomption d'avancer qu'on n'y trouverait plus de premières. J'ai été l'un des derniers moissonneurs dont parle Guido Rey, mais que d'épis n'ai-je pas, après ceux qui m'ont précédé, laissés derrière moi ! Si les principaux sommets de l'Ubaye sont actuellement faits sur toutes leurs faces, dans les sillons de cette région que j'aime et que j'admire, que d'épis restent à glaner qui valent la peine qu'on se baisse !

COURSES EN OISANS

8 Mai. (1)

Les Ecrins d'abord, la Meije ensuite, tel est le programme que je me suis fixé.

Ces ascensions sont de notre force ou plutôt elles sont, tant au point de vue longueur que difficulté, à la portée de bons alpinistes, c'est-à-dire d'hommes capables de faire, par leurs propres moyens, des ascensions de première classe.

(1) D'une lettre à Charles Chavanet.

Je veux absolument remplir ce programme et j'y arriverai.

J'y arriverai par un entraînement fantastique.

Il faut que j'arrive à passer aisément quarante huit heures en montagne employées à marcher avec ma charge complète, me contentant de quelques heures de repos n'importe où car, si la nuit ou le brouillard nous prenait, nous pourrions être obligés de bivouaquer en plein à-pic.

Peut-être serai-je encore bien loin de cette forme idéale lorsque nous nous trouverons en Oisans. Peut-être alors me verras-tu broken down, tombé à bout de tout au bord d'un sentier, dans le vallon de Bonnepierre ou ailleurs. S'il en était ainsi plains moi, car j'aurais fait tout ce qui était humainement possible et ce serait une cruelle défaite pour moi. Echouer devant une crevasse sans pont, échouer à cause du brouillard ou du verglas, passe encore. Mais m'arrêter à bout de moyens avant d'avoir atteint mon but serait pour moi comme un déshonneur parce que, je te le répète, ces ascensions sont de la force d'un bon alpiniste.

Quant à toi, il faut que tu puisses suivre. Tu m'as promis de t'entraîner, tu t'entraîneras.

Dans l'Ubaye je répondrais de tout mais, sur ce terrain, ne compte pas plus sur moi que sur toi, nous n'arriverons tous deux que si l'un et l'autre est capable d'arriver seul.

Evidemment l'un soulagera l'autre en cas de besoin. Il n'y faut pourtant pas compter.

Personnellement je jouerai le rôle du guide et j'assumerai la part la plus grande possible de la peine là où elle sera inégale, mais il ne faut pas que tu y comptes beaucoup. Nous emploierons d'ailleurs tous les moyens nécessaires pour ménager nos forces: réduction au minimum des efforts, suppression de toute peine inutile, inaction absolue pendant les pauses, enfin et surtout silence pendant la marche. L'alpinisme est ennemi de la conservation qui distrait l'esprit de l'effort à fournir et du mouvement à faire sur lesquels il doit être à chaque instant concentré.

25 Juillet. (1)

Je vous écris de La Bérarde, ce dimanche, après souper, pour vous raconter mon voyage en le prenant à son début.

A Barcelonnette, peu après votre départ, j'ai gagné ma chambre et j'ai réussi à dormir quelques heures, malgré l'énervement qui précéde les grands départs.

Le lendemain, voyage normal. J'ai pu, malgré ma charge, monter dîner au chalet-hôtel d'Ailefroide et, le soir, rejoindre Vernet et son ami Toumayeff au refuge Cézanne, ils rentraient d'une tentative à la Barre Blanche.

Lundi et mardi repos.

(1) D'une lettre à ses Parents, sa dernière lettre !

Mercredi, deuxième traversée de la Brèche Güssfelt, située un peu à l'Est du sommet des Ecrins. Montée par la muraille du Glacier Noir, descente sur le Glacier Blanc. Repos au Caron.

Jeudi, Vernet et Toumayeff me quittent pour passer au Villard-d'Arène. Je vais au refuge Cézanne.

Vendredi, j'ai passé le col de la Temple et je suis allé au refuge du Carrelet où j'ai trouvé Charles.

Samedi, j'ai fait avec lui la traversée des Ecrins: montée par le Sud, descente par le Nord, course qui nous a pris dix neuf heures. Nous ne nous sommes pas arrêtés plus de deux heures, nous n'avons pas eu le temps de prendre une seule photo. C'était la deuxième traversée de cette année, c'est dire que les conditions étaient très mauvaises, néanmoins notre situation n'a jamais été compromise.

Course de toute beauté.

Le soir, j'étais de nouveau au refuge Caron.

Dimanche, après un long repos, traversée du col des Ecrins et descente à La Bérarde où nous n'avons pas trouvé mieux que de la paille pour dormir.

Demain, lundi, nous monterons au Promontoire — nous y trouverons au moins des matelas pour nous reposer — et mardi, la Meije.

Nous allons bien. Nous sommes pleins d'enthousiasme et d'espoir.

Je pense souvent à vous.

Je suis très , très heureux des courses que je viens de m'attribuer, de tout mon cœur je vous remercie de m'avoir donné les moyens de les faire et je vous embrasse bien fort comme je vous aime.

LA MEIJE

C'est le lot magnifique des âmes d'élite que de souffrir et mourir pour un idéal.

PAUL ARNAUD.

LA MEIJE

Face Sud

Ce cliché, trouvé dans les bagages laissés par Jean Coste au refuge du Promontoire le 27 juillet 1926, est le dernier que nous ayons de lui.

C'est approximativement à l'endroit d'où il fut pris, qu'ont été placées la croix et la plaque commémoratives du drame dans lequel, à la descente du Grand Pic, Jean Coste et Charles Chavanet trouvèrent une mort tragique.


Ets J. Malvaux

LA MEIJE

DERNIERE ASCENSION DE L'AUTEUR

27 Juillet 1926

La Meije qui devait être son tombeau, exerçait sur Jean Coste une fascination résultant d'un complexe dans lequel l'Alpe et l'Alpiniste avait chacun leur part.

Du côté de l'Alpe, c'était sa beauté magnifique, sa grandeur tragique. Du côté de l'Alpiniste, c'était son instinctif besoin de la grande lutte, son désir passionné des difficiles victoires.

Et puis, Jean Coste considérait la Meije comme une épreuve qu'il est indispensable de subir victorieusement pour être qualifié alpiniste. N'écrivait-il pas: « La Meije nous donnera la consécration de sa difficulté c'est-à-dire, en quelque sorte, un brevet d'alpiniste..... De telles montagnes sont comme des titres qu'il faut acquérir. Par rapport à notre carrière alpine je compare leur ascension à des examens » (1) *et encore:* « Cette année (2) sera pour

(1) D'une lettre à Charles Chavanet.
(2) 1924.

moi ma dernière année d'école d'alpinisme, elle se terminera par le couronnement de l'œuvre, par l'ascension la plus dure qui soit, par l'examen qui me conférera le droit d'espérer les plus belles performances, par la Meije. » (1)

Aussi dès cette époque, sa volonté était-elle tendue vers la célèbre cime.

Il se sentait prêt, il voulait passer sans retard son examen d'alpiniste.

Malheureusement des conditions atmosphériques défavorables semblant s'acharner contre lui l'en empêchèrent. En 1924 à La Bérarde, en 1925 à La Grave, pendant d'interminables journées qui mettent sa patience à l'épreuve, il se morfond dans l'attente du moment propice. Il ne vient pas et, chaque fois, rappelé par ses études, il est obligé d'abandonner avant toute tentative.

Cependant sa forme s'est complétée, sa maîtrise s'est affirmée, son audace s'est développée. En 1925, à son retour d'Oisans, dépité par les hésitations souvent injustifiées de ses guides, il décide froidement d'affronter la Meije sans eux, dès la saison suivante. Et, parce qu'il a perdu deux ans, il forme secrètement le projet, afin de rattraper le temps gaspillé dans une attente trop prudente à son gré, de faire, sitôt après l'ascension du Grand Pic par la voie habituelle, une tentative sur sa face Nord.

(1) D'une lettre à Ernest Couttolenc .

Passer son examen, même brillamment, ne lui suffit plus, il veut une consécration plus éclatante. Il rêve d'une première sensationnelle qui lui assurera la notoriété. « Ces courses extraordinaires, *écrit-il alors,* sont pour moi comme des concours qui m'élèveront au-dessus des autres. » (1)

Et c'est ainsi qu'insensiblement, du fait à la fois de circonstances étrangères et du développement de sa pensée, Jean Coste fut entraîné dans cette aventure héroïque dont il ne devait pas revenir.

Il en était pourtant capable : « J'ai une confiance illimitée en moi; le jour où je ne l'aurai plus, je ne ferai plus de montagne. » *disait-il à ses familiers qui lui prêchaient la prudence, la veille de son départ. Mais, au retour de cette ascension qu'il eut l'immense joie de réussir, il allait, soudainement et par une fatalité impie,* « se trouver en face d'une force immense capable de tout terrasser. La Nature, offensée, dirait-on, par son audace, allait envoyer contre lui tout ce qu'elle a de plus fort, sans se douter, dans sa volonté farouche d'humilier celui qui la bravait, que de cette rencontre, de cette lutte entre la force brutale d'une part et de l'autre le courage héroïque, l'énergie sublime, se dégagerait — et non en sa faveur — une véritable grandeur ». (2) « Il n'y a rien de plus grand que de lutter avec des armes inégales » (3).

(1) D'une lettre à Charles Chavanet.

(2) Mademoiselle Marie-Louise Leymarie.

(3) Jean Coste — « Ame d'Alpiniste ».

Si Jean Coste eût survécu, il n'aurait pas manqué, lui qui notait ses impressions presqu'à chaque pas, de nous conter par le menu cette nouvelle prouesse. Son destin ne l'a pas voulu. Qu'importe! Ce livre, composé des notes que nous avons trouvées dans ses cartons et pieusement rassemblées, serait incomplet s'il ne se terminait par un chapitre relatif à la Meije, sa dernière victoire.

De cette ascension nul ne connaîtra jamais ni les détails ni les péripéties, il n'est cependant pas impossible de se les représenter, sans s'écarter beaucoup de ce que dut être la réalité. Les lettres écrites et les notes prises par Jean Coste, au cours d'une préparation minutieuse où tout était prévu, le permettent. De la sorte, c'est encore lui qui raconte comment il s'y est pris pour vaincre la Meije, comment il l'a vaincue et pourquoi il n'en est pas revenu.

12 Mai 1924. (1)

Pensons à la Meije autour de laquelle gravite, cette année, notre campagne dont je considère le succés comme une condition essentielle de celui de notre grand projet.

L'échec nous retarderait d'un an.

Il faut sans cesse faire des progrès, le pas que je

(1) D'une lettre à Charles Chavanet .

veux faire cette année est un pas de géant; chaque année il faudra que j'en fasse autant.

Suis moi !... ou plutôt marchons ensemble.

7 Juin 1924. (1)

A la suite d'évènements inattendus et de brusques décisions, je suis venu coucher non pas à Thonon mais au pied de cette belle muraille (2), à La Bérarde même; je t'expliquerai tout ça un de ces jours. Voyage merveilleux !

8 Juin 1924. (3)

Pour la première fois j'approche de la Meije. De La Bérarde j'ai fait l'ascension de la Tête de la Maye pour la voir, malheureusement le brouillard me la cache en entier, c'est à peine si j'aperçois le Promontoire, je devine le Glacier Carré.

Et je m'en retourne d'autant plus fasciné par la prestigieuse Montagne qu'elle a mis plus de soin à se voiler devant moi.

29 Juillet 1924. (4)

Je pars samedi. Lundi les Ecrins, mardi la

(1) D'une carte postale illustrée à Paul Arnaud.
(2) Muraille occidentale de la Barre des Ecrins.
(3) De son carnet de campagne.
(4) D'une lettre à Ernest Couttolenc.

Meije. Ma prochaine lettre t'annoncera ma victoire ou ma défaite. — Peut-être aimerai-je mieux catastrophe que défaite !

Je n'aurais, dans le cas d'un échec, qu'une seule consolation: l'espoir de le réparer avec toi, appuyé moralement sur toi avec confiance comme je le fais physiquement sur mon vieux et solide piolet.

7 Août 1924. (1)

Je t'écris de Pelvoux où ma campagne en Oisans touche à sa fin. Nous avons eu de beaux succès sauf à la Meije qui se trouve, cette année, dans des conditions très défavorables.

9 Août 1925. (2)

Décidément pour la Meije j'ai la guigne !

Je dois, cette année encore, y renoncer à cause du mauvais temps.

Le « clou » de ma campagne est raté.

Pauvre campagne ! Que serait-elle si je n'avais la face Nord du Brec.

A tout prendre, j'aime mieux avoir réussi le Chambeyron par une voie nouvelle que la Meije par la voie de tout le monde.

(1) D'une carte postale illustrée à Paul Arnaud.

(2) D'une lettre à son Père.

2 Février 1926. (1)

Quant à moi, je songe toujours à la Meije.

Je viens, en y pensant, de commander une corde de 75 mètres.

Sais-tu que je ne rêve pas moins que d'en faire l'ascension par sa face Nord, celle que nous regardions de la terrasse de l'Hôtel Juge. (2)

Qu'en dis-tu ?

7 Février 1926. (3)

Oui la face Nord de la Meije me tente.

Certainement il y a un an je n'aurais pas osé, mais depuis..... !

Il y a deux ans, j'ai fait quelques courses avec les Vernet qui ont, en ce moment, grâce à l'article de de Ségogne, (4) la réputation d'être formidables, j'avais pu constater que j'étais presqu'aussi fort qu'eux. Or j'ai conscience d'avoir fait de très grands progrès depuis 1924. Je peux donc me permettre de petites audaces.

Cette face est viergissime.

Je vais faire des recherches bibliographiques

(1) D'une lettre à Charles Chavanet .

(2) A la Grave.

(3) D'une lettre à Charles Chavanet.

(4) H. de Ségogne : « Autour du Glacier Noir » — La Montagne nº 187 - décembre 1925.

pour connaître les impressions de ceux qui ont essayé de la vaincre.

En outre, il nous faudra acquérir à son sujet certaines notions qui en nécessitent un très sérieux examen à la lunette, de La Grave d'abord, du sommet ensuite lorsque nous ferons la traversée du Grand Pic et des Aiguilles par la voie normale; peut-être faudra-t-il alors la sonder, plus effectivement, en y descendant au moyen de la corde de 75 mètres.

Très certainement nous rencontrerons des difficultés fantastiques.

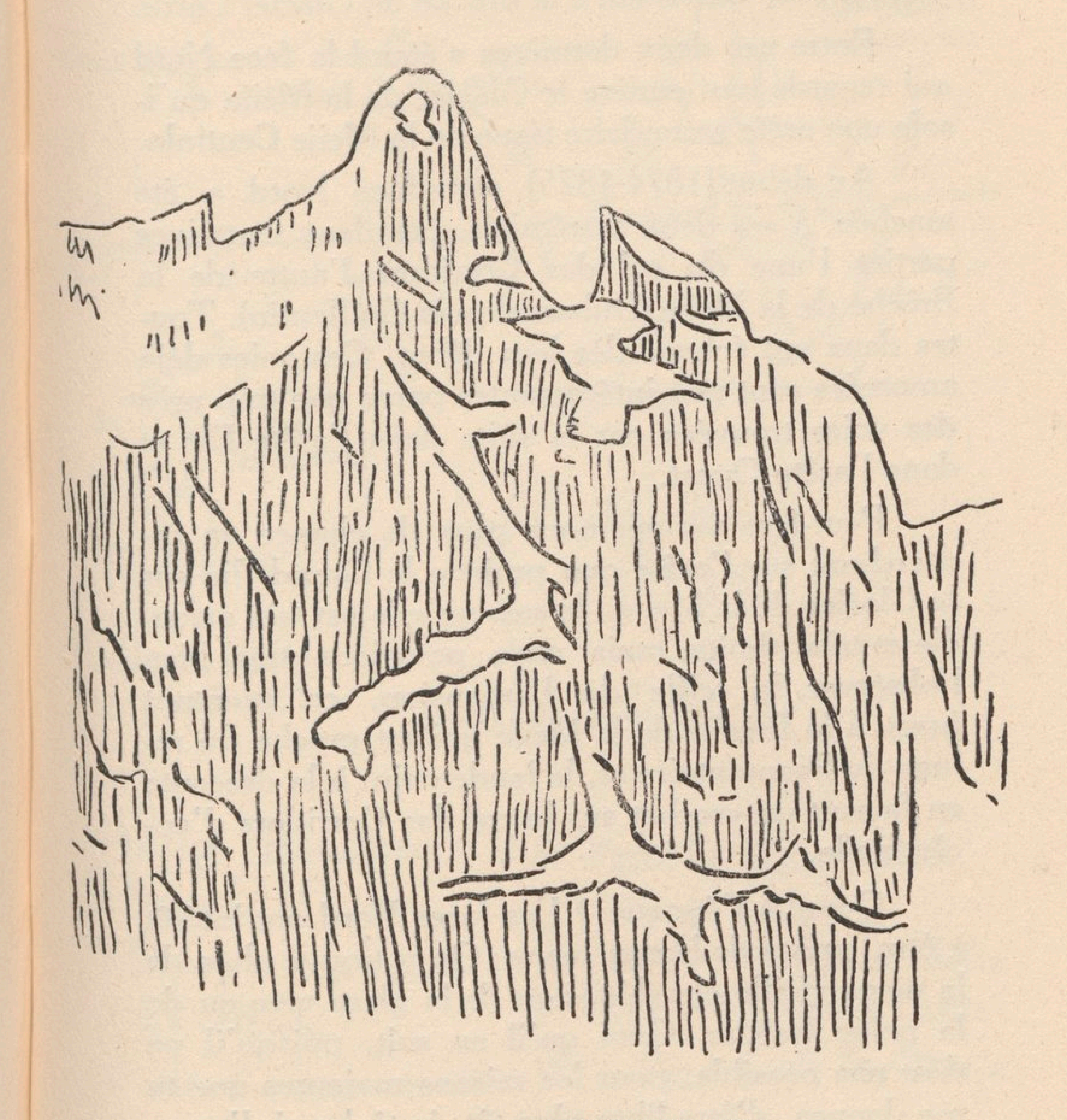
La face Nord de la Meije a cinq ou six fois, au moins, la hauteur de celle du Brec, c'est tout dire !

16 Février 1926. (1)

Certainement on ne peut jamais dire inaccessible. Inaccessible c'est un absolu et d'absolu il n'en est point en ce monde..... Cependant la face Nord de la Meije est une des parois des Alpes que le plus de monde considére comme infranchissable. J'ai compilé et compilé à ce sujet et, de ce que j'ai lu, il résulte ceci: les voies ouvertes sont d'une part, dans la face Sud, la voie Castelnau par le Promontoire (voie ordinaire), la voie Mayer (suivie une fois) et la voie Casella qui rejoint la précédente ; d'autre part, la voie des arêtes Est (voie ordinaire de des-

(1) D'une lettre à Charles Chavanet.

vue du Chazelet



LA MEIJE — FACE NORD DU GRAND PIC
CROQUIS DE JEAN COSTE

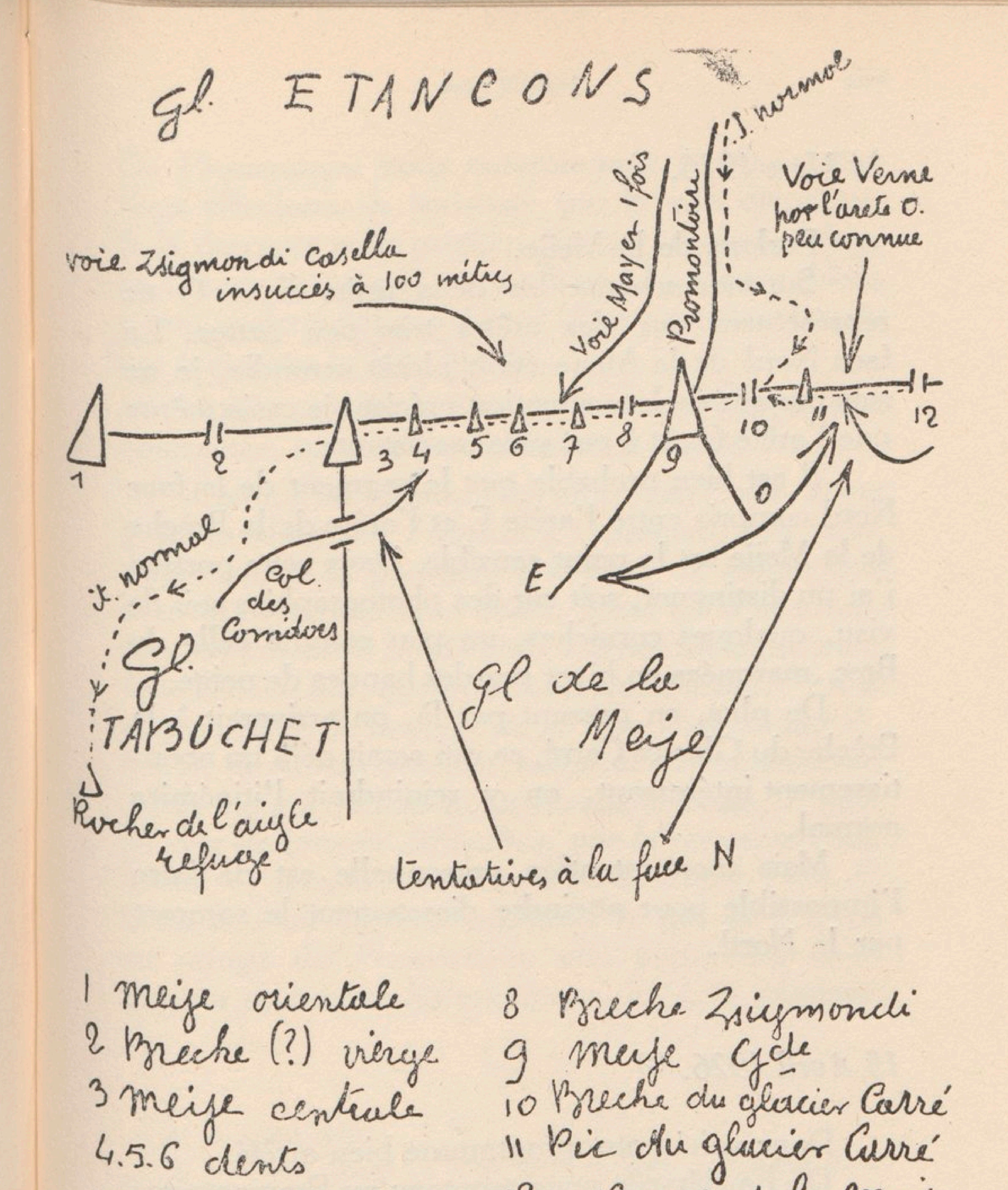
cente) et la voie Verne, par l'arête Ouest, qui rejoint la voie Castelnau à la Brèche du Glacier Carré.

Entre ces deux dernières s'étend la face Nord qui regarde tout entière le Glacier de la Meije qu'isole une arête secondaire issue de la Meije Centrale.

Au début (1874-1875), cette face Nord a été touchée, à ses deux extrémités, par deux tentatives parties l'une du col des Corridors l'autre de la Brèche de la Meije (Duhamel puis Guillemin). Toutes deux ont échoué dès leur début. Ces voies déjà amorcées sont peu intéressantes parce que trop près des voies trouvées par la suite dans l'arête Est et dans l'arête Ouest.

Peut-être aurions-nous plus de chance en recherchant sur l'arête que projette le Grand Pic sur le Glacier de la Meije. Je sais qu'elle est très arrondie et très droite, mais nous pourrions très bien l'observer, la veille de l'ascension, en montant jusqu'à la Brèche de la Meije qui est proche du refuge du Promontoire et, le lendemain, à la descente en faisant un crochet sur le col des Corridors d'accès facile.

Quant à l'époque ? Les faces Nord ont intérêt à être prises de bonne heure: On y trouve alors de la neige vieille et gelée, non de la glace vive ou de la neige fraîche. Quoi qu'il en soit, puisqu'il ne t'est pas possible, pour les raisons majeures que tu me donnes, d'être libre plus tôt, je tâcherai d'organiser notre tentative pour la fin Juillet.



LA MEIJE. — VOIES D'ASCENSION.
Carte schématique par Jean Coste

24 Mars 1926. (1)

Parlons de la Meije.

Sur mon schéma les deux traits E et O ne représentent que des arêtes très peu nettes. La face Nord de la Meije étant plutôt arrondie, je ne suis pas sûr de leur situation précise, je crois même que l'arête O est à peu près inexistante.

Il est bien probable que le segment de la face Nord compris entre l'arête E et l'arête de la Brèche de la Meije est le point sensible. Dans cette portion j'ai pu distinguer, soit sur des photographies soit de visu, quelques corniches, un peu comme celle du Brec ,marquées en hiver par des bandes de neige.

De plus, en passant par là, on arriverait à la Brèche du Glacier Carré, ce qui serait déjà un aboutissement intéressant, on y rejoindrait l'itinéraire normal.

Mais mon intention personnelle est de faire l'impossible pour atteindre directement le sommet par le Nord.

15 Avril 1926. (2)

Donc voici notre programme bien arrêté.

De La Bérarde nous montons au Promontoire.

(1) D'une lettre à Charles Chavanet.

(2) D'une lette à Charles Chavanet.

Du Promontoire nous entreprenons la Meije dont nous effectuons la traversée par la voie classique. A la descente nous prenons un bon repos au refuge de l'Aigle après quoi nous allons à La Grave. Nous y renouvelons nos provisions et en repartons la même nuit pour la face Nord.

Après cette tentative, que le succès l'ait ou non couronnée, nous retournerons à La Grave.

Comme on le verra plus loin, Jean Coste, ayant gravi la Meije par l'itinéraire Castelnau, prit, contrairement à sa première intention, la même voie pour la descente. Sans doute, parce qu'il avait appris, en passant à La Bérarde, l'échec de la caravane Jean Arlaud qui, quelques jours auparavant, (1) *n'avait pu forcer le passage de la Tour Zsigmondy* (2)*, il dut, au dernier moment, renoncer à la traversée des arêtes malgré qu'elle ait été réussie la veille,* (3) *mais au prix de grosses difficultés, par la caravane Guil lemin* (4)*, sous la conduite du guide Pierre Turc.* (5) *C'est la seule façon d'expliquer le fait qu'il laissa au refuge du Promontoire une partie des charges, en particulier les crampons. Si, à ce moment,*

(1) 20 Juillet 1926.

(2) Voir Jean Arlaud : « Trois jours en Meije ». Bullettin de la Section des Pyrennées Centrales du C. A F. - novembre 1926.

(3) 26 juillet 1926.

(4) Fernand Guillemin, Secrétaire général de la Section de Provence du C. A. F.

(5) Pierre Turc de St-Christophe, guide S. T. D.

comme il est probable, il gardait l'intention de faire, le lendemain, une tentative sur la face Nord du Grand Pic, il avait vraisemblablement dû résoudre, pour aller l'attaquer, de gagner le Glacier de la Meije par la Brèche du même nom, après s'être reposé et ravitaillé au Promontoire qui devenait, en quelque sorte, son camp-base.

24 Avril 1926. (1)

Mon ami Charles (2) est retenu à Paris où il poursuit ses études à la Faculté de Droit.

Il aura quinze jours de liberté; nous les passerons complètement en Oisans, à La Bérarde, mettant résolument le siège devant cette intraitable Meije qui semble ne pas vouloir de nous.

1 Juin 1926. (3)

Ayant fait de nombreuses courses sans guide, j'ai acquis, pour juger des passages et m'orienter vers le bon, un flair spécial qu'il n'est pas possible que tu possèdes encore. Aussi, invoquant les longues heures passées sur le rocher à la recherche de

(1) D'une lettre à Mademoiselle M.-L. Leymarie.

(2) Charles Chavanet.

(3) D'une lettre à Charles Chavanet.

la solution du problème de l'ascension, je te demande de me laisser, dans la campagne que nous allons faire ensemble, la place du guide.

J'y tiens absolument car, tandis que la chute de celui qui se trouve le plus bas est enrayée aussitôt qu'elle se produit, celle de celui qui se trouve le plus haut est toujours mortelle, son camarade ne pouvant l'arrêter qu'après une hauteur égale à deux fois la longueur de corde qui les sépare. Tu connais mes idées sur la vie et sur la montagne donc...

....

Et ne va pas croire que je veuille m'imposer. T'estimant de ma force au point de vue gymnastique alpine, je ne voudrais pas que tu t'imagines que je ne veux te laisser qu'un rôle de sac de son, loin de là, Mais, pour la sécurité de notre cordée, mon expérience et mes connaissances techniques, plus grandes que les tiennes, exigent cette prétention que je n'aurai pas, sois en bien certain, pour tout le reste: charge, dépenses, etc..

8 Juin 1296. (1)

Le problème de la charge est très important.

En plus de mes vêtements et des objets de première nécessité tels que lunettes, couteau, gobelet,

(1) D'une lettre à Charles Chavanet.

montre, carnets etc. etc.., voici ce que j'aurai sur le dos: une corde de 75 mètres (4 kilos), mes crampons, mon piolet et mon sac qui contiendra boîtes à provisions, savon, pharmacie, boussole, cartes et guide, appareil photographique, lanterne et bougies, réchaud, alcool solidifié, un chandail, des gants et des espadrilles.

Ce sera strictement tout mais cela représente déjà un poids fort respectable.

A mon grand regret j'ai supprimé la corde de ceinture, ma corde de rappel est suffisamment bonne pour en tenir lieu. Grâce à une combinaison spéciale sa longueur ne nous gênera pas. (1)

Quant à la boisson, personnellement je n'en emporte pas. Je n'emporte ni vin ni aucun autre liquide. Je bois l'eau que je trouve sur place et je me fais du thé.

Passons à la question vivres.

Voici ce que j'estime nécessaire à deux hommes pour une ascension devant durer deux jours, les Ecrins par exemple, faits de la façon suivante :

(1) D'après les témoignages recueillis, c'est avec ce dispositif que Jean Coste et Charles Chavanet firent la traversée des Ecrins le 24 juillet 1926. Par contre, à la Meije, à la descente au moins, ils ne l'utilisèrent pas. En effet, d'après les constatations faites quand on retrouva leurs corps, pour des raisons qu'il n'est pas possible d'établir et à un moment qu'il n'est pas possible de fixer, ils avaient coupé leur corde par le milieu. Lorsque la catastrophe se produisit, une moitié leur servait de corde de ceinture, Jean Coste portait en bandoulière l'autre moitié correctement tressée.

Départ de La Bérarde après dîner. Coucher au refuge du Carrelet (une demi-journée).

Traversée des Ecrins. Coucher au refuge Caron. (une journée).

Retour à La Bérarde pour dîner (une demi-journée).

500 grammes de saucisson (de préférence un saucisson entier).
4 boîtes de foie-gras.
500 grammes de fromage de gruyère.
500 grammes de confiture (en boîte métallique).
30 morceaux de sucre.
250 grammes de chocolat.
250 grammes de biscuits.
4 blocs de bouillon Kub.
2 boîtes de pâtes pour la soupe.
1 petit paquet de thé.

Le tout pèse environ 3 kilos.

Ce plan de ravitaillement est le fruit des observations que j'ai faites depuis notre dernière campagne.

J'ai évalué les poids au minimum utile et j'ai choisi les choses que l'expérience m'a montrées être les plus appétissantes et les moins indigestes.

Le saucisson, le gruyère, la confiture sont excellents; les biscuits et le chocolat son destinés à être croqués pendant les petites pauses, le foie-gras remplace la viande qu'il est trop difficile de conserver.

J'ai éliminé les autres conserves parce qu'indigestes.

La soupe du soir est l'aliment de fond; économique, substantielle, la soupe est indispensable. Enfin j'ai remplacé le café par le thé qui est un tonique nerveux beaucoup plus actif et qui, étant plus facile à préparer, permet d'avoir une boisson chaude sur n'importe quel sommet.

Je crois ce menu très pratique, si tu juges utile d'y ajouter quelque chose, à ton gré; je te prie seulement de n'y rien retrancher.

17 Juin 1926. (1)

Mes études à la Faculté d'une part, mon service à l'Hôtel-Dieu d'autre part, imposent à mes vacances d'étroites limites ....

Je prends évidemment le mois de Juillet ....

Sur ce mois je me suis engagé du 15 au 23 avec M. Vernet, du 23 au 30 avec M. Chavanet, pour des entreprises très sérieuses.

12 Juillet 1926. (2)

J'ai fait les faces Nord de la Tête de Moyse, du Brec et de l'Aiguille de Chambeyron, s'il m'était

(1) D'une lettre à Mademoiselle M.-L. Leymarie.
(2) D'une lettre à Ernest Couttolenc.

donné de faire celle de la Meije, je ne regretterais rien de la vie.

17 Juillet 1926. (1)

Je suis fin-prêt, je pars demain, la quinzaine héroïque va commencer.

25 Juillet 1926. (2)

Soyez tout à fait rassurés. Je suis plein d'espoir. Le temps est superbe, il paraît stable, nous sommes reposés, tout s'annonce bien.

Est-ce la grande chance ?

26 Juillet 1926. (3)

En route pour la Meije.

Jean Coste Charles Chavanet

C. A. F. Section de Barcelonnette.

27 Juillet 1926 — 4 heures. (4)

Partons faire une tentative à la Meije. Sans guide.

Jean Coste Charles Chavanet

C. A. F. Section de Barcelonnette.

(1) D'une lettre à Paul Arnaud.

(2) D'une lettre à ses Parents, sa dernière lettre !

(3) Inscription relevée sur le registre du refuge de Châtelleret.

(4) Inscription relevée sur le registre du refuge du Promontoire.

Et puis, plus rien !

Ce sont là les derniers mots qu'il ait écrits !

Cette main énergique de laquelle déjà tant de nobles et belles choses étaient sorties, cette main qui, pressée de s'agripper au rocher, dut refermer le stylo d'un geste brusque, cette main ne devait plus écrire.

Et pourtant, dans la lutte avec la Montagne, quelle était sa dextérité ! quelle était sa force !

Qu'allait-il donc se passer?

On sait qu'au moment où Jean Coste et Charles Chavanet quittèrent le refuge du Promontoire, le temps était beau.

Pas un souffle.

Pas un nuage.

La Meije se profilait nettement sur un ciel rempli d'étoiles.

On les entendit commencer vivement leur escalade.

On les vit au sommet où, de La Grave, on les observa jusqu'à ce que, prenant le chemin du retour, ils eurent disparu derrière le Cheval Rouge. Il pouvait être alors midi.

Soudain, vers treize heures, le ciel s'obscurcit, de lourds nuages, poussés par un vent du Sud, enveloppèrent le Grand Pic. Il y eut quelques coups de tonnerre, quelques rafales de grêle puis il se mit à pleuvoir. Sur la montagne, il neigeait !

Connaissant l'allure habituelle de leur marche, Jean Coste et Charles Chavanet durent être assaillis

par la tempête dans la muraille de Castelnau, en pleine difficulté. Que se passa-t-il ?

Il est inutile d'en discuter.

Jean Coste qui connaissait ses moyens, nous a, par avance, froidement avertis de ce qui lui serait arrivé s'il n'en revenait pas.

En effet, comme s'il voulait qu'on sache les circonstances de sa mort, il a — ne croyant pas, tant il était sûr de sa forme et de son expérience, qu'elle pût, en montagne, avoir d'autre cause — il a, d'une main ferme, tracé, au crayon rouge, une accolade en marge du dernier paragraphe de l'article d'Emile Morel-Couprie: Vers la Meije (1).

« De quelle façon nous sommes morts ? Voilà ! » semble dire ce signe d'autant plus émouvant qu'il fut évidemment mis là avec intention.

Aussi bien à ce chapitre qui clôt si prématurément la vie de Jean Coste, n'est-il pas de meilleure conclusion que celle d'Emile Morel-Couprie. Il n'y a qu'à changer les dates et les noms pour qu'elle soit ici absolument exacte dans ses moindres détails.

« Dans l'après-midi du 27 Juillet 1926.

En plein dans l'ouragan inattendu et terrible, deux hommes, côte à côte unis, tremblants de froid jamais de peur, figés par le verglas qui les recouvre

(1) Revue Alpine —Février 1914. (Relation de l'ascension de la Meije et de la catastrophe dans laquelle Thorant et Payerne trouvèrent la mort).

de son armure, qui, sous leurs pieds, allonge un tapis transparent et mortel, descendent de là-haut.

Ensemble ils avaient vu... ils étaient rayonnants et voici que la Fatalité, intendante servile de la Grande Faucheuse, les guette et tend ses pièges innombrables. Le vent mugit, les secoue, les glace, les gifle, les pierres croulent, les rochers hurlent......

....

....

Le 9 août 1926, le guide Casimir Gaspard, à la tête d'une caravane de dix huit de ses collègues, trouvait, un peu au-dessus du glacier des Etançons, directement au-dessous de la muraille de Castelnau, les corps broyés de Jean Coste et de Charles Chavanet. »

Et maintenant leurs dépouilles reposent dans la terre natale où, pieusement, on les a transportées pour les ensevelir. Mais qui sait si leurs âmes, éprises de ces décors à la fois si terribles et si beaux, ne sont pas restées au milieu de ces montagnes qu'ils ont tant aimées.

Leur souvenir y reste attaché, leur esprit anime ceux qui les parcourent et les gravissent, qui sait si leurs âmes ne planent pas désormais, dans les cieux, au-dessus de ces montagnes qu'ils ont tant aimées?



TABLE DES MATIERES

Il a été tiré de cet ouvrage
cent exemplaires sur vélin
numérotés de 1 à 100
et
quatre cents exemplaires
de l'édition
originale







